FIFA BALLON D'OR 2014 PLUS OUVERT QUE JAMAIS

FRANCE football

35 PAGES SPÉCIALES

2,80 €
MARDI 15 JUILLET 2014
N° 3561 | 69e ANNÉE
francefootball.fr

Kolossal !

★★★★

M 00705 - 3561 - F: 2,80 €

ALL 3,00 € | AUT 3,90 € | BEL-LUX 3,00 € | CAN 5,50 $CA
CH 4,50 FS | DOM 3,20 € | ESP 3,00 € | GB 2,60 £ | GR 3,90 €
IRL 3,90 € | ITA 3,00 € | MAR 29 MAD | NL 3,00 €
POR CONT 3,90 € | TUN 4,90 DIN | ISSN 0015-9557

RICHARD MARTIN

SOMMAIRE
15 juillet 2014

ÉDITO
4. Un aigle dans les étoiles

ENTRETIEN
6. **Frank Lebœuf** « Ramsès II est immortel, pas moi »

FORUM
14. FORUM
20. **Courrier**
22. **L'humeur de Faro**

À LA UNE
24. **Mondial 2014** L'Allemagne, pour l'ensemble de son œuvre
28. C'est une Löw Story
34. **Les spécialistes** Les systèmes ont primé sur les joueurs
40. **Gardiens** Les héros numéros 1
42. Le tour du Monde en 40 photos
46. **Décryptage** 20 éditions, 835 matches, 2 379 buts...
47. **Sous la Coupe de Yaya Touré**
48. **Ballon d'Or FIFA 2014** Plus ouvert que jamais
52. Une légende en dix actes
54. **Di Stefano** Tout le football en un seul homme
58. **Transferts** Juventus, show devant !

RÉSULTATS
60. RÉSULTATS
61. **Programme télé**

TEMPS ADDITIONNEL
62. **Amour foot** Mickey 3D
64. **Rétro** 17 juillet 1994
66. **Que deviens-tu ?** Jean-Louis Zanon

PHOTO STÉPHANE MANTEY.

Édito

PAR GÉRARD EJNÈS

Un **aigle** dans les étoiles

Ne cherchons pas la star. C'est un collectif parfaitement huilé et tourné vers l'avant qui a remporté la Coupe du monde brésilienne, en même temps qu'une quatrième étoile, au bout d'une finale tendue, interminable mais de haute volée. Pourquoi l'Allemagne ? Tout simplement parce que c'est moral.

Nous avons maintenant l'éternité devant nous, ce qui devrait à peu près suffire, pour savoir si c'était la plus belle, la plus moche, la plus petite, la plus grande, la plus folle, la plus magique, la plus technique, la plus tactique, la plus classique, la plus déroutante, la plus innovante, la plus enivrante, la plus radieuse ou la plus triste des Coupes du monde.

En attendant, celle qui vient de fêter ses vingt ans, nous laisse étourdis et noyés d'émotions. Certes, par sa nature et puisque c'est son objectif, elle n'a pas pu régaler tout le monde cette compétition si vieille, si jeune et si cruelle qui noie les ambitions et répand le chagrin avant de choisir son élu. Mais pour son anniversaire si particulier – ah le bel âge ! – elle a choisi l'Allemagne et elle a bien fait, merci à elle.

Bien sûr, elle a pris tout son temps, lors d'une finale au long cours opposant deux machines de guerre monumentales. Et puis voilà, le Mario était en blond, ce Götze, bambin joufflu à la volée assassine qui a chipé la vedette à Messi, si triste d'être passé à côté d'un grand soir qui ne reviendra peut-être plus. Quatre ans, c'est si long et il est si dur d'arriver en finale. Quelle sale année pour la petite Puce !

On pourrait presque croire que les Allemands ont avancé en sifflotant. Un 7-1, sur lequel nous reviendrons, a faussé les visions et presque fait oublier que ces gars-là ont été tenus en échec par le Ghana, qu'ils ont été parfois littéralement trimballés par l'Algérie et qu'ils ont vécu jusqu'au bout sous la menace d'un retour des Bleus. Tout n'a donc pas été si simple, et surtout pas cette finale haletante. Mais tout est tellement moral dans cette issue.

Ceux qui ont gagné sont les représentants du plus puissant Championnat du monde dans lequel ils évoluent majoritairement, d'un pays qui possède les plus beaux stades et les plus fidèles supporters, le jeu le plus ouvert et le plus emballant, les joueurs les plus portés vers le but adverse dans un impeccable pas de onze. Tous ensemble.

Oui, tous ensemble derrière leur impeccable mentor, Joachim Löw – à titre exceptionnel prononçons love –, pour décrocher cette quatrième étoile. Comme l'Italie. À une année-lumière seulement du Brésil. Et dans un élan d'affection qui a largement débordé de leurs frontières. Non contente de gagner, l'Allemagne a su se faire aimer. Comment pouvait-elle mieux embellir ce triomphe qui ne vient pas d'une autre planète ?

Il ne faut jamais hésiter à aller chercher quelques soutiens chez les auteurs anciens. Avant l'heure, il en est un qui écrivait le mois dernier, au milieu de quelques sornettes : « Le Brésil se dresse comme une évidence. Ou l'Argentine. Parce que Neymar, parce que Messi. La statuette dorée adore se donner à des hommes providentiels. Ou à un collectif. » Et un peu plus loin : « … Alors, le collectif allemand. Ne cherchez pas, c'est culturel, même quand ces gars-là s'étripent où se haïssent, sur le terrain ils forment un tout. » Tout ça pour dire que, depuis 1930, la Coupe du monde ne s'est jamais trahie et qu'elle n'a sacré – et ne sacrera jamais – aucun outsider. Vingt éditions étalées sur quatre-vingt-quatre ans pour seulement huit champions différents et treize titres pour trois d'entre eux.

Tout est dit. Cet Himalaya ne s'offre pas aux simples audacieux, à des Arsène Lupin de passage. Largement autant qu'un présent, il faut avoir un passé, une histoire, une dynastie pour le dompter. On n'arrive pas de nulle part sur son sommet. Si la France et l'Espagne, seuls vainqueurs uniques avec l'Angleterre, y sont parvenues, ce n'est qu'après avoir conquis l'Europe, qui est une sorte de tremplin idéal.

On ne va pas vous rejouer le sketch de la roche Tarpéienne et du Capitole, mais le fait est qu'il est en phase avec le parcours déprimant de son inventeur italien ou du tenant du titre espagnol laminé en deux matches, pire qu'un vulgaire Honduras. Pour parvenir à sa froide logique et au classicisme ultime d'une finale disputée pour la troisième fois (1986, 1990 et 2014), l'épreuve reine a emprunté des chemins de traverse. Elle nous a laissé croire qu'elle était révolutionnaire. Elle nous fait le coup à chaque fois, ça fait partie de son charme. Mais quand arrivent les matches couperets, elle n'a plus vraiment d'humour. Ni dans ses choix ni dans ses scénarios.

Non contente de gagner, l'Allemagne a su se faire aimer. Comment pouvait-elle mieux embellir ce triomphe?

Rendez-vous compte, elle que l'on pare de toutes les qualités et de toutes les vertus ne nous a gratifiés que de vingt-sept buts dans le temps réglementaire de ses seize ultimes et tranchantes rencontres (trente-six avec les prolongations, dont certaines d'anthologie il est vrai) et dix-neuf seulement en quinze matches si l'on oublie la demi-finale Brésil-Allemagne, que l'on n'oubliera évidemment jamais. Un aussi médiocre bilan chiffré ferait presque passer notre Ligue 1 pour un aimable tir aux pigeons.

Il existe donc différentes façons d'apprécier un Mondial. Reste que celui-ci nous a offert du jeu, du suspense, du fair-play, des innovations marquantes (la goal line et la mousse à raser), sans oublier son traditionnel cortège de tops et de flops.

D'un côté, des gardiens en feu dans la foulée de Neuer et Navas, un Costa Rica de gala hermétique mais sympathique, un Klose au plus haut des cieux, un Chili qui faillit éviter au Brésil l'affreux destin qui le guettait, un Robben pétaradant comme un Bip-Bip, un ébouriffant 7-1, une Algérie sans hic sauf celui de son étonnant entraîneur, une Belgique d'avenir, un James éblouissant, des arbitres qui ont respecté l'esprit sans oublier la lettre, une France ressuscitée d'entre les morts (« Si elle finissait en car, pardon, en quarts, elle aurait fait son devoir qui est de préparer l'Euro 2016 », écrivait encore l'auteur ancien).

D'un autre côté, outre une Espagne et une Italie de pacotille, un Suarez aussi

SÉBASTIEN BOUÉ

SCHWEINSTEIGER ET SES COÉQUIPIERS PEUVENT CÉLÉBRER LEUR QUATRIÈME ÉTOILE, LA PREMIÈRE D'UNE SÉLECTION EUROPÉENNE CONQUISE SUR LE CONTINENT AMÉRICAIN.

mordant qu'à l'habitude, un Cameroun déprimant, une Côte d'Ivoire décevante, un Cristiano Ronaldo incapable de tirer les siens vers le haut, une Angleterre de bas étage qui a payé au prix fort sa Premier League réservée aux étrangers.
Nous avons gardé le Brésil pour la fin comme l'on garde la bonne poire qu'il a été pour la soif qu'il n'a pas assez eue. C'est un tsunami qui a recouvert l'hôte, un événement bouleversant, inimaginable et impossible. Sauf en football évidemment. Le désastre de Sao Paulo est déjà entré dans la légende et dans toutes les mémoires, point d'orgue insensé de la longue incurie d'une nation aussi faible à organiser son événement en amont qu'à le traverser sportivement. Comme s'il était définitivement trop grand pour elle. La faillite mentale de la Seleçao est stupéfiante. Celle de son jeu est considérable. Neymar a fait ce qu'il a pu pour la masquer jusqu'à son accident. Mais lui aussi fut à la peine.

La faillite mentale de la Seleçao est stupéfiante. Celle de son jeu est considérable.

Le foot ne se joue plus comme au temps de Pelé dans de grandes plaines désertées. Chaque brin d'herbe est devenu un refuge, chaque mètre de terrain une conquête, chaque dribble une aventure, chaque but un trésor inestimable. On ne saura jamais ce qu'aurait fait « O Rei » aujourd'hui. Ni Messi, par exemple, dans les années 60 d'un autre siècle. On ne saura même pas ce qu'aurait fait le Brésil avec Neymar contre l'Allemagne. 7-2 ? 7-3 ? 7-4 ? Peut-être aurait-il gagné. Et avec Thiago Silva en plus de Neymar ? Inutile de chercher puisque ce qui s'est passé ce soir-là dépasse l'entendement. Reste que les errements du capitaine obligent à se poser des questions sur son âge. Six ans en huitièmes lors de la séance des tirs au but qu'il passa en larmes assis sur un ballon, sept ans quand il prit un carton idiot en quarts, huit ans en demies avec sa ridicule casquette sur la tête en tribune et à peine plus quand il commit dès l'entame du match de classement une faute de débutant qui aurait mérité la sanction suprême. Les seuls brassards que « Baby Face » aurait dû porter en juillet sont ceux que l'on met autour des bras des enfants pour leur éviter de couler quand ils barbotent dans une piscine. Scolari, pendant ce temps, faisait beaucoup plus que son âge pourtant déjà bien avancé. Aimé Jacquet l'avait compris en son temps. Il est des triomphes que l'on ne doit pas chercher à réinventer. Qu'il ne faut pas ternir. Que retiendra-t-on du moustachu désormais honni par tout un pays ? Son titre mondial de 2002 ou la catastrophe de 2014 ? Le naufrage de Brasilia, samedi soir, contre les Pays-Bas, a fini de sceller la tragédie. Rendus hébétés à leurs terribles problèmes quotidiens, les Brésiliens sont orphelins de leur « futebol ». Imaginez, ils pleurent mais ne se suicident même plus pour un faux pas, aussi monumental soit-il. Parce qu'ils ont compris que plus rien ne sera comme avant, parce que le monde a changé, parce que les petits surdoués des plages ou des terrains vagues n'ont plus d'avenir, condamnés qu'il sont par le formatage de la formation et des schémas de jeu, parce qu'aujourd'hui nos vieux potes de Cavalaire Fred, Jô et Nanard (le « petit » Bernard), peuvent venir gambader ensemble en toute impunité sous un maillot jaune qui n'a plus rien de celui d'un leader, et c'est une désolation.
Évidemment, une fois que l'on a dit tout ça, on ne jurera pas que le Brésil ne sera pas champion du monde en 2018, ce qui est tout de même moins improbable que de prendre un 7-1 à domicile en demi-finales en 2014 et d'enchaîner par un 3-0.
Le voilà le génie du foot qui nous ramène sans cesse à la case zéro, non pas d'une compétition à l'autre, mais d'un match à l'autre, loin de toute vérité, de toute évidence. Même pas celle du triomphe suprême d'une Nationalmannschaft de gala, taillée pour la grande aventure, et dont on se réjouit qu'elle soit d'ores et déjà grandissime favorite de l'Euro 2016. Voilà au moins un fardeau que les Français n'auront pas. ■

Il m'a fallu du temps pour comprendre. Sans doute le temps d'être heureux et apaisé.

Frank Lebœuf
« Ramsès II est immortel, pas moi »

Comment gérer et digérer un titre de champion du monde ? L'ancien défenseur des Bleus de Jacquet raconte ses lendemains de sacre en 1998, remplis de petites et de grandes histoires.

TEXTE DAVE APPADOO | **PHOTO** FRED MONS

C'était il y a seize ans. Un soir de 12 juillet, la France se pâmait pour la bande à Jacquet. Un sacre avant une lévitation. Et un tourbillon. Frank Lebœuf, l'invité surprise de la finale face au Brésil, raconte ici les minutes, les jours, les mois et les années qui ont suivi cette victoire parfois encombrante. Un voyage dans le temps qui lui a pris deux heures.

«On est le 12 juillet 1998, vers 22 h 45, l'arbitre siffle la fin de la finale. Sentez-vous déjà que votre vie vient de basculer ? Non, pas du tout. Mon premier sentiment, c'est le soulagement. Le sentiment du devoir accompli, d'avoir fait ce que les gens attendaient de nous. L'importance du titre n'est pas encore appréciée à sa juste valeur. Ce n'est pas possible sur l'instant de s'en rendre compte. Il y a eu tellement de pression et d'obligation de gagner que le sentiment qui domine c'est le soulagement.

Vos toutes premières pensées vont vers qui ? Moi. Ce n'est même pas un rêve de gosse d'être champion du monde parce qu'on pense que c'est impossible. Mais c'est juste : "On l'a fait, j'ai fait le boulot." Je prends le temps de rester sur la pelouse, seul. Pour savourer autant que possible moi-même cet accomplissement. Parce que je sais qu'après, dans les minutes qui vont suivre, on va être embarqués dans un tourbillon.

Vous montez sur l'estrade pour recevoir le trophée. Comment ça se passe dans votre tête ? En fait, je suis le premier à l'avoir embrassé quand personne encore ne l'avait touché. Mais quand la coupe passe de main en main à la tribune, je suis seulement préoccupé par une chose : que personne ne mette sa main devant moi au moment où je vais la soulever pour ne pas gâcher la photo. *(Rire.)* J'ai juste envie que ce moment très furtif soit à moi, sans interférence.

Et à quoi ressemble un vestiaire de champions du monde ? C'est la joie. Je suis avec mes potes, c'est la fête, il y a le président Chirac qui entre mais l'ambiance reste la même. On a juste envie de prolonger ce moment et de rester entre nous. Parce que le lendemain, d'une certaine façon, ce sera fini, on va être dans autre chose. Pour moi, c'est l'aboutissement d'une aventure commencée trois ou quatre ans plus tôt. Avec Lizarazu, on est assez proches et, dans le regard, il y a ce clin d'œil au passé quand quelques années plus tôt on jouait en L2, lui avec Bordeaux, moi avec Strasbourg. À ce moment-là, le Mondial était très loin. Finalement, il y a peu de mots échangés. Car aucun d'entre nous ne mesure vraiment ce qu'il se passe.

Est-ce que le fait d'avoir joué la finale et de l'avoir parfaitement réussie vous donne un sentiment d'appartenance à ce groupe et à cette conquête ? Non, pas du tout. C'est un cliché de dire ça mais avec cette équipe on avait l'idée profonde que tout le monde était dans l'aventure, sans distinction. Que ce soit en entrant dans les matches, en jouant celui contre le Danemark ou même seulement en mettant le maximum aux entraînements. C'est la presse qui va se charger de hiérarchiser l'importance des uns et des autres dans ce titre.

Quand vous revoyez vos proches, ce soir-là, qu'est-ce qui change ? Après le passage du président dans le vestiaire, je sors pour aller voir ma famille. Mon fils, alors âgé de cinq ans, me hurle : "Papa, t'es champion du monde !" Bon, je pense qu'il ne savait pas ce que ça voulait dire mais moi non plus finalement. Comme quoi, à cinq ans comme à trente ans, c'était compliqué à saisir. *(Rire.)* Mon père, lui, avait un cancer à l'époque. Et après les célébrations de l'été, il avait fait des tests en septembre : il avait une rémission complète. C'était extraordinaire...

> Tout frais champion du monde, **nous voilà embarqués dans un fourgon blindé...**

DIDIER FEVRE/L'EQUIPE

12 JUILLET 1998, AVEC CHARBONNIER, CANDELA, GUIVARC'H ET DIOMÈDE (DE GAUCHE À DROITE), SUR LE TOIT DU MONDE.

Malheureusement, c'est revenu et il en est mort six ans plus tard. Mais, pendant plus d'un an, à la suite de ce sacre, il n'avait plus rien. Était-ce le titre qui lui avait offert un sursis ? En tout cas, c'est la première fois qu'il m'a dit qu'il était fier de moi.

Et, le soir, lors des premières festivités, ce changement de dimension devient-il plus concret ? Pas vraiment. On fête ça tous ensemble, mais il y a énormément de fatigue. C'est surtout ça qui domine. Quand on rentre à Clairefontaine vers 4 heures du matin, je reste dehors à regarder le ciel, en repensant aux gens qui m'ont protégé durant mon parcours. Je suis presque en contact avec les étoiles. *(Sourire.)* J'ai envie de savourer ce ciel, de le fixer dans ma tête car je pressens que plus rien ne sera vraiment pareil désormais, même si c'est encore très vague.

Le lendemain, c'est le défilé sur les Champs-Élysées avec le plus grand rassemblement depuis un demi-siècle. Vous êtes pris de vertige ? C'est la première claque reçue par rapport à ce que l'on a fait. Nous, on imagine un truc sympa, que l'on va saluer quelques milliers de gens. Mais pas un demi-million ! Quand on tourne au rond-point, on hallucine. Après, c'est très bizarre car il y a un frisson indescriptible par rapport à cette ferveur, l'envie de partager avec autant de gens mais, au bout d'une heure, moi je suis un peu plus tendu car on voit les cordons de police qui flanchent sous la pression de la foule. Des flics tombent dans les pommes et là on commence à se demander ce qui peut se passer si le cordon de sécurité saute. D'autant qu'on a nos familles dans le bus. On demande donc aux dirigeants de tourner plus tôt que prévu car ça commence à être très tendu. Moi en plus je n'aime pas trop être dans la foule. Et j'ai cette image de cette petite fille hurlant de peur sur les épaules de son père qui, lui, crie de joie. J'essaie de lui dire de faire attention à sa fillette mais il se met à hurler encore plus fort car je lui parle. Je réalise que finalement, dans cette victoire, les joueurs sont plus raisonnables que les supporters.

Michael J. Fox voit des centaines de badauds de la fenêtre du *Crillon*. Il croyait que c'était pour lui...

Après un tel embrasement, compliqué de retrouver ses esprits ? C'était intense et c'est vrai que chacun aspire à retrouver du calme. Après le retour à la fédé, on file vers nos hôtels respectifs. Moi c'était *le Crillon,* avec Djorkaeff, Deschamps et Boghossian, car mon cousin en était le responsable. Mais impossible de trouver le moindre taxi. Le service de police décide donc de nous transporter et nous voilà, tout frais champions du monde, embarqués dans un fourgon blindé en route pour l'hôtel. C'était cocasse. Ça nous a bien fait marrer et c'était un pied de nez à tout ce qui nous arrivait.

Et le soir quand vous filez en boîte, vous sentez que le regard des gens sur vous a déjà changé ? Oui. La boîte n'était pas privatisée et on entend ce que l'on va entendre non-stop depuis seize ans : "Merci pour cette soirée du 12 juillet !" Qui que tu rencontres, il y a cette soirée inscrite dans chacun. Là, la portée de ce titre devient plus concrète : on a marqué la vie de tous les Français. Le second signe un peu cocasse cette fois, c'est quand le lendemain, mon cousin me fait une surprise. Il sait que je suis fan de cinéma et me présente Michael J. Fox qui séjourne lui aussi au Crillon. On discute, on passe un moment très sympa, et quand il met le nez à la fenêtre, il voit des centaines de badauds attroupés devant l'établissement. Quelques années plus tard, il racontera l'anecdote dans une émission aux États-Unis en disant qu'il croyait que c'était pour lui alors que c'était pour des joueurs de l'équipe de France présents dans le même hôtel. *(Rire.)*

Et puis il y a la garden-party de l'Élysée ensuite. Là, vous mesurez le côté solennel de votre succès, non ? C'est bizarre car le président Chirac avait l'air encore plus content que nous. Il faisait des photos avec nous, comme des potes, il allait vers la foule avec la coupe sans sécurité. Il n'y avait pas trop la pesanteur du protocole. D'ailleurs, à l'Élysée, j'étais plus occupé à poser plein de questions sur les lieux, sur la façon de nettoyer les lustres, par exemple. *(Rire.)* Quitte à être dans un lieu d'histoire, j'ai envie d'en savoir plus. Ça ne m'intéresse pas d'être dans le protocole. Là encore, c'est plus dans le regard des gens de ma famille que je perçois le côté extraordinaire de ces rencontres. Moi je leur dis ça comme si c'était normal de parler avec Jacques Chirac ou Tony Blair. Ça peut créer un décalage, il faut faire attention.

Et après, ce sont les vacances. L'occasion de retrouver une certaine normalité ? Impossible. Ma première destination, c'est mon village d'enfance *(NDLR : Saint-Cyr-sur-Mer dans le Var)* pour être peinard dans le jardin en famille. Et là, il y a dix mille personnes qui m'attendent sur la place principale. Et tu joues le jeu. Pareil à Ajaccio où je file ensuite pour juste passer du temps à la plage. Là le maire m'appelle pour me remettre la médaille de la Ville devant des centaines de personnes. Moi je pensais juste prendre un verre là-bas et voilà que ça devient une célébration. Heureusement que j'avais mis des vêtements propres. *(Rire.)*

Vous ne vous appartenez déjà plus en fait… Je ne l'ai pas vécu comme ça car je n'ai rien fait que je ne voulais pas. À Ajaccio avec le maire, j'étais super content de voir le fauteuil de Napoléon, son bureau, parce que je suis féru d'histoire. Donc, j'ai bien pris tout ça même si ce n'était pas forcément reposant.

> La mort de mon père, l'arrêt de ma carrière, mon divorce : **j'ai eu plusieurs mois catastrophiques.**

Et la famille ? En toute sincérité, est-ce que le regard des proches a changé ? Non, je ne crois pas. Ils sont bienveillants, ils savent que je suis fatigué et me demandent régulièrement si je veux aller me reposer, être tranquille. Donc, non, aucun changement de rapport.

Et la reprise avec Chelsea, est-ce que ce fut la plus difficile de toutes ? C'était marrant car Marcel Desailly venait de signer chez nous. On arrive au club ensemble et on est seuls car le reste de l'équipe est en stage aux Pays-Bas. On n'est que deux avec un préparateur. Et pendant trois jours, on se demande ce qu'on fout là. Impossible de courir, pas envie. Je n'avais jamais ressenti ça. Le coach devait se battre pour nous bouger. *(Rire.)* On a eu du mal à s'y mettre. D'ailleurs, lors du premier match à Coventry, on perd sur deux cagades, une de moi, une de Marcel ! Après c'est revenu doucement mais sûrement.

Quand le reste du groupe vous rejoint à Londres, le regard sur vous a-t-il changé ? Pas du tout. Les Anglais n'en ont rien à foutre du titre de champion du monde de la France. Mes coéquipiers m'ont juste serré la main en me disant : "Well done." Et basta ! Le seul truc, c'est que durant quelque temps, dans la boutique du club, il y avait une photo de moi avec le maillot des Bleus. C'était historique ça.

Comment cela se passe-t-il avec Desailly ? Lors de sa première conférence de presse, la plupart des questions qu'on lui pose sont sur moi. Ça ne lui était jamais arrivé un truc pareil. On lui demande même s'il connaît la chanson des supporters sur moi. *(Rire.)* En fait, sa venue va me permettre de renégocier mon salaire car je savais ce qu'il allait toucher chez nous. Et, comme j'étais champion du monde moi aussi et que j'avais accompli des choses au club, je me suis senti fort pour demander une rallonge. Qui m'a été accordée sans difficulté.

Et vis-à-vis du public anglais ? Non, rien. Eux préféraient me parler de la victoire en Coupe des vainqueurs de Coupes quelques mois avant. Les Anglais sont comme ça. Et ça m'allait très bien.

N'empêche, on connaît la presse anglaise. Êtes-vous plus ciblé ? Faut-il davantage surveiller ce que l'on dit ? Oui, un peu. Par exemple dans une émission avec Gary Lineker, une rencontre est prévue avec Lennox Lewis *(champion du monde poids lourds de boxe)*. Le ton était ouvertement second degré et prévu comme ça. Lewis se présente face à moi, hyper imposant et moi je réplique sur le ton de l'humour : "Je m'en fiche, je suis champion du monde." Derrière, ç'a été repris tel quel et on a dit que je me la racontais. Les gens de l'émission se sont même fendus d'une explication pour réhabiliter le ton sur lequel ç'avait été dit.

Ce titre n'a-t-il jamais été trop lourd à porter ? Non, jamais. Il ne manquerait plus que ça. Je ne vais pas m'excuser pour avoir gagné une compétition de foot. Subir ce titre ? Et puis quoi encore ? Moi, je n'ai jamais rien demandé par rapport à ça. Mais ça ne doit pas me priver de quoi que ce soit par rapport à mes envies.

Ce titre a-t-il créé un lien spécial entre les joueurs ? On fait partie d'une confrérie, c'est comme ça. Pas besoin de s'en parler, juste un regard et on se comprend. Il y a ce lien pour toujours. Moi, ç'a même été dur parfois de jouer les Frenchies d'Arsenal car il y avait ce truc entre nous et risquer de blesser ou de peiner un collègue de l'équipe de France, c'était désagréable.

Quel est le sentiment qui se dégage des Bleus après ce titre ? Celui d'une supériorité ? Non, celui d'une confiance très grande. Et de la certitude que l'on peut le faire. Avant le quart de finale contre l'Italie, j'avoue pourtant que moi je n'y croyais pas vraiment. Après le titre, c'est une confiance qui ne s'est plus jamais envolée, même s'il faut toujours prouver. En 2000, c'était jubilatoire d'être dans une équipe aussi forte, avec une telle plénitude. Il y avait d'autres équipes très fortes, très proches de nous. Le petit truc en plus que l'on avait, c'était cette osmose. Ce je-ne-sais-quoi difficile à obtenir qui fait que ton groupe ne fait qu'un, sans jamais dévier. Et il y a eu un peu de ça dans cette équipe de 2014.

Et dans votre vie quotidienne, cet après-1998 a-t-il eu des répercussions ? Oui, j'ai été davantage sollicité mais je n'ai jamais eu ce besoin de reconnaissance. Donc, je ne suis jamais allé dans les mondanités et les cocktails où je n'avais pas envie d'aller. J'en ai juste fait pour des actions caritatives. Mais si je veux passer une soirée à me marrer, je le fais avec mes amis et personne d'autre. Je me fiche du côté people. Quand on a, par exemple, rencontré Tony Blair, moi j'en ai profité pour lui parler de la loi de la quarantaine en Angleterre *(qui oblige les animaux entrant sur le territoire britannique à passer six mois en chenil)* parce que ma fille ne pouvait pas récupérer son chien. J'aurais pu aussi monter les marches de Cannes mais j'irai si jamais un jour, par bonheur, j'ai un film à y présenter.

Il paraît que votre retour en France à Marseille vous a déçu car vous n'avez pas été épargné… J'étais plus jeune qu'aujourd'hui, j'avais moins de recul, je n'avais pas compris que c'était le fait de jouer à l'OM qui provoquait des réactions parfois dures. Moi, j'y étais allé pour revenir en

ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

13 JUILLET 1998, SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, ACCLAMÉS PAR LA FOULE.

Bio express

Frank Lebœuf

46 ans. **Né le** 22 janvier 1968, à Marseille (Bouches-du-Rhône). International A (50 sélections, 4 buts).

PARCOURS DE JOUEUR (défenseur) : Hyères (juillet-décembre 1986), Meaux (décembre 1986-1988), Laval (1988-novembre 1990), Strasbourg (novembre 1990-1996), Chelsea (1996-2001), Marseille (2001-2003), Al-Saad (QAT, 2003-04), Al-Wakrah (QAT, 2004-05).

PALMARÈS : Coupe du monde 1998 ; Euro 2000 ; Coupe des Confédérations 2001 ; Supercoupe d'Europe 1998 ; Coupe des Coupes 1998 ; Coupe d'Angleterre 1997 et 2000 ; Coupe de la Ligue anglaise 1998 ; Charity Shield 2000.

ALAIN DE MARTIGNAC/L'ÉQUIPE

14 JUILLET 1998, À LA GARDEN-PARTY DE L'ÉLYSÉE, PARMI LES GRANDS DE CE MONDE.

France et être au chevet de mon père, et ça me chagrinait que l'on croit que j'étais juste venu prendre mon cachet sans en avoir rien à faire du club. Mais, aujourd'hui, je suis plus tranquille par rapport à la versatilité des gens. Je ne me fais aucune illusion sur le genre humain. J'accepte la faiblesse humaine, les failles. J'ai du recul sur tout ça car je suis heureux. À l'époque, j'étais dans une passe difficile, j'ai vécu des moments très difficiles. La mort de mon père, l'arrêt de ma carrière, mon divorce : j'ai passé plusieurs mois catastrophiques. Vraiment. Mais je ne veux pas m'étendre dessus.

Et les sollicitations des gens qui veulent devenir vos amis? Je les ai toujours sentis venir à des kilomètres. Toujours. C'est comme ceux qui te proposent plein de placements prétendument juteux. Si t'as un peu de flair, un peu d'expérience, tu les sens venir. Généralement, ils ne mettent pas quinze jours avant de te demander du pognon. Moi, des amis, j'en ai trois : un à Los Angeles et deux à Paris. Donc, quand t'es au clair avec ça, tu n'as rien à craindre. Quand tu es en "recherche", en revanche, ça peut être le début des emmerdes...

Vous avez parfois fait des erreurs à la suite de ce titre? Sans doute, oui. Car la critique devient permanente et ciblée. Mais à ce moment-là, tu n'as pas forcément le recul pour encaisser. Et comme tu es dans une forme de narcissisme, tu le prends encore plus durement. Moi, j'ai mal pris certains articles alors que je n'aurais pas dû et j'ai eu des réactions inappropriées. Il y a quelques années, j'ai revu Vincent Duluc (*journaliste à* L'Équipe) pour m'excuser de certaines réactions alors qu'il ne faisait que son boulot et que c'est un excellent journaliste. Il m'a fallu du temps pour le comprendre. Et pour m'excuser. Sans doute le temps d'être heureux et apaisé.

Aujourd'hui, vous êtes passé à autre chose : Los Angeles, la comédie, dans un certain anonymat... Ce titre est désormais très loin? Oui, mais je le réalise mieux. Il y a eu vingt Coupes du monde. Donc, ça fait près de quatre cents champions du monde au maximum. C'est rien du tout, c'est très rare donc c'est très précieux d'une certaine façon. Alors oui, on n'a pas changé le monde mais, durant quelques heures, quelques jours, quelques mois peut-être, on a permis à des gens de se sentir bien. Même si la récupération politique a été ridicule, je suis conscient de l'impact. Maintenant, je suis humble. En France, on se souvient que je suis champion du monde mais je sais qu'à l'étranger, le seul Bleu de 1998 universel, c'est Zidane. Comme Maradona en 1986. Les autres... Tout ce que je fais hors de France qui a rapport au foot, je le dois plus à Chelsea qu'à mon titre de champion du monde, notamment en Asie où le foot anglais est très populaire. Malgré tout, quand je suis loin de France, je croise souvent quelqu'un qui m'en parle, c'est assez fou. C'est pour toujours. Ramsès II a inventé l'immortalité, il a fait des choses dont on parle encore des milliers d'années plus tard. Moi dans quatre mille ans, hein... *(Rire.)* Ramsès II est immortel, pas moi.

> **On dirait que ça en défrise certains** quand on sort de la case dans laquelle on vous a mis.

Est-ce que ce statut et la vie qui va avec vous ont rendu accro à une certaine notoriété? Pas du tout. C'est même pour ça que je suis parti à Los Angeles, où personne ne me connaît. Moi, mon moteur c'est de faire ce que je veux. Et il se trouve que le théâtre était une passion avant le football mais que je n'avais pas pu assouvir enfant. Je me suis donc lancé. Et justement loin de France pour être jugé sur ce que je vaux, pas sur mon nom. Évidemment, ça fait parler. Est-ce que je le fais pour être connu? Non, je suis déjà connu. Pour l'argent? Non, j'ai déjà de l'argent. Mais on dirait que ça en défrise certains quand on sort de la case dans laquelle on vous a mis. Oui je fais du théâtre et je travaille dans le cinéma, et alors? Et si demain j'ai envie d'écrire un bouquin, pourquoi je me l'interdirais? S'il y en a que ça gêne, je les emmerde.

Comment faire pour oublier cette Coupe du monde? Même si personne ne m'en parle, quand je monte l'escalier chez moi, il y a la photo. Parfois, quand je la vois, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Ma femme me demande ce qu'il y a et je lui réponds : "Rien, je suis juste champion du monde." Et elle me dit : "Ouais, c'est bien. Tu peux me faire un café maintenant?" *(Rire.)* » ■ D. A.

FORUM

PAGES RÉALISÉES PAR PATRICK SOWDEN, AVEC FLAVIEN TRESARRIEU

CONFIDENTIEL

Le Portugal à Tours ? La Coupe du monde est à peine terminée que les regards se tournent déjà vers l'Euro 2016 en France. La ville de Tours, bien placée sur la carte et parfaitement équipée avec les installations du TFC, pourrait devenir le camp de base d'une équipe qualifiée pour la compétition. La mairie milite d'ailleurs pour que la sélection du Portugal s'installe dans sa ville. Tours et son agglomération abritent presque 10 000 personnes d'origine lusitanienne.

Dacourt VIP. Sur la liste des invités par la FIFA pour la finale du Mondial, il y avait du beau monde. Quelques chefs d'État comme Angela Merkel, Vladimir Poutine ou Jacob Zuma, des people tels James Bond (Daniel Craig), Gisèle Bündchen, Shakira, Wycleef Jean, Eros Ramazotti ou Placido Domingo, des vainqueurs du passé, Carles Puyol, Fabio Cannavaro, Daniel Passarella ou Lothar Matthäus. Et... Olivier Dacourt.

Leeds casanier. Le propriétaire du club anglais de Championship (L2), Massimo Cellino, sera intransigeant pour la saison à venir, les contrats sont formels et cette clause y est incluse : tous les joueurs devront habiter Leeds – pas question d'accepter les retards comme la saison passée.

Mönchengladbach sur Yatabaré. L'attaquant de Guingamp, auteur de onze buts en L1 la saison dernière, est suivi par trois clubs à l'étranger. En Allemagne, le Borussia Mönchengladbach réfléchirait à faire rapidement une offre autour de 3 M€. Un montant que pourraient également mettre sur la table un club anglais, la piste privilégiée par Yatabaré, et un club qatarien.

PIERRE LAHALLE

L'INDISCRÉTION

JACKPOT POUR RANIERI

Les négociations ont été âpres, mais Claudio Ranieri a finalement obtenu ce qu'il voulait. Mis à la porte de Monaco alors qu'il lui restait un an de contrat et qu'il avait plus que rempli ses objectifs, le technicien italien a touché le jackpot afin de se faire indemniser ses douze derniers mois. La direction monégasque, qui lui avait d'abord proposé 1 M€ puis 3 M€, a finalement signé un chèque de 4,5 M€ ! Pour ses deux saisons en Principauté, il aura donc touché (sans les primes) plus de 10 M€ de salaire net avec un traitement de 2 M€ net en L2 en 2012-13, puis de 3,5 M€ net en 2013-14 et donc 4,5 M€ de rupture contractuelle. À ce tarif, Ranieri figurerait dans le top 10 des entraîneurs mondiaux les mieux rémunérés en 2013-14 avec 8 M€ net d'impôt. Si l'on comptabilise ces indemnités plus le transfert payé au Sporting Portugal pour débaucher Jardim, autour de 3 M€, Monaco a lâché 7,5 M€ dans cette valse estivale des techniciens. Ranieri attendait le règlement de ce dossier plus la fin de la Coupe du monde pour annoncer sa future destination. À soixante-deux ans, l'ex-entraîneur de l'Inter Milan va prendre en main l'équipe nationale de Grèce. Il devrait officiellement s'engager dans les jours qui viennent jusqu'en juillet 2016 et assurer la succession de Fernando Santos. Ranieri émargera à 800 000 € (sans les primes) par an dans ses nouvelles fonctions. Mais il retournera assez souvent à Louis-II. L'ancien coach monégasque vient d'acheter un appartement en Principauté. ■ F. V.

LA QUESTION QUE L'ON N'A PAS OSÉ POSER À FRED

« Comment dit-on bouc émissaire en portugais ? »

STÉPHANE MANTEY

CHRONO

LUNDI 17:20 Décès à quatre-vingt-huit ans d'**Alfredo Di Stefano,** ancienne gloire et président d'honneur du Real Madrid et double Ballon d'Or en 1957 et 1959. **MARDI 22:23** Buteur contre le Brésil, **Miroslav Klose** devient l'unique meilleur buteur de la Coupe du monde devant Ronaldo avec seize réalisations. **MERCREDI 18:58 Gervais Martel** annonce que Lens évoluera bien en Ligue 1. **JEUDI 9:11 Hugo Lloris,** annoncé partant, prolonge finalement son contrat avec Tottenham jusqu'en juin 2019. **15:38** La FIFA rejette les appels de **Luis Suarez** et de la Fédération uruguayenne visant à alléger les sanctions frappant le buteur de la Celeste. **16:32 Samir Nasri** prolonge son engagement jusqu'en 2019 avec le club de Man City. **20:47** L'attaquant chilien **Alexis Sanchez** s'engage avec Arsenal.

TWITTOS

« Nous avons perdu une légende. RIP #DiStefano Je n'oublierai jamais quand vous m'avez mis ce fantastique maillot du @RealMadrid » **Wesley Sneijder** (Pays-Bas), madridiste.

« Je me dis qu'on avait vraiment la place pour aller en finale #frustration, dur pour le peuple brésilien » **Rio Mavuba** (Lille), Rio Nostradamus.

« Chelsea doit vraiment se marrer d'avoir obtenu 50 M€ pour David Luiz ? » **Joey Barton** (Queens Park Rangers), à jamais marseillais !

CHIFFRE

44

Concentrés sur la construction de leur effectif en vue de cette saison, les clubs de Ligue 1 se sont penchés sur le recrutement mais jettent aussi un œil sur leurs jeunes. Hormis Lorient et Reims à ce jour, ils ont tous permis à au moins un joueur de signer son premier contrat de footballeur professionnel. Entre le 17 mai, date de la fin de la saison passée et le 11 juillet, 44 apprentis footballeurs ont ainsi changé de statut. La palme revient à Lyon, désigné la semaine dernière meilleur centre de formation de France, à Nice et à Marseille, qui ont, chacun, accordé leur confiance à cinq jeunes.

TOP 5
DES CRASHES DE SÉLECTIONNEURS

Champions du monde, ils ont pensé être en mesure de se répéter. Mal leur en prit...

1. Luiz Felipe Scolari en 2014. Sacré en 2002 avec la Seleçao, Felipao croyait être l'homme du destin, celui qui offrirait le titre au Brésil sur ses terres. Il sera à tout jamais le sélectionneur de la double humiliation face à l'Allemagne (1-7 en demies), puis les Pays-Bas (0-3 lors de la petite finale).

STÉPHANE MANTEY

2. Marcello Lippi en 2010. En Allemagne en 2006, sa Nazionale avait montré une solidité et une puissance exceptionnelles dans la conquête du titre. Après l'intermède Donadoni, Lippi revient pour le Mondial 2010 : sa vieillissante Italie ne passe pas le premier tour.

3. Vicente Del Bosque en 2014. Roi du monde en 2010, puis d'Europe en 2012, il part au Brésil avec le même groupe. Surclassée par les Pays-Bas et le Chili, la Roja achève le Mondial presque sans l'avoir commencé !

4. Vicente Feola en 1966. Champion en 1958, il accepte de relever le défi huit ans plus tard. Pelé blessé, la Seleçao s'écrase au premier tour.

5. Helmut Schön en 1978. Quatre ans après une couronne coiffée à domicile, son Allemagne abdique sans éclat en Argentine. ■ R. N.

DIS POURQUOI...
PARTIR EN STAGE EN AUTRICHE ?

C'est la destination à la mode, choisie par le Paris-SG, Monaco et Lille. Pour les vacances ? Sûrement pas. L'Autriche n'est pas le pays recommandé pour siroter des cocktails les orteils dans la mer ou se dorer la pilule. Ce n'est pas une coïncidence si les trois premiers du dernier Championnat ont choisi d'y passer quelques jours. Comme nombre d'autres clubs chaque année. D'abord, c'est proche, quatre-vingt-dix minutes d'avion et vous y êtes. Ensuite, les températures clémentes permettent le travail foncier intensif nécessaire avant la reprise. « Je n'y ai que des bons souvenirs, témoigne Kevin Diaz, milieu de terrain désormais à Tours qui avait participé au stage de pré-saison avec Monaco en 2012. Il ne fait pas très beau là-bas mais c'est parfait pour s'entraîner. Entre la température fraîche et l'altitude, on travaille bien même si, le premier jour, on était plusieurs à avoir mal au crâne à cause de l'altitude. »Dans les Alpes où sont partis les Rémois, on retrouve aussi ce type d'environnement. « Il y a pas mal de bon endroits en France, c'est vrai, mais on voulait être déconnectés et avoir tous les équipements autour de nous, explique Diaz. Des excellents terrains, traités tous les jours, de la balnéothérapie et de la cryothérapie, que j'ai d'ailleurs découvertes là-bas. » C'est encore plus vrai depuis que l'Autriche a organisé avec la Suisse l'Euro 2008 et possède toutes les installations nécessaires à proximité, en plus de la qualité de l'hôtellerie. Satisfaits, les clubs deviennent fidèles à la marque « Autriche ». Paris et Monaco y vont chaque été depuis trois ans et Lille devrait bientôt l'être après sa première visite.

ALAIN GROSCLAUDE/L'ÉQUIPE

L'HOMME À SUIVRE
Holveck
LE PRINCE DE LA NÉGOCE

L'été dernier, l'AS Monaco recrutait chez les Colombiens. Cette année, c'est chez les Nancéiens qu'elle fait son marché. Non, ce n'est pas pour profiter des soldes ou des prix discount. L'idée directrice est plutôt de miser sur des hommes d'avenir. Le recrutement du jeune Paul Nardi (20 ans) dans la poche, le club de la Principauté a visé plus haut, hors du terrain : le vice-président et directeur général, Nicolas Holveck. Jacques Rousselot, président de Nancy, s'est dit très heureux de la nomination de son ancien bras droit au poste de directeur général adjoint. Holveck, lui, doit être surtout heureux d'avoir géré le dossier Nardi. Ce serait lors des discussions pour le transfert du gardien international Espoirs que les dirigeants monégasques auraient été séduits par le sens de la négociation du Vosgien, qui a fait du chemin depuis son entrée à l'ASNL en stage en 1997. À l'image de Nardi, prêté une saison en Lorraine, Holveck n'est pas encore monégasque. L'ASM n'a d'ailleurs pas communiqué à son sujet ni sur la situation du Belge Filips Dhondt, qu'il pourrait remplacer. Elle attend qu'il finisse de gérer ses derniers dossiers nancéiens. ■

MAO/L'ÉQUIPE

INTERRO SURPRISE
Mohamed Yattara

VINGT ANS, ATTAQUANT DE LYON, QUI A PROLONGÉ JUSQU'EN 2018

MICHEL VINCENT/L'ÉQUIPE

« Comment perçoit-on l'OL après trois saisons en prêt ?
C'est presque un nouveau club. Les infrastructures, les dirigeants… Mais j'y ai fait deux années pleines en formation et je connais tous les joueurs.

Regardiez-vous les matches de Lyon quand vous étiez prêté ?
Pas du tout. Quand je regardais l'équipe, j'avais la rage parce qu'on ne m'avait pas donné ma chance.

Vous vouliez quitter le club ?
Oui, notamment cette année. J'ai été souvent prêté, j'ai fait ce qu'il fallait et quand je rentrais, on ne me donnait pas ma chance. Être prêté à droite, à gauche, ce n'est pas du tout évident.

Avez-vous discuté avec Hubert Fournier, votre entraîneur ?
Oui, il ne m'a pas dit que je serais titulaire mais j'aurai ma chance. Il me voulait en prêt à Reims. J'avais marqué contre lui avec Arles-Avignon, puis avec Troyes.

Il y aura de la place sans Gomis, Briand et, s'il part, Lacazette…
Bien sûr, mais je vais devoir faire mes preuves. Je veux jouer, marquer et rendre sa confiance au coach. Je n'ai pas de temps à perdre. » ■

CHRONO

VENDREDI 07:08 Alberto Gilardino signe pour le club chinois de Guangzhou Evergrande, dirigé par Marcello Lippi. **13:31** Le FC Barcelone annonce, sur Twitter, l'arrivée prochaine de **Luis Suarez** en Catalogne. **15:44 Yann M'Vila** est officiellement prêté une saison avec option d'achat à l'Inter par le Rubin Kazan. **16:29 Jean-Louis Borloo** devient président de Valenciennes, réintégré en L2 par la DNCG. **SAMEDI 23:50 Les Pays-Bas** terminent invaincus et troisièmes du Mondial en balayant le Brésil (3-0) lors de la petite finale. **DIMANCHE 23:35** En venant à bout, après prolongation, de l'Argentine (1-0), **l'Allemagne** décroche son quatrième titre après ceux de 1954, 1974 et 1990. **23:50** Le milieu de terrain français Paul Pogba est désigné meilleur jeune joueur du tournoi.

FORUM

CONSO

PORTER

VINTAGE

À l'occasion de la Coupe du monde, la marque française Sports d'Époque, spécialiste des jerseys vintage, redonne vie à deux maillots de légende, ceux de l'Uruguay et de l'Argentine, premiers finalistes de l'épreuve en 1930, copies conformes de ceux portés par les joueurs. Elle rend aussi hommage au trophée Jules-Rimet, qui récompensait l'équipe victorieuse du Mondial jusqu'en 1970, en éditant tee-shirts et maillots à l'effigie de la légendaire statuette aux couleurs de l'Allemagne, de l'Italie, du Brésil, de la France et de l'Uruguay. Les maillots sont disponibles sur www.sports-depoque.com.

SUPPORTER

LES BLEUS EN BOÎTE

Une idée pour montrer votre soutien aux Bleus ? Pas besoin d'écrire des messages pour leur déclarer votre amour. Allez plutôt le leur crier. Et quand vous voulez. La StadiumBox permet aux plus fidèles supporters d'acheter deux places pour un match à domicile. Plutôt contre le Portugal (le 11 octobre) que l'Arménie (le 14 novembre) ? Aucun problème. En cadeau, trois tatoos supporters, les développements de photo offerts et le guide des Bleus. StadiumBox « Équipe de France », validité jusqu'au 31 mai 2015. 99,90 €.

RICHARD MARTIN

L'IMAGE DE LA SEMAINE

Voilà, c'est fini ! Le rideau est tombé sur la vingtième édition de la Coupe du monde. Et pour les Brésiliens, certains souvenirs seront difficiles à effacer. Rio, Brasilia, Sao Paulo, tout le pays gardera longtemps les traces d'un tournoi entamé dans la fête et l'espoir contre la Croatie, terminé sur un rêve envolé, piétiné par les Allemands, puis les Néerlandais. Décidément, après la désillusion de 1950, il est bien difficile pour la Seleçao d'être prophète en son pays.

INITIATIVE

FUSION DE BOULOGNE AVEC LE TOUQUET ?

Le président boulonnais, Jacques Wattez, dont le club a évité in extremis une relégation sportive en CFA en mai dernier, négocie pourtant un rapprochement avec Le Touquet (DH). Les discussions ont été entamées ces dernières semaines avec Cédric Ryssen, son homologue touquettois. « On voit comment on pourrait s'entendre, acquiesce Wattez. Un club du littoral de la Côte d'Opale, ça serait beaucoup plus attractif pour beaucoup d'investisseurs. » Mais Wattez se méfie : « On en est au stade de l'embryon. De toute façon, c'est une discussion vieille de trente ans. »

ANNIVERSAIRES

16-7-1988

Bruno Ecuele Manga. Le solide défenseur lorientais veut aller voir ailleurs qu'en Bretagne. Pour voir plus grand. Alors pourquoi pas la Grande-Bretagne ? Avec une smartbox voyage-maison-contrat à Southampton.

20-7-1993

Lucas Digne. L'année de ses vingt ans, il a eu droit à un titre de champion de L1 et un match de Coupe du monde. Pas mal. Mais une petite Ligue des champions et un statut de titulaire au PSG, ce serait top, non ?

LA STAT

ALLEMAGNE : LE PUBLIC À DOS

Elle s'en fait une spécialité. À neuf reprises, la sélection allemande a battu le pays organisateur dans une compétition majeure. Cinq fois à l'Euro (1972, 1976, 1992, 1996 et 2008) et à quatre reprises lors d'une Coupe du monde (1982, 1986, 2002 et 2014). Il n'y a que pendant le Mondial 1982, en Espagne, que sa victoire n'a pas directement abouti à l'élimination de la sélection locale. Ces performances marquantes ne lui ont pourtant que rarement permis d'enrichir son palmarès puisque, avant de disputer la finale face à l'Argentine dimanche, elle n'était allée au bout qu'à deux reprises, en 1972 et en 1996. Voici les stades de la compétition où elle s'est imposée contre son hôte. ■

DEMI-FINALES
1972 (Belgique, 2-1)
1976 (Yougoslavie, 4-2 a.p.)
1992 (Suède, 3-2)
1996 (Angleterre, 1-1 a.p., 6 t.a.b. à 5)
2002 (Corée du Sud, 1-0)
2014 (Brésil, 7-1)

QUARTS DE FINALE
1986 (Mexique, 0-0, 4 t.a.b. à 1)

DEUXIÈME TOUR
1982 (Espagne, 2-1)

PREMIER TOUR
2008 (Autriche, 1-0)

LA PREMIÈRE FOIS QUE... *Florent Ghisolfi*

VINGT-NEUF ANS, NOUVEL ENTRAÎNEUR DE LA SECTION FÉMININE DE REIMS

ÉRIC RENARD/L'ÉQUIPE

«...Vous avez pensé à prendre votre retraite de footballeur?
Ça me trottait dans la tête. Je l'ai décidé quand je me suis fait opérer de la cheville *(NDLR: en mars)*. Mon contrat à Reims n'allait pas être renouvelé. J'ai discuté avec Brest, Metz et l'AC Ajaccio. Mais j'ai rapidement pensé à passer mon BEF *(Brevet d'entraîneur de football, permettant d'opérer jusqu'au niveau régional seniors)*.

...Vous avez pensé à entraîner à Reims?
Pour valider le diplôme, il faut diriger une équipe. Alors, je suis allé voir mon président, Jean-Pierre Caillot, pour lui dire que je voulais entraîner chez les jeunes. Il m'a dit qu'il recherchait quelqu'un pour lancer la section féminine en DH. En une heure, j'ai dit oui pour deux ans de bénévolat!

...Vous avez vu vos nouvelles joueuses?
On est partis de rien pour créer une équipe seniors et une autre de U17. Comme je suis coordinateur sportif aussi, on a organisé deux journées de détection et je suis allé voir beaucoup de matches dans la région. J'ai choisi vingt joueuses sur plus de cent candidatures.

...Vous avez pensé à votre premier entraînement *(le 12 août)*?
Je vais insister sur l'hygiène de vie et la compréhension du jeu. Je réfléchis aussi à prendre un adjoint. L'idéal serait une femme un peu plus expérimentée. Helena Costa? J'ai peur qu'elle me claque entre les doigts juste avant la reprise. *(Rire.)*» ■

LE PROCÈS

Accusé: Antoine Kombouaré

L. ARGUEYROLLES

INFRACTION. Abandon de poste.

ACTE D'ACCUSATION. Mesdames et Messieurs les jurés, que penser d'un entraîneur qui sèche la reprise depuis deux semaines ? Que penser d'un technicien qui préfère jouer au golf entre deux coups de fil à son adjoint qui, lui, assume ses responsabilités auprès des joueurs ? Qu'il déplore une situation pour le moins trouble du RC Lens est une chose, qu'il l'affronte en pratiquant la politique du banc vide en est une autre. Laisser son président, qui, malgré tout, continue de le soutenir en public, se débattre seul pour assurer l'avenir du club en L1 n'est pas un comportement exemplaire.

PLAIDOIRIE DE LA DÉFENSE. La critique de mon client est injuste. Il a parfaitement rempli sa mission qui était de ramener le RC Lens en L1 et il se retrouve aujourd'hui pieds et poings liés face à une situation ubuesque sur laquelle il n'a aucune prise. Sa décision a, au contraire, été courageuse car elle place les dirigeants du club, que ce soit M. Martel ou le propriétaire, M. Mammadov, devant leurs responsabilités. Et M. Kombouaré est en contact permanent avec M. Bertucci, son adjoint, pour préparer au mieux l'équipe, ce qui ne lui laisse pas de temps pour s'amuser sur les greens.

VERDICT. Le verdict, celui de la DNCG qui décidera de la participation ou non de Lens à la L1, tombera ce mardi. Et il aura des conséquences. Un refus et Antoine Kombouaré a annoncé qu'il partirait. Un feu vert et l'ambiance risque d'être des plus rieuses à la Gaillette après un tel épisode où tout le monde serre les dents pour ne pas prononcer un mot de travers. ■

POSTEZ VOS RÉACTIONS SUR WWW.FRANCEFOOTBALL.FR, SUR NOTRE PAGE FACEBOOK OU NOTRE COMPTE TWITTER.

3 RAISONS DE... D'ÊTRE IMPATIENT DE REVOIR LA L1

Pour David Luiz, Thiago Silva *(photo)* ou Maxwell, se faire lourdement éliminer en demies (1-7, contre l'Allemagne) de son Mondial laisse des traces. **Les dirigeants du PSG sont en droit de se faire du mouron** pour leurs Brésiliens. De plus, ils récupèrent Cavani sorti dès les huitièmes, Verratti et Sirigu éliminés au premier tour. Et Van der Wiel qui a raté l'aventure néerlandaise... Alerte dépression? Le Championnat n'a pas commencé qu'il est déjà relancé!

Au Brésil, la Ligue 1 a brillé. Il y a eu beaucoup de buts, certes, mais les stars étaient dans le but. **Par leurs nombreuses parades, les gardiens Memo Ochoa et Vincent Enyeama ont été précieux** à leur sélection comme ils le sont pour leur club. Révélation de la compétition, James Rodriguez a fait de l'ombre à Falcao, son coéquipier monégasque, et à Zlatan. Attention à la revanche. Dommage pour la Ligue que les droits de la L1 aient déjà été vendus...

On l'a dit, la Coupe du monde a été marquée par une multitude de buts, au point d'atteindre le spectacle de l'édition 1998 (171 buts). En regardant tous ces retournements de situation, on sort essoufflés de ce mois de compétition. **Le fan de foot français a besoin de repos pendant ses vacances.** Pas de panique. Il va pouvoir respirer devant des affiches alléchantes, ses 0-0 d'anthologie et ses erreurs d'arbitrage du week-end. Rendez-vous le 8 août!

1
SÉBASTIEN BOUÉ

2
RICHARD MARTIN

3
ALAIN GROSCLAUDE/L'ÉQUIPE

BAROMÈTRE

Jean-Louis Borloo. Président de Valenciennes de 1986 à 1991, l'ancien ministre a réussi à

LAURENT ARGUEYROLLES/L'ÉQUIPE

fédérer de nouveaux investisseurs pour éviter au club un dépôt de bilan qui aurait entraîné sa rétrogradation en CFA2. VA, dont le président devrait être Luc Dayan, jouera en Ligue 2 la saison prochaine.

Julien Sablé. Fraîchement retraité, l'ancien milieu de terrain revient à Saint-Étienne où il a été formé. Il dirigera l'équipe des U15, en collaboration avec Philippe Guillemet. Il succède à Laurent Batlles, lui aussi ancien joueur de l'ASSE, qui prend la direction de la réserve des Verts.

Fernando Hierro. Zinédine Zidane ayant choisi d'entraîner la réserve du Real Madrid, il fallait un autre adjoint à Carlo Ancelotti. Le technicien italien a choisi une autre légende du club espagnol en la personne de Fernando Hierro, ancien capitaine des Merengue ayant cinq titres de champion d'Espagne et trois Ligues des champions à son palmarès.

Ray Whelan. Directeur de la société Match Services, prestataire de la FIFA, le Britannique est suspecté d'avoir revendu illégalement des billets du Mondial et a pris la fuite lorsque la police brésilienne est venue l'arrêter.

ALLEMAGNE POUR L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE

Les Allemands avaient la meilleure équipe du tournoi, la plus efficace et la plus équilibrée. Il était donc logique et moral qu'ils triomphent à nouveau, vingt-quatre ans après leur dernier titre, et que leur style de jeu, plus flamboyant et généreux, soit enfin récompensé.

TEXTE PATRICK URBINI | **PHOTO** RICHARD MARTIN

ZIEGLER
9
GÖTZE
19

L'ALLEMAGNE A CONSTRUIT SA LÉGENDE DURANT DES DÉCENNIES EN BRISANT LE DESTIN DES PLUS BELLES ÉQUIPES. AUJOURD'HUI LES TEMPS CHANGENT.

Depuis dimanche dernier, l'Allemagne est à nouveau championne du monde. C'est la quatrième fois de son histoire, en somme tout le contraire d'un hasard, d'un sentiment nouveau et a fortiori d'une imposture lorsqu'on a disputé, comme elle, huit finales et treize demi-finales. Mais c'est aussi la première où sa réussite déclenche autant d'éloges, rallie autant de suffrages et suscite autant de sympathie. Dit autrement : le football allemand a si longtemps traîné la réputation de ne pas générer des artistes et des équipes à la fois originales et attachantes, et sa sélection nationale, déjà couronnée en 1954, 1974 et 1990, a si souvent été réduite aux vertus traditionnelles qu'on lui prête depuis toujours (puissance, qualité athlétique, aptitude au combat, cohésion, discipline collective, force mentale, dépassement de soi) pour ne pas voir enfin en elle autre chose qu'une simple bête de compétition, ne pas reconnaître ses mérites à leur juste valeur et ne pas se réjouir de son succès. Après l'époustouflante démonstration collective réussie en demi-finales face au Brésil (7-1), un match qui l'accompagne désormais pour l'éternité et qui en faisait plus que jamais la favorite objective de la finale, personne d'ailleurs n'aurait compris que cette Allemagne-là puisse échouer sur le fil avec un registre aussi large que le sien, un banc aussi riche et des options aussi nombreuses, qu'elle se brise les reins sur la défense argentine et qu'elle vienne grossir les rangs des perdants magnifiques, la Hongrie de Puskas en 1954, la Hollande de Cruyff 1974 ou le Brésil de Zico en 1982. Encore fallait-il qu'elle saisisse sa chance, comme elle a su le faire l'autre soir, avec une ultime combinaison Schürrle-Götze et qu'elle parvienne à gravir cette dernière marche sans trembler. Encore fallait-il qu'elle aille au bout d'elle-même pour forcer son destin dans la prolongation, que ses anciens, Lahm et Schweinsteiger, lui montrent l'exemple jusqu'à la fin et qu'elle sache résister à tout : à la blessure de Khedira durant l'échauffement, à celle de Kramer, son remplaçant, au cœur de la première mi-temps, à un coup de barre physique passager, mais aussi à l'intelligence tactique de son adversaire et au peu d'espace que celui-ci lui aura laissé pendant près de deux heures.

BASTIAN SCHWEINSTEIGER, COMBATTANT MAGNIFIQUE EN FINALE.

SÉBASTIEN BOUÉ

À LA SOURCE DU BAYERN

Si ce triomphe annoncé, attendu, espéré, et pourtant si long à se dessiner dimanche au Maracana de Rio de Janeiro, provoque une telle unanimité, ce ne sont pas les raisons qui manquent. Il récompense d'abord une équipe – une vraie – ambitieuse, généreuse, joyeuse, complète, sûre de ses principes, habile tactiquement, tout-terrain, soucieuse du détail et cohérente de bout en bout. Il valide ensuite une philosophie de jeu née il y a dix ans, sans cesse perfectionnée depuis 2006 par Joachim Löw, mais aussi le travail, l'implication et la persévérance d'un même noyau de joueurs au gré d'un long cheminement (demi-finales de Coupe du monde en 2006 et 2010, finale de l'Euro 2008 et demi-finales en 2012). Il consacre enfin une formidable génération, capable de réunir les intelligences, les meilleurs joueurs du moment à leur poste (Neuer, Lahm, Müller, peut-être Kroos, malgré sa finale compliquée), toutes les tranches d'âge aussi, et de conjuguer, comme l'Espagne déjà il y a quatre ans, talent individuel et collectif, maîtrise technique et équilibre, maturité et solidité, qualité spectaculaire et efficacité. Accessoirement, il conforte l'idée qu'en s'appuyant sur l'ossature d'un grand club et six titulaires du Bayern dans son onze de départ (Neuer, Lahm, Boateng, Schweinsteiger, Kroos et Müller), une équipe a toujours plus de chances que les autres d'aller plus haut, d'incarner une véritable identité de jeu, de vite trouver ses repères pour monter en puissance dans une phase finale, de pouvoir réagir et s'adapter à chaque situation, et de répondre à ce que son entraîneur attend toujours d'elle sur le terrain. À savoir : « Bien faire repartir le jeu de derrière, avec des profils de joueurs différents, techniques, créatifs et énergiques, maîtriser et conserver le ballon, mais également placer des attaques rapides, à une ou deux touches de balle. »

UNE RÉVOLUTION CULTURELLE

Comme on vous le raconte dans les pages qui suivent, ce titre a une histoire, il s'est construit avec méthode et patience, et, comme celui de l'Espagne en 2010, sa logique semble imparable et son dénouement, moral. Mais pour que l'Allemagne soit moins allemande qu'avant, pour qu'elle devienne à présent une équipe joueuse, résolument tournée vers l'avant et perçue de manière très positive partout où elle va, et surtout pour qu'elle puisse gagner à nouveau, Löw aura toutefois dû se battre avec beaucoup de conviction pour assumer cette révolution culturelle qu'il résume ainsi. « Le foot allemand a longtemps été synonyme de puissance, de force, d'engagement et d'endurance, affirme-t-il. À présent, c'est surtout la jeunesse, la créativité, la vitesse et la volonté constante d'attaquer, de ne jamais reculer et de se propulser vite devant, qui le caractérise. » Hormis un huitième de finale plus compliqué que prévu contre l'Algérie et son incroyable pressing (2-1 a.p.) qui l'a poussée jusqu'à une première prolongation et amenée à procéder à certains rééquilibrages décisifs pour la

RICHARD MARTIN

NEUER N'A RIEN LAISSÉ PASSER, QUITTE À JOUER LES KAMIKAZES DEVANT HIGUAIN.

suite du tournoi (retour de Lahm au poste d'arrière droit et abandon d'une défense à quatre « centraux », positionnement de Schweinsteiger comme sentinelle devant la défense, titularisation à nouveau de Klose à la pointe de l'attaque et donc glissement de Thomas Müller côté droit), aucune équipe n'aura autant contrôlé ses matches, autant couru aussi bien et aussi longtemps ensemble, autant impressionné par sa fraîcheur physique dans la dernière ligne droite, autant dégagé d'assurance, en tout cas jusqu'à la finale.

UN HÉROS À CHAQUE ÉTAPE

L'Allemagne de 2014 a donc tout fait mieux que tout le monde. Mieux attaqué, c'est une évidence, puisqu'elle termine meilleure attaque du tournoi (18 buts). Et souvent, aussi, mieux défendu, puisqu'elle cherche toujours à avoir le ballon, à jouer haut, du moins tant qu'elle est à 0-0, et donc à éloigner le plus possible ses adversaires de sa propre surface, ce qui lui facilite la vie et minimise les risques. Dans le jeu lui-même, elle a su également nous enchanter par sa qualité de passes dans l'espace et les intervalles, par ses enchaînements, sa fluidité et le mouvement permanent qu'elle offre, par ses déplacements et son agressivité au milieu, par sa capacité à presser et à vite se projeter vers l'avant à la récupération, ou bien encore par son habileté à alterner jeu long et jeu court, attaques placées et attaques rapides. Cette année, elle possédait même un atout supplémentaire dans sa manche, dont l'équipe de France a fait les frais en quarts de finale : un vrai savoir-faire sur les coups de pied arrêtés. Preuve ultime de son talent collectif et d'une influence largement partagée au sein du groupe ? Le nouveau champion du monde a marqué ses 18 buts grâce à huit joueurs différents (Müller, 5 buts ; Schürrle, 3 ; Hummels, Götze, Klose et Kroos, 2 ; Khedira et Özil, 1) et, à l'image des Bleus de 1998, il a su se trouver à chaque fois un héros de circonstance pour l'aider dans sa conquête (Müller contre le Portugal et les États-Unis, Klose contre le Ghana, Neuer contre l'Algérie, Hummels contre la France, Kroos contre le Brésil, Götze contre l'Argentine).

EFFICACE DANS LES DEUX ZONES DE VÉRITÉ

Parce qu'elle connaissait mieux que quiconque les armes et les poisons destinés à combattre le talent et parce qu'elle commet rarement l'erreur de faire les matches dans sa tête avant de les avoir joués, l'Allemagne a construit sa légende durant des décennies en brisant le destin des autres et, notamment, celui des plus belles équipes. Aujourd'hui, les temps changent. Elle sait à la fois bien jouer et gagner, elle n'oublie jamais d'être efficace dans les deux zones de vérité le moment venu, elle ne perd jamais le fil de son jeu, elle possède aussi des attaquants atypiques comme Müller pour la rendre plus imprévisible et son milieu à trois Khedira-Schweinsteiger-Kroos n'a guère d'équivalent ailleurs pour pouvoir contrôler un match, gérer le jeu de transition, déséquilibrer l'adversaire et lui offrir une flexibilité maximale. Dimanche, si certains, comme Hummels et Kroos, ont raté leur finale, si d'autres encore ont terminé sur les genoux et si la bataille tactique que lui a livrée l'Argentine avec l'entrée en jeu de Kun Agüero l'a mise en difficulté au milieu pendant toute la seconde mi-temps, elle aura su souffrir ensemble, lutter, puiser dans ses ressources comme toujours, terminer le match avec une attaque Götze-Müller-Schürrle, et garder la tête froide avant de trouver l'ouverture, côté gauche, et de frapper au cœur de la défense albiceleste à la 113e minute. Pour l'ensemble de son œuvre et ce qu'elle a montré durant un mois, elle n'a donc pas volé sa quatrième étoile. ■

JUIN-JUILLET 2006 : KLINSMANN, LÖW ET KÖPKE, LE STAFF DU RENOUVEAU. PIERRE LAHALLE

30 JUIN 2006 : L'ALLEMAGNE ÉLIMINE L'ARGENTINE AUX TIRS AU BUT EN QUARTS DE FINALE. DIDIER FÈVRE/L'ÉQUIPE

ALLEMAGNE

C'EST UNE LÖW

L'Allemagne est de retour au sommet du football mondial, mais elle n'a plus rien à voir avec ses de du monde 2006, Joachim Löw a favorisé l'éclosion d'une génération talentueuse en privilégiant les

Le maillot aux couleurs de l'équipe nationale allemande est zébré de signatures célèbres. On peut y distinguer le paraphe de la plupart des joueurs allemands vainqueurs de la Coupe monde en 1974 et en 1990. On peut aussi y retrouver les noms de Horst Eckel et de Hans Schäfer, deux des derniers survivants du miracle de Berne, en 1954*. Le 31 mai, à Düsseldorf, ce paletot dédicacé a été offert à Joachim Löw, lors d'une amicale petite fête en l'honneur des champions d'hier. Le 4 juillet, jour de la victoire face à la France (1-0), le sélectionneur allemand avait décidé d'accrocher ce précieux symbole dans le vestiaire de son équipe, au stade Maracana de Rio. Désigné comme un porte-bonheur, le précieux maillot s'est encore invité dans l'intimité des joueurs lors de l'irrationnelle demi-finale face au Brésil mardi dernier, puis lors du sacre face à l'Argentine, dimanche soir.

Se servir ainsi de la symbolique du temps et des époques n'est pas dans les habitudes de Joachim Löw. Cet ancien modeste milieu de terrain offensif à la carrière sans relief est un pragmatique, peu adepte de l'improvisation et des incantations. Depuis des années, il note tout ce qui lui passe par la tête sur des petits carnets soigneusement rangés sur les étagères de son bureau. Il en a toujours un à portée de main et il peut se lever la nuit pour griffonner sur le papier le fruit de ses réflexions. Cette concession ponctuelle à des principes bien établis a été dictée par l'intuition et le cours des choses. Mais elle en dit long sur la capacité d'adaptation du sélectionneur des nouveaux champions du monde. Elle explique en grande partie la consécration des coéquipiers de Philipp Lahm. Même au plus fort des critiques et du scepticisme ambiant, Joachim Löw n'a pas dérogé à sa ligne de conduite. Mais il a été assez habile et lucide pour les faire évoluer et les moduler.

DEPUIS DES ANNÉES, IL NOTE TOUT SUR DES PETITS CARNETS

STOÏQUE ET PRAGMATIQUE FACE AUX CRITIQUES.

Quand Max Kruse a été surpris en galante compagnie, la veille d'un match contre l'Angleterre, en novembre dernier, dans un hôtel de Londres, le prometteur attaquant de Mönchengladbach a aussitôt été rayé de la liste des postulants. Mais quand Kevin Grosskreutz, ivre de bière et de frustration, a uriné dans un hôtel de Berlin après la finale de la Coupe d'Allemagne entre le Bayern et le Borussia Dortmund, en mai dernier, Löw a fermé les yeux. Il a fait une exception aux règles édictées en 2006 lorsqu'il était l'adjoint de Jürgen Klinsmann. Il voulait à tout prix préserver un équilibre entre le nombre de sélectionnés issus du Bayern et de Dortmund et éviter ainsi que ne se forment des clans comme lors de l'Euro 2012. Quand la préparation a tourné au cauchemar et que Marco Reus, tout juste élu meilleur joueur du Championnat, a été victime d'une rupture partielle d'un ligament de la cheville gauche lors d'un match face à l'Arménie, Joachim Löw n'a pas chamboulé ses plans pour autant. Et il a appelé un défenseur inconnu du grand public : Shkodran Mustafi, éphémère titulaire contre l'Algérie, en huitièmes de finale. Quand la pénible qualification face aux Fennecs a mis en émoi tout un pays, l'entraîneur de la Nationalmannschaft s'est refusé à dramatiser la situation et à renier ses choix. « Pourquoi devrais-je être déçu alors que nous venons de nous qualifier pour les quarts de finale ? », a-t-il demandé aux journalistes d'un ton détaché après la rencontre.

Habitués à parler haut et fort, les glorieux anciens ont eu moins de scrupules à exprimer leurs doutes et leur défiance. « En 1990, nous avions davantage de c... », a balancé Andreas Brehme, auteur du penalty de la victoire de la RFA face à l'Argentine (1-0), à Rome. Finaliste en 1982, Felix Magath a exprimé son incompréhension face à certains choix. « Comment peut-on faire évoluer comme un arrière gauche un joueur *(NDLR : Benedikt Höwedes)* qui n'a jamais occupé ce poste et ne pas y installer Lahm qui est le meilleur au monde ? C'est un énorme gâchis. » Couronné en 1974, Paul Breitner a, lui, appelé le sélectionneur à faire preuve de « courage pour écarter Mesut Özil » trop inconsistant au goût de l'ancien défenseur maoïste du Bayern.

LA LEÇON DES COUPS DE PIED ARRÊTÉS.

Volontiers distant et perçu comme hautain, à moins qu'il n'ait appris à se protéger, le sélectionneur allemand est resté imperméable aux reproches et aux remises en cause. En apparence du moins. Il s'est bien gardé d'en faire état publiquement, mais il a retenu les leçons de l'Euro 2012.

JUILLET 2006 : LE PEUPLE ALLEMAND FÊTE LA... TROISIÈME PLACE. STEPHANE MANTEY

28 JUIN 2012 : EN DEMI-FINALES DE L'EURO, NEUER DOIT S'INCLINER FACE À BALOTELLI. PIERRE LABLAINIÈRE

STORY

evancières. En prolongeant la révolution culturelle amorcée lors de la Coupe
notions de plaisir, de modernité et d'efficacité. **TEXTE** ÉRIC CHAMPEL, AVEC ALEXIS MENUGE

Lors de la demi-finale perdue face à l'Italie (1-2), il avait joué aux apprentis sorciers en titularisant Toni Kroos dans le couloir droit pour tenter de neutraliser Pirlo. Une erreur fatale. Deux ans plus tard, il n'a pas cherché à inventer de subtils schémas pour défier l'évidence. Face à la France, Löw a replacé Lahm à droite, sa vraie place, et remplacé le très emprunté Per Mertesacker par Jérôme Boateng, plus mobile et plus vif. En Pologne et en Ukraine, le sélectionneur avait été obnubilé par la nécessité de donner de la vitesse au jeu et au ballon. Allergique à l'idée de casser un mouvement collectif, « Jogi » en avait oublié de travailler les coups de pied arrêtés. Fin mai, dès le début du stage dans le Tyrol italien, Urs Siegenthaler, ancien joueur et entraîneur suisse en charge de la supervision des adversaires, qui est aussi le maître à penser de Löw, l'a rappelé à l'ordre : « À un moment, il faut savoir laisser le jeu de côté pour se concentrer sur d'autres choses. » Et Urs a mis sous le nez de « Jogi » les conclusions tirées de sa présence à la Coupe des Confédérations en 2013 : « De plus en plus d'équipes misent sur les coups de pied arrêtés pour faire basculer un résultat. » Durant la préparation, corners et coups francs n'ont plus été des sujets tabous et ont fait l'objet de séances spécifiques. Elles ont été efficaces. L'Allemagne a dompté les Bleus grâce à un but inscrit par Hummels à la suite d'un coup franc de Kroos. Face au Brésil, elle a ouvert la marque par Thomas Müller après un corner du même Kroos.

LES FEMMES OU COMPAGNES ÉTAIENT LES BIENVENUES AU CAMP DU BONHEUR

LES BRÉSILIENS DE L'EUROPE. Il y a deux ans, avant la demi-finale face à l'Italie, les dirigeants allemands avaient un peu perdu le sens de la mesure. Faut-il aller fêter le titre à Berlin ou bien parader à Francfort dès la descente d'avion ? Joachim Löw avait alors milité pour plus de modestie et il avait été agacé de ne pas être entendu. Cette fois-ci, l'inconcevable victoire face au Brésil n'a fait tourner aucune tête. « La première chose, c'est de rester humble. » Wolfgang Niersbach, le président de la Fédération, est resté stoïque après le déluge de buts face aux Brésiliens. Ce n'est pas un hasard. Décrié et jugé trop éloigné des archétypes du football germain au début du tournoi, Joachim Löw fait aujourd'hui l'unanimité. *Bild,* le plus gros quotidien du pays, a décrété qu'il émargeait désormais dans la catégorie des grands entraîneurs de l'histoire. Professeur de management à l'ESSCA d'Angers, Albrecht Sonntag n'est pas étonné par l'attitude de ses compatriotes. « Löw a été le cerveau d'une rupture dans la façon de pratiquer et d'intellectualiser le football de haut niveau. Il a suscité des réticences fortes et cela peut se comprendre. Dans les années 70, quand vous étiez à l'école de foot et que vous faisiez des gestes techniques inutiles, on vous disait sèchement : "Eh toi, ne fais pas le Brésilien." Mais aujourd'hui c'est nous qui jouons comme les Brésiliens... » Chaque matin, à l'aube, Joachim Löw faisait son footing le long de la plage de Santo André. Il lui arrivait de s'asseoir sur le sable pour réfléchir et prendre un peu de recul sur les événements. Parfois, il tapait dans le ballon avec les habitants de ce petit village de l'État de Bahia, au nord-est du Brésil. Lors de son arrivée, la délégation allemande avait été chaleureusement accueillie par les autochtones, pour la plupart des Indiens, séduits par la disponibilité et la simplicité de leurs nouveaux voisins. Accessible après une petite heure de bateau, Campo Bahia est un luxueux lieu de vie de 15 000 m² où la Fédération allemande (DFB) a fait aménager quatorze bungalows pouvant accueillir, sur deux étages, des groupes de quatre personnes. Le DFB a déboursé 14 M€ pour construire ce lieu de résidence et d'entraînement haut de gamme qui deviendra un hôtel dans les prochaines semaines. « Ici, tout est parfait », s'est extasié Manuel Neuer. « C'est un endroit si serein », a souligné Jérôme Boateng, conquis lui aussi. Les femmes ou compagnes des sélectionnés ont été souvent les bienvenues dans ce camp du bonheur. Le lait au soja y était devenu une spécialité très prisée et recommandée par Cathy Fischer, la petite amie de Mats Hummels. « Les joueurs avaient aussi le droit de boire un verre de vin ou une bière s'ils le désiraient, ce n'était pas interdit », a plusieurs fois raconté Oliver Bierhoff, le manager de l'équipe nationale.

À LA RECHERCHE DU BIEN-ÊTRE COLLECTIF. L'ancien joueur de Monaco est passé maître dans l'art de conceptualiser chaque grande compétition mondiale. En 2006, il avait mis en avant les mérites d'une équipe à l'image d'un pays réunifié, festif et ouvert aux autres. En

STÉPHANE MANTEY

4 JUILLET 2014 : HUMMELS DEVANCE VARANE ET OUVRE LE SCORE ; LA FRANCE NE REVIENDRA PAS.

SÉBASTIEN BOUÉ

8 JUILLET 2014 : LE BRÉSIL COULE À PIC ET KLOSE, AVEC 16 BUTS EN PHASE FINALE, DEVANCE DÉSORMAIS RONALDO.

2010, il avait surfé sur le thème de la mixité culturelle d'un groupe comptant onze joueurs issus de l'immigration. Cette fois, l'auteur du but en or ayant permis à l'Allemagne de remporter l'Euro 96 (2-1 contre la République tchèque) a exploité le thème de la réussite fondée sur le bien-être collectif. Depuis 2006, la sélection nationale est une organisation bien huilée, une machine à satisfaire les sponsors et une aubaine pour les médias, toujours reçus à bras ouverts. Mais, cette fois-ci, elle n'a pas eu à se forcer pour travestir les apparences par des déclarations de circonstance et des postures imposées.

« Nous sommes beaucoup plus mûrs et plus sereins qu'en 2010. Cette génération arrive au firmament », a témoigné Thomas Müller. « Ces dernières années, nous avons travaillé dur pour en arriver là », a confessé son coéquipier et capitaine Philipp Lahm. Ce n'était pas des phrases en l'air. Cet été, le noyau dur de cette équipe abonnée aux places d'honneur est arrivé à maturité dans son jeu mais aussi dans sa gestion du quotidien. Après une préparation compliquée par de multiples blessures, ce groupe a trouvé son point d'équilibre et pris la mesure des enjeux auquel il était confronté. La profondeur du banc allemand était sans égale, mais elle aurait pu devenir une pomme de discorde interne. À l'image de Per Mertesacker, titulaire puis écarté, les remplaçants n'ont jamais donné l'impression de traîner leur frustration. Récurrent depuis la retraite internationale de Michael Ballack, le débat sur l'absence de joueurs à forte personnalité a tourné court. Cette Allemagne au parcours rectiligne s'est construite autour d'une « hiérarchie horizontale ». C'est-à-dire sans fonctionnement pyramidal mais avec un socle de joueurs respectés ayant à la fois une légitimité sur le terrain et le sens de l'intérêt commun : Lahm, Schweinsteiger, Neuer, Klose et Khedira. Ils étaient déjà là en 2010 quand Ballack avait été peu à peu marginalisé puis rejeté. Trop autoritaire, trop cassant, trop différent.

UN SOCLE DE JOUEURS AYANT LE SENS DE L'INTÉRÊT COMMUN

LE TOURNANT DE BERLIN. Le discours distillé tout au long de la compétition s'en est ressenti. En juin 2012, avant la confrontation face à l'Italie à Varsovie, nous avions demandé à Lahm s'il n'en avait pas assez de cette étiquette de timonier trop gentil, trop lisse, trop docile. « Et alors, avait-il répondu avec un sourire, cela ne me gêne pas que l'on puisse dire cela de moi. C'est plutôt un compliment non ? » Deux ans plus tard, le joueur du Bayern avait changé de peau et de vocabulaire. Interrogé par *L'Équipe*, le 30 juin, il s'est montré « ravi que le jeu [de son équipe] plaise. Mais le plus important, c'est de gagner », a-t-il précisé avant de rappeler que, pour remporter la C1, « il faut un moral de vainqueur ». Une référence au succès de 2013, à Wembley. Le Bayern avait alors pris le dessus sur le Borussia Dortmund (2-1), au cours d'une finale de Ligue des champions estampillée 100 % Bundesliga. Un couronnement pour un Championnat dont le modèle économique et l'attractivité sportive font référence. La saison dernière, la moyenne de buts a été de 3,16 par match et celle des spectateurs de 45 886. Des chiffres éloquents. « J'ai toujours voulu faire monter sur un même bateau un groupe qui adhère à mes idées. J'ai toujours été convaincu que la capacité à diriger était fortement liée à la capacité à communiquer. Je ne crois pas que la peur de perdre fasse plus avancer que l'envie de gagner. » Joachim Löw a dû attendre de pouvoir rassembler ses joueurs dans un village de pêcheurs sur un bout de Brésil pour parvenir à ses fins. Mais il savait depuis longtemps qu'il y parviendrait.

Sans ce morceau de papier glissé dans la chaussette de Jens Lehmann par l'adjoint de Jürgen Klinsmann, l'Allemagne serait-elle aujourd'hui la meilleure nation du monde ? Ferait-elle référence pour la qualité de son football ? Serait-elle présentée comme la grande favorite du premier Euro à vingt-quatre nations qui aura lieu en France dans deux ans ? Aurait-elle décroché sa quatrième étoile après avoir atomisé le pays organisateur en demi-finales puis dominé sa meilleure ennemie en finale ? Ces questions renvoient à une fin d'après-midi ensoleillée, le 30 juin 2006, sur la pelouse du stade Olympique de Berlin. C'est le point de départ d'une longue parabole qui s'est achevée en apothéose huit ans plus tard au stade Maracana de Rio de Janeiro. Ce 30 juin 2006, avant la séance des tirs au but face à l'Argentine, Joachim Löw a innocemment tendu au gardien de but d'Arsenal et de l'équipe d'Allemagne un tout petit bout de papier. Andreas Köpke, l'entraîneur des gardiens, y a récapitulé à la va-vite les façons de tirer des joueurs argentins désignés par leur entraîneur. Un pense-bête très utile que Lehmann a fourré dans sa chaussette pour pouvoir le consulter en toute

8 JUILLET 2014 : FÉLICITÉ PAR SCOLARI, LÖW A DÉJÀ LE REGARD TOURNÉ VERS LA FINALE.

STÉPHANE MANTEY

13 JUILLET 2014 : APRÈS SEPP HERBERGER (1954), HELMUT SCHÖN (1974), ET FRANZ BECKENBAUER (1990), C'EST AU TOUR DE JOACHIM LÖW..

STÉPHANE MANTEY

discrétion. En tenant compte des indications fournies et en plongeant du côté gauche, le successeur de Kahn est parvenu à détourner les tentatives d'Ayala et de Cambiasso et à qualifier son équipe pour les demi-finales de la Coupe du monde organisée sur son sol.

QUAND L'ALLEMAGNE DÉCOUVRE L'ADJOINT. Une semaine plus tard, l'élimination face à l'Italie était déjà oubliée et pardonnée. Des millions d'Allemands déferlaient dans la rue pour célébrer un succès face au Portugal (3-1), synonyme de troisième place. Une anomalie pour un pays peu réputé pour se satisfaire d'un accessit. Mais cette liesse populaire était d'abord une façon de célébrer la réussite de cette Allemagne décomplexée, rayonnante et avant-gardiste sur le terrain, déculpabilisée, heureuse et généreuse en dehors. Rien ne laissait prévoir un tel dénouement et un tel engouement cinq mois plus tôt. Au printemps, l'Allemagne avait failli être happée par la peur du vide. Le 22 mars, un simple match amical face aux États-Unis, à Dortmund, avait pris des proportions démesurées. Trois semaines plus tôt, l'équipe allemande avait encaissé quatre buts face à l'Italie, à Florence (1-4). Un désastre. Même si elle avait été finaliste de la Coupe du monde en 2002, battue 2-0 par le Brésil, l'Allemagne végétait et n'avait plus battu une grande nation de football depuis six ans et la victoire en Angleterre (0-1), en octobre 2000.

Surnommé « Grinsi Klinsi » en raison de son éternel sourire sur son visage d'ange, Jürgen Klinsmann était au cœur de toutes les polémiques. Plus personne ne croyait en ses préceptes prônant un football plus évolué, plus moderne et plus scientifique dans son approche. La vieille garde, celle des joueurs des années 80, s'était empressée de déplorer cette dérive des priorités et de se morfondre sur les « valeurs oubliées. » La force de caractère, la volonté, la puissance physique et l'usage de semelles de plomb quand la situation l'exigeait. Le débat avait même tourné à l'affaire d'État et la chancelière avait jugé opportun d'apporter son soutien à Klinsmann. « Je suis convaincue qu'il est sur la bonne voie avec son équipe », avait déclaré Angela Merkel à l'issue d'un dîner officiel. Très détaché, le sélectionneur était resté sourd aux attaques et aux controverses. « Tout ça, ce n'est pas mon truc. Moi, ce qui m'intéresse, c'est d'être prêt le 9 juin. » Le 22 mars 2006, son équipe n'avait fait qu'une bouchée des États-Unis (4-1) et échappé au vertige. Le 9 juin, à Munich, elle n'avait pas raté ses débuts dans le tournoi mondial. Elle avait battu le Costa Rica (4-2), dont un but de Lahm et deux de Klose. Déjà. Quelques mois plus tard, un documentaire intitulé *Ein Sommermärchen,* l'équivalent de nos *Yeux dans les Bleus,* avait retracé l'épopée estivale de cette rafraîchissante équipe. Le grand public y avait découvert le rôle tenu par Joachim Löw. Même s'il prend garde de ne pas trop se mettre en avant, il se révèle bien plus qu'un adjoint. Il est à la fois le cerveau et l'éminence grise du profond changement tactique et technique amorcé. Son influence et sa justesse d'analyse avaient rendu naturelle sa nomination pour succéder à son ami Klinsmann dès la fin de la compétition.

UNE ÉQUIPE À L'IMAGE DE LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE EN RECHERCHE D'ÉLÉGANCE

IL PEUT RESTER TANT QU'IL VEUT. Juillet 2006-juillet 2014, ces deux dates balisent le chemin parcouru par Löw et toute une génération de joueurs qu'il a contribué à façonner et à faire grandir. « Oui ce titre est un aboutissement mérité et réjouissant pour un pays qui a fait sa révolution, jubile Albrecht Sonntag. Longtemps notre football s'est focalisé sur la performance et la notion de plaisir était absente de tous les discours des entraîneurs. Le jeu pratiqué par cette équipe correspond à un changement des priorités de la société allemande qui est désormais en recherche de plus d'esthétisme, d'élégance, de légèreté aussi. » L'hiver dernier, Joachim Löw a prolongé son contrat jusqu'en 2016. Mais il dispose d'un accord tacite pour quitter ses fonctions dès demain s'il le désire. Une perspective que personne ne veut imaginer. « Son travail est exceptionnel et il peut rester tant qu'il veut », insiste Wolfgang Niersbach, le président du DFB. « Si l'Allemagne en est là aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à lui, admet Franz Beckenbauer. S'il a encore envie d'entraîner, pourquoi devrait-il abandonner le meilleur job du monde ? » Si même une figure de légende se met à encenser un révolutionnaire et à reconnaître ses mérites... ■ **É. C., AVEC A. ME.**

** À la surprise générale, l'Allemagne de l'Ouest s'était imposée face à la Hongrie de Puskas (3-2).*

_Götze
LE LIBÉRATEUR LIBÉRÉ

Très peu utilisé par Löw, le joueur du Bayern a offert à l'Allemagne son quatrième titre mondial. Histoire d'une rédemption.

SCHÜRLE LE PASSEUR, GÖTZE LE BUTEUR, DEUX HOMMES POUR UN BUT HISTORIQUE. SÉBASTIEN BOUÉ

Il est entré dans l'histoire à la 113e minute d'une finale qui se dirigeait, lentement mais sûrement, vers une inéluctable séance de tirs au but. Ce garçon au visage angélique a-t-il seulement réalisé qu'il venait, en cet instant, de briser la série noire des Européens, jusqu'alors jamais vainqueurs de la Coupe du monde sur le continent américain ? Et, surtout, qu'il était le tout premier joueur de l'histoire du tournoi à marquer le but vainqueur en tant que remplaçant dans une finale ? À cette double interrogation, Mario Götze ne répondra certainement pas avant longtemps, encore tout sonné d'avoir donné à son pays une quatrième étoile mondiale, égalant ainsi l'Italie pour talonner désormais le Brésil (5 titres). En cette soirée carioca, il a enfin pleinement justifié la confiance de son sélectionneur Joachim Löw, qui semblait avoir totalement perdu la foi en son électron libre offensif, si décevant les semaines qui avaient précédé. À mille lieux du joueur opportuniste et efficace aligné le plus souvent en attaquant de pointe, auteur de quatre buts (en sept matches, dont trois comme titulaire) lors de la campagne éliminatoire de Coupe du monde.

UN RÔLE DE SUPER JOKER. L'Argentine, qu'il a littéralement mise à genoux, avait pourtant été prévenue quelques instants auparavant : le talentueux numéro 19 – celui qu'il arbore aussi au Bayern – était en mission au Maracana. Entré à la 88e minute en remplacement du vieux guerrier Miroslav Klose, tout frais meilleur réalisateur de l'histoire de la Coupe du monde (16 buts), Götze a failli, dès son premier ballon dans le couloir gauche, offrir la passe décisive à Schürrle, autre « super sub » de cette Nationalmannschaft. Mais la frappe immédiate de l'attaquant de Chelsea fut repoussée dans un réflexe par Romero (92e). Un avertissement sans frais puisque Götze se chargea, vingt minutes plus tard, d'exécuter la sanction lui-même, à la conclusion d'un centre millimétré venu de la gauche de son compère Schürrle. Götze réalisait alors un enchaînement somptueux et spectaculaire : amorti de la poitrine et reprise de volée croisée du pied gauche qui

> « C'EST UN SENTIMENT INCROYABLE. JE NE SAIS PAS TROP COMMENT LE DÉCRIRE »
> **Mario Götze**

trouvait le petit filet du gardien argentin. Un geste exceptionnel, digne du grand talent qu'on lui prête, et qui libérait l'Allemagne d'un scénario compliqué.
Götze, lui, s'est très certainement racheté auprès du grand public allemand dont une partie le considérait un peu comme le vilain petit canard de service. Un traître ou presque, après son départ annoncé du Borussia Dortmund, son club formateur, pour le Bayern (moyennant 37 M€), juste avant la finale de la Ligue des champions 2013 opposant le BVB à son futur employeur. Dans la touffeur du Maracana, Götze a gommé tout cela, et bien d'autres choses aussi. Son parcours dans ce tournoi, effacé mais pourtant décisif, reflète d'une certaine façon sa première saison au Bayern, où il est arrivé l'été 2013 : 45 matches officiels, mais seulement onze dans leur intégralité, pour quatorze buts et douze passes décisives toutes compétitions confondues.

SPECTATEUR FACE AU BRÉSIL. Alors que l'on attendait beaucoup plus du petit phénomène de Memmingen au Brésil, ce dernier a souvent déçu. Effacé et rarement dans le tempo par rapport à ses coéquipiers dans l'animation offensive, il fut très vite sacrifié, ce qui profita à Klose et même à Podolski. Götze a pris part à six des sept matches de la Nationalmannschaft, dont deux seulement comme titulaire. Et encore, Löw ne l'a gardé sur le terrain pour l'intégralité d'un match que lors de la première rencontre, à l'occasion du 4-0 face au Portugal, où il ne fut pas vraiment transcendant. Avant la finale, sa meilleure prestation, il la réalisa face au Ghana, au premier tour, quand il ouvrit la marque. Et d'ailleurs, les Africains n'arrachèrent le 2-2 qu'une fois le jeune Mario (22 ans) sur le banc. Ensuite, Götze a progressivement disparu de l'équipe : seulement quatorze minutes face aux États-Unis ; sorti à la pause contre l'Algérie en huitièmes de finale ; à peine sept minutes en fin de rencontre face aux Bleus en quarts. Pis, il passa la totalité de la demi-finale contre le Brésil en spectateur privilégié sur le banc. « Cela n'a pas été facile, ni une Coupe du monde facile, je n'ai pas toujours joué, a-t-il admis. Je dois remercier tous ceux qui ont cru en moi et m'ont permis de tenir. » Dimanche soir, au Maracana, et sans doute partout en Allemagne, il n'y avait plus un seul de ses compatriotes pour le considérer comme un enfant gâté. En une fraction de seconde, il est devenu le symbole de cette sélection allemande enfin conquérante. Danke schön, Herr Götze ! ■

FRANK SIMON (AVEC ROBERTO NOTARIANNI)

Messi
LA FAIM SANS LES MOYENS

L'Argentine avait misé sur son génie pour décrocher une troisième étoile, mais le quadruple Ballon d'Or a déçu, d'abord incapable de faire la différence avant de s'éteindre inexorablement.

Ce devait être son match et le Maracana le théâtre de son rêve. Parce que la Coupe du monde ne ment jamais, parce qu'elle est le test ultime pour étalonner une réputation, mesurer une intelligence de jeu, faire le tri parmi les plus grands, elle allait sacrer Lionel Messi. L'Argentine ne doutait pas que son héros allait enfin s'asseoir à la table des légendes. Avant le Mondial, Osvaldo Ardiles, vainqueur en 1978, jugeait que Messi était « plus fort que Maradona ». Mais il s'empressait d'ajouter que « pour convaincre tout le monde, Messi devait faire ce que Maradona avait réussi : remporter la Coupe du monde ». On en revient toujours au même point, à l'éternel débat. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il gagne, Messi sera toujours comparé au Pibe de Oro. Ç'a été ainsi à chacun de ses quatre Ballons d'Or gagnés, à chacun de ses titres avec Barcelone, à chacun des records établis. La Coupe du monde serait le juge de paix.

MARADONA : « L'ARGENTINE, C'EST MASCHERANO ET DIX AUTRES JOUEURS. » Lionel Messi a failli, car le grand joueur est celui qui décide du sort d'un match et il n'a pas su le faire. Il en a eu l'occasion, a failli marquer en première période, mais Boateng est intervenu, en début de seconde période mais il a trop croisé son tir. Cela aura été son dernier éclat. Trop peu pour forcer le destin. Car, ensuite, Leo Messi a disparu. On attendait qu'il mette les siens sur orbite, on a vu le marcheur agaçant, celui qui met deux minutes pour récupérer après chacune de ses accélérations. « Ce n'était pas le vrai Leo, reconnaît d'ailleurs son ancien coéquipier de Barcelone, Yaya Touré. Comme il était émoussé, il a forcé ses frappes et ses dribbles. » Peu à peu, ses coups de reins se sont brisés, ses courses se sont écourtées, ses éclairs se sont éteints. Invisible durant une heure. Croyait-il encore au miracle quand il a frappé cet ultime coup franc au bout du temps additionnel ? Pensait-il encore pouvoir écrire son histoire ?
Lionel Messi a failli, car il était le joueur clé d'une sélection entièrement bâtie autour de lui, mais le soliste a échoué quand le collectif argentin s'est démené jusqu'au bout pour renverser l'Allemagne. C'était l'idée de Sabella: un bloc et un accélérateur sitôt le ballon récupéré, dix guerriers et un génie pour l'étincelle. « L'Argentine, c'est Mascherano et dix autres joueurs », avait lancé, le provocateur Maradona après la demi-finale arrachée aux Pays-Bas, qui regretteront à jamais leur trop grande passivité. La stratégie de Sabella aura parfaitement fonctionné jusqu'en quarts de finale, mais l'accélérateur s'est peu à peu essoufflé, s'est isolé aussi avec la blessure de Di Maria, l'autre détonateur. Messi a marqué quatre fois mais uniquement dans la phase de poules. Ensuite, Messi a été deux fois décisif contre la Suisse et la Belgique, mais a confirmé la stat selon laquelle l'attaquant argentin n'a jamais marqué en Coupe du monde lors des matches à élimination directe. Puis il a disparu de la même façon qu'il s'est éteint durant la finale.

MEILLEUR JOUEUR DU TOURNOI ? UNE PLAISANTERIE. Messi aura été l'homme du premier tour, pas celui du tournoi n'en déplaise à la FIFA, qui l'a distingué à l'issue de la finale, une décision assez incompréhensible au regard de sa performance. Une plaisanterie, une faute de goût, une récompense qui ne trompe en tout cas personne, pas plus qu'elle ne consolera l'intéressé passé à côté de sa finale.
Lionel Messi a failli, car il n'a pas su assumer l'énorme responsabilité qui pesait sur lui comme il n'a pas su l'assumer avec le maillot blaugrana quand Barcelone bafouillant son jeu a voulu s'en remettre à son messie pour se sauver d'une saison blanche. L'extraterrestre des dernières années est redevenu humain, terriblement humain. Le Barça a longtemps eu les joueurs et le collectif capables de le faire briller et, ensemble, ils ont tout gagné. Mais au sein d'une Albiceleste sans talent particulier et sans individualités hors du commun, il n'a pas fait la différence, n'a pas eu l'influence suffisante pour entraîner l'ensemble vers le sommet comme avait été capable de le faire Maradona en son temps, impliqué dans douze des quatorze buts de son équipe en 1986.
Lionel Messi a failli parce qu'il n'a pas su faire taire les critiques. Il a, au contraire, relancé le débat sur son déclin, sur son usure physique et mentale à l'issue d'une saison où il aura multiplié les blessures et où il n'aura rien gagné autant sur un plan individuel que collectif. ■ PATRICK SOWDEN

STÉPHANE MANTEY

CARAMBA ! ENCORE RATÉ !

LUCIEN FAVRE (M'GLADBACH) · **RUDI GARCIA** (AS ROMA) · **OTTMAR HITZFELD** (SUISSE) · **MIRCEA LUCESCU** (CHAKHTIOR DONESTK) · **MICHEL** (OLYMPIAKOS) · **JULIO OLARTICOECHEA** (ARGENTINE U18) · **CLAUDIO RANIERI** (EX-MONACO) · **PHILIPPE TROUSSIER** (CS SFAXIEN) · **TERRY VENABLES** (EX-SÉLECTIONNEUR DE L'ANGLETERRE)

LES SPÉCIALISTES

« LES SYSTÈMES ONT PRIMÉ SUR LES JOUEURS »

Neuf techniciens internationaux ont bien voulu faire pour *France Football* le bilan de cette Coupe du monde. Qui leur a laissé une impression contrastée... **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Certains, comme le Français Philippe Troussier, l'Anglais Terry Venables ou l'Allemand Ottmar Hitzfeld, ont déjà officié sur le banc au cours d'une phase finale. Le premier lors des Mondiaux 1998 et 2002 avec l'Afrique du Sud puis le Japon, le second avec la sélection aux Trois Lions à l'Euro 1996, et le dernier cette année, au Brésil, à la tête de la Nati helvétique. D'autres, tel Julio Olarticoechea, ont été champions du monde (en 1986) ou finaliste (en 1990) sur le terrain, avant de passer sur le banc (l'ancien Nantais est actuellement en charge de la sélection argentine des U18). Les autres, Claudio Ranieri (Monaco), Rudi Garcia (AS Roma), Michel (Olympiakos), Lucien Favre (Mönchengladbach) ou Mircea Lucescu (Chakhtior Donetsk), ont tous joué le titre, ou presque, dans leurs Championnats cette saison. Pour *FF,* ils ont observé et analysé cette Coupe du monde sud-américaine et ses avatars. Inventaire.

LE JEU

MOINS DE POSSESSION, PLUS DE PROFONDEUR

Tous nos témoins se rejoignent sur un fait : il n'y a pas eu d'innovation tactique durant cette Coupe du monde. Juste une évolution. « Le 4-2-3-1, qui permet de bien couvrir l'ensemble du terrain et d'occuper les espaces, reste le schéma classique, constate Julio Olarticoechea. Quand vous n'avez pas la balle, vous avez huit joueurs de champ qui défendent et quand vous attaquez, vous pouvez avoir jusqu'à cinq ou six joueurs devant, comme c'est le cas de l'Allemagne. » Comme l'observent cependant Ottmar Hitzfeld et Claudio Ranieri, qui va même jusqu'à comparer les joueurs à des Formule 1, « la vitesse a pris de plus en plus d'importance. Les équipes vont plus vite d'un but à l'autre ». Le sélectionneur helvétique ajoute même : « En 2010, l'Espagne dominait grâce à sa possession constante du ballon. Là, j'ai vu beaucoup de formations jouer la profondeur. » Philippe Troussier abonde dans le même sens : « Il y a eu moins de possession et de maîtrise du ballon, plus de verticalité dans le jeu et moins de tiki-taka à l'espagnole. Ceux qui ont essayé de maîtriser le ballon ont souvent perdu face à des équipes qui ont trouvé la solution à travers une véritable stratégie de contre-attaque. »

> **"Les muscles ont pris le dessus** sur les cerveaux." **MICHEL**

« Le jeu de transition est devenu primordial », ajoute Mircea Lucescu, qui loue la primauté du domaine tactique et la faculté d'adaptation, pour ne pas dire la réactivité, des sélectionneurs : « Les équipes qui ont réussi une belle Coupe du monde sont celles qui ont réussi à changer d'animation ou de système en cours de match et à faire la différence à certains moments clés grâce à la fraîcheur physique de leur banc et à leur meilleure agressivité en fin de match. Ou bien celles qui possédaient un milieu avec une mentalité offensive pour pouvoir vite créer une situation de supériorité numérique à la récupération. » « Dans ce Mondial, les équipes les plus convaincantes sont celles qui n'ont pas été dogmatiques et les sélectionneurs se sont aperçus que tout pouvait fonctionner en fonction des joueurs dont ils disposaient », confirme Terry Venables, qui souligne tout de même les carences défensives d'ensemble et les gestes d'antijeu. « On a vu beaucoup de tacles par-derrière. Le problème n'est pas réglé. Je ne parle pas de défenseurs qui restent en position et font une poussette dans le dos. Je parle de ce que Zuniga a fait sur Neymar. Par moments, on avait le sentiment qu'on se fichait complètement des conséquences des gestes défensifs. On a vu des buts, et des superbes. Mais on a aussi vu des défenses incompétentes. Le fait que les gardiens de but aient été tellement remarqués prouve que les défenseurs

RICHARD MARTIN

DANS L'ÉQUIPE D'ARGENTINE (ICI CONTRE LA SUISSE), TOUT LE MONDE DÉFEND... SAUF MESSI.

n'ont pas fait leur boulot. Un truc m'a frappé, c'est le positionnement des latéraux, le fait qu'ils laissent énormément d'espace aux joueurs de couloir pour centrer. » « Les rares changements que j'ai pu observer au niveau du jeu ont surtout à voir avec la défense, renchérit Michel. Beaucoup d'équipes ont joué avec trois défenseurs centraux, et celles qui ont misé sur une charnière à deux avaient un milieu qui descendait prêter main-forte. Comme Mascherano avec l'Argentine. Le but était de permettre un football direct qui passait par les côtés, c'est-à-dire par des latéraux qui montaient très haut. »

"On a vu beaucoup de tacles par-derrière. Le problème n'est pas réglé."
TERRY VENABLES

Mais cette variation, synonyme de prudence pour certains et d'adaptation pour d'autres, est-elle une simple tendance ou une véritable mutation ? Ainsi que le souligne Lucien Favre, « avec une défense à quatre, des équipes comme les Pays-Bas, le Chili, le Mexique ou le Costa Rica n'auraient pas tenu la distance ». Rudi Garcia note également qu'« en Afrique du Sud il n'y avait guère que le Chili de Bielsa qui jouait comme ça. Là, on a vu le Mexique, les Pays-Bas, dont le 3-5-2 découlait probablement de l'absence de Strootman, et l'Italie qui, lors du dernier match contre l'Uruguay, a adopté le système de jeu de la Juve, sans réussite ». Michel résume le tout d'une sentence laconique qui en dit long sur son opinion générale : « Les systèmes ont primé sur les joueurs. » Le technicien espagnol n'est d'ailleurs pas tendre sur le niveau d'ensemble de cette Coupe du monde : « Pour moi, il a été faible. L'égalité entre les sélections a débouché sur une certaine médiocrité. Les sélections émergentes n'ont pas bousculé la hiérarchie habituelle. À la fin, on retrouve les grosses équipes, mais celles-ci ont surtout tenté d'éviter les erreurs. Dans ce Mondial, ce sont les muscles qui ont pris le dessus sur les cerveaux. Et on a vu peu de création. » Si Lucien Favre partage cette appréciation (« le parcours de l'Argentine est un parcours réaliste »), les autres sont plus enthousiastes, Lucescu avouant même « avoir beaucoup aimé l'état d'esprit de la compétition, l'enthousiasme de la plupart des équipes et leur capacité à transmettre de l'émotion et à aller de l'avant ». Mais presque tous apportent une même nuance. Rudi Garcia : « La Coupe du monde a été très ouverte, très plaisante jusqu'aux quarts, où les matches sont devenus beaucoup plus serrés et où les équipes ont pris nettement moins de risques. En dehors, bien sûr, de cet hallucinant Brésil-Allemagne. » Ranieri va dans le même sens : « Dès qu'on est entrés dans la phase des matches à élimination directe, la peur de perdre a prévalu. On a vu des matches bloqués, très tactiques, trop tactiques. Pour les équipes qui avaient la possession du ballon, c'était difficile de faire le jeu et de trouver des espaces. » Lucien Favre évoque même « des matches de handball » et insiste sur l'effet chaleur : « Sur les huit équipes qui ont joué à Manaus, seulement deux se sont qualifiées pour les huitièmes de finale. Au début de la compétition, le climat a eu une importance considérable. » « Ça a nivelé le tournoi vers le bas, confirme Troussier. Les matches disputés tôt n'ont pas permis aux équipes d'avoir un élan offensif répété, ça s'est donc fait au détriment de l'investissement physique. » « Les Néerlandais, qui ont joué des matches un peu partout, ont terminé sur les rotules », conclut Olarticoechea, avant d'ajouter : « Il va aussi falloir repenser le calendrier. »

LE CALENDRIER
UN CASSE-TÊTE INSOLUBLE

Pour le technicien argentin, « l'omniprésence croissante de la télévision et des sponsors a changé la donne en ce début de troisième millénaire. Avec tout l'argent en jeu, la

JAMES RODRIGUEZ A PRIS UNE DIMENSION MONDIALE.

SÉBASTIEN BOUÉ

pression sur les joueurs est immense, et chaque geste, chaque action, revêt une importance démesurée. C'est sans doute ce qui a pesé sur le Brésil ». Et Olarticoechea d'alerter : « Le jeu est devenu secondaire. » Si Rudi Garcia note que la tendance économique risque de prendre plus d'ampleur, Olarticoechea constate qu'« il n'est pas logique que les Championnats nationaux se terminent trois semaines à peine avant le début de la Coupe du monde. Il faudrait au moins deux mois entre la fin du Championnat et le début du Mondial. Les joueurs devraient pouvoir prendre une ou deux semaines de vacances, puis se préparer pendant un mois et demi. Cristiano Ronaldo et les joueurs espagnols n'étaient clairement pas prêts à disputer une Coupe du monde. Comment voulez-vous arriver en forme au Mondial après avoir disputé soixante matches dans la saison ? » Confirmation de Philippe Troussier : « Certaines sélections, européennes notamment, n'étaient pas dans les meilleures conditions. Celles dont les joueurs majeurs étaient engagés avec des grands clubs dans une course au titre et qui sont souvent arrivés rincés, vidés physiquement et mentalement. Ceux-là n'ont pas réussi à faire la transition entre les compétitions européennes et cette Coupe du monde. » Même s'il est conscient du problème, Ottmar Hitzfeld est plus pragmatique : « Modifier le calendrier est impossible. À l'arrivée, ce seront toujours les clubs qui payeront les joueurs et subiront les conséquences d'une blessure. »

LES JOUEURS
LES STARS FONT DÉBAT

En dehors des gardiens, dont tous nos techniciens ont souligné la prépondérance, le thème récurrent qu'ils abordent est lié à l'influence des stars. Si le très tranchant Michel note que « globalement, on ne les a pas vues » et que ce sont « les seconds couteaux qui se sont fait remarquer, comme Rojo (Argentine), James Rodriguez (Colombie), Johnson (États-Unis), Blind (Pays-Bas), Valbuena et Varane (France), Hummels (Allemagne) ou Gonzalez et Navas (Costa Rica), qui ont su conserver un niveau élevé tout le temps », Rudi Garcia pense que « les grands joueurs ont, dans l'ensemble, répondu présent, à part Cristiano Ronaldo. J'ai beaucoup aimé Neymar, qui a porté le Brésil. Messi, même si on ne l'a pas vu beaucoup contre les Pays-Bas, a permis à l'Argentine d'arriver en finale ». Mais l'entraîneur de la Roma cite aussi « Cuadrado, Alexis Sanchez, Robben, Benzema ou Thomas Müller qui est un peu sous-évalué. Le collectif allemand est tellement fort et efficace qu'en dépit de ses buts Müller n'apparaît pas comme le leader de cette équipe. James Rodriguez a fait un Mondial de toute beauté. Peut-être que certains l'ont découvert, mais en France on savait qu'il avait un talent fou. »

"L'Allemagne est une vraie équipe de tournois qui sait parfaitement gérer la pression." **OTTMAR HITZFELD**

Ce n'est pas Claudio Ranieri, son entraîneur à Monaco, qui dira le contraire : « C'est vraiment celui que j'ai préféré. En début de saison dernière, il était un peu bloqué car il cherchait toujours la dernière passe pour Falcao. Après la blessure de ce dernier, James a montré une personnalité de leader. Il jouait pour l'équipe. Ce Mondial doit lui servir à grandir encore. » « Même si j'ai bien aimé la manière dont les deux milieux allemands Kroos et Khedira se projettent vers l'avant et perforent les lignes adverses, c'est lui *(NDLR : James Rodriguez)* qui m'a le plus épaté, s'émerveille Mircea Lucescu. Il a réussi une première Coupe du monde exceptionnelle dans le jeu, l'efficacité, l'adresse et la maîtrise gestuelle. Techniquement et collectivement, c'est très fort. » Si Venables avoue avoir beaucoup aimé Alexis Sanchez (« y compris pour son travail défensif ») et Philippe Troussier apprécié les Algériens Feghouli et Slimani, l'ancien entraîneur de l'OM remarque aussi que « chaque équipe majeure s'est appuyée sur un joueur capable de faire la différence individuelle : Robben, Messi, Neymar... Dès que la star, le joueur capable de faire la

différence tout seul, a été moins bien, le collectif en a subi les conséquences. Regardez les Bleus avec Benzema après le premier tour. Il a masqué les soucis ».
L'intermittence des étoiles, la périodicité de leur performance ressortent donc dans tous les propos. Olarticoechea : « Mascherano a été le véritable étendard de l'Argentine. Messi n'a pas brillé, mais il est apparu sporadiquement quand l'équipe en a eu besoin. » Pour Ottmar Hitzfeld, « Messi a montré son visage habituel, sans forcer » tandis que « Neymar a été stoppé en plein vol ». Mais comme le souligne Lucien Favre à propos du Brésilien : « On a vu qu'il était fort mentalement et il a passé une étape importante. »

LES GARDIENS DE BUT
LE MODÈLE NEUER

La mise en lumière des gardiens restera l'une des principales observations de cette Coupe du monde, et elle ne surprend pas vraiment nos témoins. « Ils ont pris une nouvelle dimension, note Hitzfeld. Et Manuel Neuer est aujourd'hui le prototype du gardien moderne. » Rudi Garcia parle même, au sujet de l'Allemand, « du meilleur gardien du monde, peut-être même du meilleur de tous les temps ». « Ils ont eu un rôle important dans ce Mondial mais, au-delà des arrêts réalisés, c'est leur évolution qui est à noter, observe Michel. Les gardiens ont montré qu'aujourd'hui ils n'avaient pas que deux mains, mais qu'ils possédaient aussi deux pieds. D'où la qualité de la relance. Ils ont prouvé qu'ils étaient aussi des joueurs de football et cela a eu une implication énorme dans la tactique des équipes. À mon sens, c'est une bonne nouvelle. » Si Troussier y voit « la conséquence d'une ouverture vers le jeu », Ranieri y perçoit aussi les prémices d'une révolution : « Neuer accompagne les actions, ses coéquipiers jouent avec lui, même en dehors de la surface. » Et de justifier : « Les préparateurs de gardien travaillent énormément, notamment en utilisant beaucoup la vidéo pour disséquer le travail des équipes et des attaquants adverses devant le but. » Olarticoechea : « L'Argentine, qui était dans un groupe a priori largement à sa portée (Bosnie, Iran et Nigeria), a dû se confronter à des gardiens qui lui ont compliqué la tâche. C'est la conséquence d'un travail plus pointu, avec des exercices de plus en plus spécifiques en compagnie de spécialistes de leur poste. Je pense d'ailleurs que les entraîneurs, à l'instar de ce que fait Marcelo Bielsa, devraient travailler davantage par poste ou par ligne. Un avant-centre apprendrait sûrement à mieux terminer ses actions aux côtés d'un ancien buteur. » Mais Ranieri pointe aussi le bon travail de certaines défenses. « Si Romero a fait un bon Mondial, c'est parce que l'Argentine a très bien défendu et qu'il a été peu sollicité. Quand ç'a été le cas, il a été décisif, notamment dans la séance de tirs au but contre les Pays-Bas. Mais je n'ai pas été surpris par ses prestations. À Monaco, à l'entraînement, on voyait qu'il avait une grande personnalité, qu'il dirigeait bien ses coéquipiers. Il faudra simplement désormais qu'il ait cette concentration à tous les matches. »

LES ÉQUIPES
L'ALLEMAGNE FAIT L'UNANIMITÉ

Il y a d'abord celles qui ont déçu, au chapitre desquelles émarge forcément l'Espagne. « Il n'y avait plus cette concentration et cette faim qui avaient fait leur grande force en 2008, 2010 et 2012 », clame Lucien Favre.
« Régner sur le football pendant six ans, ça use, poursuit Terry Venables. Surtout en montrant au reste du monde comment jouer au football. » Philippe Troussier ne voit pourtant en l'élimination précoce de la Roja qu'un simple incident de parcours : « La cassure de 2014 ne remet pas en cause la philosophie du football espagnol, même s'il faudra régénérer les cadres. À un moment donné, une équipe meurt. Et, pour la changer, il faut pouvoir le justifier par un échec. »
Au chapitre des révélations, le Chili et la Colombie font un tabac. « Ce qui me plaît le plus chez eux, c'est la confiance qu'ils ont en eux-mêmes et en leur jeu », remarque Venables. « L'un comme l'autre auraient mérité de passer contre le Brésil, reprend Lucescu. Ce sont vraiment deux équipes bien organisées avec chacune deux ou trois leaders que l'on connaît bien en Europe et plein de joueurs sous-estimés. » Pour Olarticoechea, « le Chili a remis au goût du jour le football total : tout le monde attaque et tout le monde défend ». « Les formations d'Amérique du Sud sont devenues plus disciplinées et, tactiquement, elles ont franchi plusieurs paliers », confirme Hitzfeld. Les équipes africaines ont également leurs partisans, comme Troussier : « J'ai apprécié le Ghana et le Nigeria, dirigés par des entraîneurs locaux, qui ont évolué à l'africaine, sans calcul. L'Algérie, plus européenne et très équilibrée, était bien aussi. »
Si Rudi Garcia a retenu le coup de génie de Van Gaal face au Costa Rica (remplacement du gardien Cillessen par son remplaçant Tim Krul avant la séance des tirs au but), il en souligne aussi les effets nocifs : « Krul a qualifié son équipe grâce à ses deux arrêts. Mais si les Pays-Bas ne sont pas allés en finale, c'est aussi à cause de ça. Face à l'Argentine, les sorties de Martins Indi et De Jong n'ont pas permis à Van Gaal de ressortir la carte Krul pour les tirs au but. Du coup, Cillessen a abordé la séance dans un état d'affaiblissement psychologique. En l'observant, on avait le sentiment qu'il était battu d'avance. C'était le revers de la médaille du choix de Van Gaal contre le Costa Rica. »
L'Argentine, en revanche, n'a recueilli aucun suffrage, quand l'Allemagne fait l'unanimité. De Favre, qui aime son « équilibre et son style », en passant par Lucescu, qui souligne « la force collective qu'elle dégage, son jeu dynamique et sa force physique extraordinaire ». Le Roumain poursuit : « Elle est en mouvement permanent, offre des solutions et parvient toujours à conserver un bloc court. Elle est capable de créer la supériorité numérique devant à n'importe quel moment. » « C'est aussi une vraie équipe de tournois, juge Hitzfeld, qui sait parfaitement gérer la pression. Sa force, c'est également de gagner en jouant mal. » « C'était la meilleure équipe, avec un collectif au-dessus des autres et beaucoup de mouvements ou de permutations dans son jeu, approuve Garcia. C'est très compliqué d'exercer un pressing contre elle. Face au Brésil, on a vu Khedira, joueur plutôt défensif, se porter aux avant-postes. Et quand ce n'était pas lui, c'était Kroos ou Schweinsteiger. Les joueurs allemands ont beaucoup dézoné, mais l'équilibre de l'équipe a toujours été respecté. » « Mon interrogation principale est de savoir si elle va tenir la distance sur le long terme », termine Michel qui, comme la quasi-totalité de ses confrères, voit en la Belgique et la France les « deux équipes du futur ».

> "Si Romero a fait un bon Mondial, c'est parce que **l'Argentine a très bien défendu."** CLAUDIO RANIERI

LA FRANCE
L'AVENIR DEVANT ELLE

Le parcours et l'impression générale dégagée par l'équipe de France ont positivement impressionné la plupart des observateurs. Ottmar Hitzfeld, qui l'a affrontée en phase de poules avec la Suisse, confie ainsi que « la France a

POUR L'ESPAGNE, PUNIE D'ENTRÉE PAR ROBBEN ET LES PAYS-BAS, C'EST LA FIN D'UN RÈGNE, MAIS PAS D'UN MODÈLE.

STÉPHANE MANTEY

encore une équipe jeune, mais pleine de talents. Didier Deschamps est l'homme de la situation ». Pour Rudi Garcia, « les Bleus ont redonné du plaisir aux Français et se sont réconciliés avec leur public. Et ça, c'est une grande victoire. Après, même si l'Allemagne était plus forte, on a eu l'impression qu'il leur manquait trois fois rien, un peu d'agressivité, un peu de précision dans la dernière passe. Les jeunes joueurs ont prouvé qu'ils avaient un avenir. C'est ce qu'il faut garder à l'esprit ». Mircea Lucescu se veut cependant plus prudent : « C'était difficile pour elle d'aller plus loin avec un seul joueur important devant, Benzema, qui est devenu un des meilleurs attaquants du monde. Dommage qu'il n'ait pas été mieux épaulé. »

L'EFFONDREMENT DU BRÉSIL

DÉPASSÉ PAR L'ÉVÉNEMENT

Dire que le sujet vire au consensus est un euphémisme. « À un tel niveau, dans un match d'une telle importance, mener 5-0 après une demi-heure de jeu est tout simplement impensable », relève juste Ottmar Hitzfeld. « La première période de l'Allemagne devrait être montrée dans les écoles de foot », observe, quant à lui, Ranieri. « La débâcle du Brésil est un accident extravagant », reprend Michel, qui explique : « Les Brésiliens n'ont pas su se renouveler et, surtout, ont refusé d'apprendre des autres. Leur échec vient de l'absence de remises en question. »

« Le drame du Brésil, c'est de ne s'être préparé qu'à une chose : gagner. Pas à jouer », constate Lucescu qui, comme tous ses confrères, met l'accent sur la pression qui a pesé sur cette équipe. « Ils se sont sentis investis d'une mission et se sont mis une pression excessive. Au point d'avoir semblé, par moments, submergés par l'émotion, comme en transe. Ils en ont oublié tout le reste : l'organisation de jeu, l'équilibre collectif, les principes défensifs élémentaires... À lui seul, un joueur comme David Luiz a détruit tout semblant d'organisation contre l'Allemagne – mais y en avait-il seulement une ? – et a réussi à créer une confusion incroyable sur le terrain. Et je ne parle pas de Marcelo, qui a laissé des espaces ahurissants dans son dos et ne savait pas s'aligner quand il fallait. Dès qu'ils ont été menés, les Brésiliens ont semblé perdus, noyés, impuissants, dépassés par l'événement. Et sans aucune idée de jeu à laquelle se raccrocher. »

« À 0-2, chacun a essayé de résoudre le problème individuellement, note Ranieri, parce qu'il y avait une volonté de chaque joueur de bien figurer devant les supporters brésiliens. Et ça a joué un rôle très négatif. » « Je les voyais courir comme des malades, sans égard pour ce que leurs coéquipiers devraient faire ensuite pour couvrir leurs abandons de poste. On avait l'impression de voir des gamins dans une cour de récréation », tance Venables. Sévère mais lucide, Lucescu ajoute que « ce n'est pas Dieu qui fait gagner des matches, comme les Brésiliens le croient, mais une organisation collective, un bloc homogène et compact qui se déplace ensemble. Bernard, que j'entraîne depuis un an au Chakhtior, n'avait jamais joué auparavant quatre-vingt-dix minutes avec cette équipe-là. Il n'avait pas joué non plus un match entier depuis plusieurs mois et, là, il se retrouve titulaire contre l'Allemagne en demi-finales, à vingt et un ans ! Incompréhensible ! »

> "Le drame du Brésil, c'est de ne s'être préparé qu'à une chose : **gagner. Pas à jouer."** MIRCEA LUCESCU

Comme beaucoup de ses confrères, Terry Venables insiste sur les effets de l'absence de Neymar : « Elle a montré qu'on se faisait des illusions sur eux. » Mais Rudi Garcia, qui souligne « le manque de maturité collective et la déroute tactique » de la Seleçao, met le doigt là où ça fait mal : « Thiago Silva a plus manqué au Brésil sur ce match que Neymar. D'ailleurs, j'ai trouvé que les Brésiliens avaient donné trop d'importance à l'absence de ce dernier dans la préparation du match. Elle a été vécue comme une catastrophe nationale. Pour ma propre expérience, je me suis dit que si, à l'avenir, il me manquait un joueur majeur, il faudrait tout faire pour "banaliser" son absence. Sinon, tu fragilises psychologiquement les autres joueurs. »

Pour tous, la meurtrissure n'est pas prête de s'atténuer. « Pour le moment, l'onde de choc ne semble toucher que Scolari, confie Michel, mais elle va finir par atteindre les joueurs aussi. Personne ne sortira indemne de ce 7-1. » Olarticoechea imagine pire encore : « Soixante-quatre ans après, on parle encore du Maracanazo, alors là, vous imaginez... Pour moi, c'est pire encore ! » « Il y aura un traumatisme, car l'image a été touchée, jure Troussier. Ce sera ancré à vie dans leur histoire. Comment les joueurs vont-ils l'absorber ? Ce sera fait au quotidien, en club. » Mais les conséquences ne seront pas seulement psychologiques. Pour Lucien Favre, « c'est tout le football brésilien qui doit être repensé. Le travail chez les jeunes n'est pas suffisant ». « Il y avait une aura autour des Brésiliens, elle a disparu », observe Venables. « Quand vous avez Fred et Jo devant, c'est qu'il y a un vrai problème, reprend Favre. Pendant que les Allemands et les Argentins courent 116 kilomètres, les Brésiliens en courent dix de moins. Il manque un kilomètre par joueur, soit cinquante fois vingt mètres. C'est énorme ! » Le mot de la fin pour Hitzfeld : « Le Brésil ne compte pas assez de joueurs de classe mondiale. »

SÉBASTIEN BOUÉ

SIX BRÉSILIENS CONTRE TROIS ALLEMANDS, SUR LE BUT DE MÜLLER : L'IMAGE D'UNE FAILLITE COLLECTIVE

LE RAPPORT CLUB-SÉLECTION

DE GUARDIOLA À LÖW

De l'Espagne à influence barcelonaise de Guardiola en 2010 à l'Allemagne bavaroise de Guardiola en 2014, en passant par l'Argentine catalane de... Guardiola, la Coupe du monde des sélections semble de plus en plus influencée par la culture club. « Je pense effectivement que le travail de Guardiola a profité à l'Allemagne dans sa relation collective, note Troussier. Il y a eu un impact immédiat. Le travail d'un Mourinho à Chelsea, s'il a influencé des joueurs, n'a pas eu le même effet sur plusieurs sélections concernées. Est-ce que Löw aurait placé Lahm au milieu dans un premier temps s'il n'avait pas tenu compte du travail au Bayern ? Je suis d'avis que le sélectionneur ne doit pourtant pas s'adapter à ce qui se fait en club, mais choisir les joueurs en fonction de la stratégie qu'il souhaite mettre en place. » Rudi Garcia ne partage que partiellement cette version des faits : « La comparaison entre l'Allemagne et le Bayern de Guardiola n'est pas tout à fait exacte, car elle ne pratique pas un jeu à l'espagnole au niveau de la possession. C'est une possession pour aller de l'avant et chercher les espaces, sans pour autant prendre de risques démesurés. Dès que c'est bouché d'un côté, elle repart de l'autre en jouant avec ses défenseurs centraux et même avec Neuer. »

« Le rendement des joueurs durant une Coupe du monde a un lien direct avec le travail en club de leur entraîneur, assure néanmoins Michel. Ce serait une hérésie de le nier. Je ne vais pas me jeter des fleurs, mais j'ai vu clairement le reflet de mon boulot sur les quatre internationaux grecs que j'ai sous mes ordres à l'Olympiakos (Manolas, Holebas, Maniatis, Samaris). » Néanmoins, de l'avis du technicien espagnol comme de celui de son confrère suisse de Mönchengladbach, « la réussite de l'Allemagne n'est pas celle du Bayern, mais celle de Joachim Löw ». Même si, comme l'affirment en chœur Lucescu et Olarticoechea, « c'est un luxe pour un technicien de pouvoir s'appuyer sur l'ossature d'un club en sélection ». « D'abord, parce que, dans le cas du Bayern, ce sont des

KROOS ET SCHWEINSTEIGER, LES DEUX RÉGULATEURS D'UNE ÉQUIPE ALLEMANDE MODERNE ET SÉDUISANTE.

RICHARD MARTIN

joueurs habitués à gagner », dit l'Argentin. Le Roumain va plus loin : « Le fait que Neuer ait des repères et de vraies habitudes avec les autres joueurs du secteur défensif (Lahm, Boateng et Schweinsteiger), et aussi sa qualité de jeu au pied et sa rapidité d'intervention permettent non seulement aux Allemands d'évoluer très haut et de laisser de l'espace dans le dos, mais d'évoluer quasiment avec un joueur en plus. Guardiola faisait déjà ça à Barcelone, il continue de le faire au Bayern et l'Allemagne en profite. » « Le Bayern est le club qui comptait le plus d'internationaux pendant cette Coupe du monde et presque tous y ont brillé », observe également Hitzfeld. A contrario, « l'échec des joueurs du Real Madrid dans cette Coupe du monde induit des choses sur la puissance de ce club et le niveau qui est le sien, raille Michel. Pas facile pour Cristiano Ronaldo de triompher avec le Portugal, car il n'a pas des coéquipiers d'un si bon niveau qu'au Real. Je pense aussi que ce n'est pas un hasard si l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie se sont fait sortir dès le premier tour ». « Les joueurs des grands Championnats sont arrivés vidés, constate Olarticoechea. Et ce n'est pas en quelques jours que vous pouvez remettre sur pied un joueur éreinté par une saison entière. »

"Les Brésiliens ont donné trop d'importance à l'absence de Neymar avant la demi-finale." **RUDI GARCIA**

LE BALLON D'OR

MESSI, MÜLLER ET... JAMES RODRIGUEZ

Là aussi, il y a ceux qui sont catégoriques. Comme Lucescu : « Ronaldo ne sera pas Ballon d'Or. Même avec le Real, je ne l'ai pas trouvé exceptionnel et aussi influent que ça en fin de saison. Ce ne sera pas non plus un joueur espagnol. Ça se jouera donc en principe entre les Allemands (Neuer ou Müller) et Messi, sachant qu'une Coupe du monde, a fortiori une compétition de la FIFA, écrase tout le reste. James Rodriguez, lui, est candidat pour terminer dans les cinq premiers. Même Benzema peut figurer dans le top 10. » Les autres sont plus partagés. Si Michel et Venables pensent que « le Ballon d'Or devrait être un Allemand », avec une préférence pour Lahm, « un joueur très sous-estimé », de la part de l'Anglais, les deux techniciens se rejoignent aussi sur le fait que les joueurs de la Nationalmannschaft pourraient « être victimes du fait qu'ils font partie d'une équipe qui fonctionne admirablement ». « Thomas Müller est tellement présent qu'il le mériterait, s'ébaubit Lucien Favre. Lorsque Ribéry ou Robben marquent au Bayern, Müller est toujours dans le coup et extraordinaire dans ses déplacements. Il est vif, anticipe parfaitement. À chaque match, il est là. Mais, bon, dans cette équipe, il y a du monde... » Même son de cloche chez Ottmar Hitzfeld : « Müller a été si souvent décisif », tandis que Philippe Troussier affirme au contraire que « le Ballon d'Or ne peut être un joueur qui s'inscrit dans le collectif, mais celui qui influence le collectif et le résultat. C'est pour cela que je pense que Thomas Müller ne devrait pas l'avoir. Messi, en revanche, fait partie des prétendants. Après, il y a l'exceptionnel Neuer, car je n'ai jamais vu un gardien de ce niveau ! En plus, il dégage un vrai charisme. » Neuer a donc ses fans, comme Ranieri : « Je le donnerais moitié à lui, moitié à James Rodriguez. » « La Puce » de Barcelone aussi. « J'avais tellement envie qu'il soit champion du monde et qu'il entre dans la grande histoire du foot, confie Rudi Garcia. Il le méritait. Je ne l'avais pas vu comme ça à Barcelone la saison dernière. En Espagne, on soulignait le peu de kilomètres qu'il parcourait. Or, sur les premiers matches, il a été généreux. Ensuite, comme d'autres, il a dû puiser dans ses réserves. » « Il a eu une année compliquée, mais a su se montrer déterminant quand il le fallait, répète Olarticoechea. Tout le contraire de Ronaldo, qui sort d'une saison exceptionnelle, avec la C1. » On l'avait presque déjà oublié... ■ **T. M. (AVEC R. L, P. U, F. S, PH. A, A. ME, F. HE, F. T. ET Y. R.)**

GARDIENS

LES HÉROS NUMÉROS 1

On n'a jamais autant marqué. Mais on n'a aussi peut-être jamais autant remarqué les goals, acteurs décisifs, spectaculaires et singuliers de cette compétition. **TEXTE** FRANK SIMON

Il y a quatre ans, en terre africaine, on les avait moqués, souvent. Fustigés, parfois. Raillés régulièrement à tort ou à raison, pour un ballon relâché, une trajectoire mal lue, voire une frappe trop mollement captée. La faute, peut-être, à un Jabulani, le ballon de la compétition en Afrique du Sud, qui s'apparentait parfois à une balle de volley-ball quand il s'envolait... Rien de nouveau en vérité sous le ciel des « gantés », tellement habitués à être brocardés. Au Brésil, les habituels (et pratiques) coupables ont pris leur revanche. Et quelle revanche ! Leurs exploits à répétition ont escorté et rythmé toute la compétition au point de transformer la corporation en un vivier de héros plus ou moins ordinaires.

OCHOA, NAVAS, M'BOLHI, KRUL... Dans une vingtième édition pourtant pleine d'allant et d'élan offensifs (entre les éditions 2010 et 2014, la moyenne de buts inscrits est passée de 2,27 à 2,67), les experts en réflexes ont paradoxalement rarement démérité. Un exemple ? Guillermo Ochoa, le Mexicain, en fin de contrat à l'AC Ajaccio. Contre le Brésil (0-0)... et contre toute attente, « Memo » a réalisé sept parades sur sa ligne. Un vrai récital. Mais il y en eut d'autres : Navas (Costa Rica) et ses quinze interventions décisives face aux Pays-Bas ; M'Bolhi (Algérie) et ses onze arrêts face à l'Allemagne ; Neuer (Allemagne) et ses sorties de libero face à l'Algérie : Julio César (Brésil) et ses deux arrêts lors de la séance de tirs au but en huitièmes contre le Chili ; Tim Krul (Pays-Bas) et Romero (Argentine) dans le même exercice face respectivement au Costa Rica en quarts de finale et aux Pays-Bas en demi-finales... Des héros, parfois sans lendemain. Mais des héros, tout de même. « Est-ce que cela a été la Coupe du monde des gardiens ? s'interroge Christophe Lollichon, le responsable des portiers à Chelsea. Difficile de l'affirmer même si l'appréciation générale reste très positive. Ils ont bien fait leur boulot. Cette impression tient au fait que les équipes se sont beaucoup livrées offensivement, offrant un football très attractif. Les gardiens ont eu par conséquent énormément de situations à gérer. »

NEUER « LE BALAYEUR ». Une suractivité qui a permis aux portiers de tous pays de montrer autre chose qu'un visage de simple victime. Un « alien » aux pieds carrés qui serait tout juste bon à se rouler par terre pour capter un ballon faiblement frappé. Une caricature et des raccourcis mis à mal au Brésil. Parce que les gardiens ont aussi su faire évoluer leur poste, par le biais, notamment, d'une utilisation accrue du jeu au pied hors du petit périmètre de la surface de réparation. Certains gardiens sont ainsi venus colmater très haut sur le terrain les espaces laissés libres par la ligne défensive. Une singularité déjà souvent observée en Premier League, entre autres, où la surface de jeu du gardien est plus large que sur le continent. Christophe Lollichon : « On s'est pas mal gargarisés des parades de gardiens. Mais je préfère de loin la performance d'un Neuer contre l'Algérie dans un rôle de "sweeper", de balayeur comme on dit en Angleterre. C'est là que l'intelligence du joueur ressort. Avec une ligne haute, il a dû gérer le jeu en profondeur. Grâce à lui, on s'est aperçu qu'un gardien est aussi un joueur de football. Techniquement, dans les un contre un, on a également vu se multiplier l'utilisation de la technique du gardien de hockey ou de hand, avec l'opposition du corps. Quelque chose que Tim Howard maîtrise de façon remarquable. » Une autre preuve, messieurs les méchants, que le gardien n'est plus cet infâme « manchot » des pieds, ce qui lui fut reproché il n'y a pas si longtemps d'ailleurs avant l'émergence d'un Edwin van der Sar au milieu des années 90, l'un des premiers « prototypes », avec Fabien Barthez, à maîtriser le jeu long ou court. « Être bon sur sa ligne, O.K. Mais il ne faut pas se limiter à cet aspect. Il faut se focaliser sur tout le reste, intégrer plus le gardien dans le jeu, recommande Lollichon, qui s'occupera prochainement de Courtois, de retour de son prêt à l'Atletico Madrid. Vous verrez prochainement les changements dans son jeu... »

UNE ÉLITE RENOUVELÉE. Autre tendance, naturelle celle-là, à s'être dessinée pendant le tournoi : la fin programmée d'une génération de grands gardiens qui n'en finissent pas de vieillir, illustrée par ses deux leaders, Iker Casillas (33 ans) bien sûr, qui fut désigné meilleur gardien de l'édition 2010, mais aussi Gigi Buffon (36 ans). Derrière ces spécialistes sur le déclin – auxquels on peut associer un des absents du Mondial (Petr Cech, 32 ans) – des noms émergent pour incarner l'avenir. Devant, il y a d'abord celui qui a été désigné meilleur gardien du tournoi, Manuel Neuer

TOP 5 DES ARRÊTS

_Howard

La muraille US

Avec 27 parades ou arrêts en quatre matches dont quinze contre la Belgique en huitièmes – un exploit unique puisque cela n'était pas arrivé depuis la Coupe du monde 1966 –, l'Américain indéboulonnable à Everton depuis 2006 a pleinement justifié la confiance de Jürgen Klinsmann. Dans cet exercice, il devance le « monstre » allemand Neuer, de loin le plus impressionnant sur sept matches. Derrière suivent le sobre Nigérian Vincent Enyeama, auteur, la saison dernière, d'une série d'invincibilité en L1 de 1 062 minutes avec le LOSC, et surtout la révélation Keylor Navas, le bondissant Costaricain aux réflexes éprouvés pendant cinq matches et jamais pris à défaut, ou presque. ■ F. S.

	Joueur	Arrêts
1.	Tim Howard (États-unis)	27
2.	Manuel Neuer (Allemagne)	24
3.	Vincent Enyeama (Nigeria)	22
4.	Keylor Navas (Costa Rica)	21
5.	Rais M'Bolhi (Algérie)	20
	Diego Benaglio (Suisse)	20
	Sergio Romero (Argentine)	20

TOP 5 DU POURCENTAGE

_Navas

C'est la classe

Quasi inconnu avant ce tournoi, le Costaricain est celui qui possède le pourcentage d'arrêts le plus élevé de cette Coupe du monde, lui qui n'a perdu aucun match et encaissé seulement… deux buts. À noter que l'épatant Équatorien Dominguez, sorti dès le premier tour et héroïque contre les Bleus (0-0), figure dans ce quintette. Décisifs tout au long des six matches, les finalistes Neuer, deuxième, et Romero, quatrième, ont naturellement leur place au panthéon. ■ F. S.

	Joueur	% de tirs arrêtés
1.	Keylor Navas (Costa Rica)	91,3
2.	Manuel Neuer (Allemagne)	85,2
3.	Alexander Domínguez (Équateur)	85
4.	Sergio Romero (Argentine)	82,6
5.	Tim Howard (États-Unis)	81,8

Minimum 2 matches joués

RICHARD MARTIN

KEYLOR NAVAS, LE PORTIER COSTARICAIN, PRÉSENTE LE MEILLEUR RATIO DE TIRS ARRÊTÉS DU TOURNOI.

(28 ans). On pense aussi au Belge Thibaut Courtois (22 ans), au sobre Néerlandais Cillessen (25 ans), et également à Raïs M'Bolhi (28 ans), qui a ravi à Enyeama (31 ans) le titre honorifique de meilleur portier africain. Dans les poursuivants potentiels, Lloris (27 ans) n'a pas ébloui au Brésil, au contraire de l'Argentin Romero (27 ans), du Colombien Ospina (25 ans), du Costaricain Navas (27 ans), du Mexicain Ochoa (29 ans) ou de l'Équatorien Dominguez (27 ans). Pour Lollichon, cependant, un seul a tutoyé les dieux du ballon : « Manuel Neuer ! C'est celui qui s'est dégagé de la meute. Très solide sur ses appuis et jamais en panique, il a fait preuve d'une sérénité remarquable, notamment contre l'Algérie et la France. Mais j'ai aimé aussi M'Bolhi, qui n'était même pas titulaire en club (CSKA Sofia), en Bulgarie. Lui, c'est calme, intelligence et maîtrise du poste. »

L'ÉCOLE FRANÇAISE ET L'EFFET GUARDIOLA. Hasard ou coïncidence, à moins qu'il ne s'agisse là d'une autre tendance, un certain nombre de gardiens passés par nos clubs ou évoluant encore en France ont brillé durant ce tournoi : M'Bolhi (ex-Gazélec), Romero (ex-Monaco), Ospina (Nice), Lloris (ex-Lyon), Ochoa (ex-AC Ajaccio), Enyeama (Lille). « Il y a deux mois à peine, on s'interrogeait sur le niveau de l'école des gardiens français, et les raisons pour lesquelles on s'était fait rattraper dans ce domaine, explique Lollichon. Mais ça bosse très bien dans nos clubs ! L'école française est techniquement excellente. » Mais elle n'est pas la seule. « On attache partout de plus en plus d'importance à la préparation des gardiens, poursuit Lollichon. Il y a aujourd'hui des formations spécifiques. On sent aussi une prise de conscience chez les clubs que le gardien n'est pas qu'un joueur dans le but. Prenez Neuer : comme par hasard, son jeu s'est élargi après une saison avec Guardiola... » La preuve que les gardiens peuvent aussi prendre leur pied ailleurs que dans leur cage. ■

_M'Bolhi
« CLAUDIO BRAVO EST LE MEILLEUR »

Épatant avec les Fennecs, le gardien algérien se livre au jeu des comparaisons.

PIERRE LAHALLE

« Les gardiens ont-ils été les vrais héros de la compétition ?
En tout cas, les meilleurs étaient là. Et ils n'ont pas déçu. Au Brésil, l'écart s'est resserré entre Sud-Américains et Européens. Cela se joue sur des détails.

Avez-vous observé tous vos confrères lors du Mondial ?
Je suivais déjà Keylor Navas avec Levante car je suis un passionné de mon poste. Je regarde même les gardiens des petits Championnats, cela me permet de m'imprégner des autres. Je vois, par exemple, la différence de style entre les Sud-Américains et les Européens. Sur la prise de balle, la manière de sortir, c'est très différent.

Quels sont les trois gardiens qui vous ont le plus impressionné au Brésil ?
Le Chilien Claudio Bravo est pour moi le meilleur. Quand je le regarde, c'est du très, très haut niveau. Manuel Neuer, lui, j'ai pu l'observer lors de notre huitième *(NDLR : Allemagne-Algérie, 2-1 a.p.).* Il est toujours au rendez-vous. Ses sorties en dehors de la surface sont impressionnantes. Ce gardien a une lecture du jeu exceptionnelle. Enfin, il y a Keylor Navas, déterminant avec le Costa Rica.

Les anciens cadors, Casillas et Buffon, ont été, eux, en retrait...
Ils n'ont plus rien à prouver. Ils sont déjà dans l'espace. *(Sic !)* On ne peut rien leur dire.

Avec Vincent Enyeama, vous avez été le seul gardien d'une sélection africaine à être performant. Pourquoi l'Afrique reste-t-elle toujours à la traîne dans ce secteur ?
Il y a un gros problème de formation. Au haut niveau ils sont rattrapés par leurs lacunes. Sans formation, ce n'est pas possible... » ■ NABIL DJELLIT

LE TOUR DU MONDE

31 jours de compétition, 32 équipes, 64 matches. Et une constellation d'instantanés.

Passion

EN 40 PHOTOS

Compilation. **PHOTOS** SÉBASTIEN BOUÉ, STÉPHANE MANTEY, RICHARD MARTIN ET ALAIN MOUNIC

LE MONDIAL BRÉSILIEN A D'ABORD ÉTÉ UNE GRANDE FÊTE : DANS LES TRIBUNES, COMME LORS DU HUITIÈME DE FINALE ENTRE LE BRÉSIL ET LE CHILI À BELO HORIZONTE (PAGE DE GAUCHE), MAIS AUSSI DANS LES ESTAMINETS LOCAUX. L'OCCASION, OU LE PRÉTEXTE, POUR DES MILLIERS DE SUPPORTERS ET DE SUPPORTRICES (CI-CONTRE, LES FEMMES DES JOUEURS FRANÇAIS AVANT LE MATCH FACE À L'ÉQUATEUR) D'AFFICHER LEURS COULEURS ET LEURS DIFFÉRENCES. UN RASSEMBLEMENT TRÈS ŒCUMÉNIQUE.

Désolation

ILS RÊVAIENT DE FINIR EN HÉROS. LAS. QUE CE SOIT POUR LES BRÉSILIENS FERNANDINHO ET DANTE, LE PORTUGAIS CRISTIANO RONALDO, LES FRANÇAIS BENZEMA ET GRIEZMANN OU LES NÉERLANDAIS LENS, SNEIJDER ET ROBBEN, COMPÉTITION A RIMÉ (PARFOIS) UN PEU TROP VITE AVEC ÉLIMINATION. ET CONSTERNATION.

Sensations

IL Y A LE PALMARÈS, AVEC LES VAINQUEURS ET LES VAINCUS DÉSIGNÉS PAR LES STATISTIQUES IMPLACABLES. ET TOUS CES HÉROS PLUS OU MOINS ORDINAIRES DONT LA PETITE HISTOIRE EST VENUE ENRICHIR LA GRANDE : LES ARBITRES ET LEUR SPRAY, LUIS SUAREZ ET SA VICTIME GIORGIO CHIELLINI, JASPER CILLESSEN ET SON REMPLAÇANT TIM KRUL AVANT LA SÉANCE DE TIRS AU BUT DE PAYS-BAS – COSTA RICA, NEYMAR ET SA DOULEUR APRÈS L'AGRESSION DU COLOMBIEN JUAN ZUNIGA.

Célébrations

COMMENT CACHER SA JOIE. OU PAS. DERRIÈRE DES LARMES POUR COACH VAHID APRÈS LA QUALIFICATION DE L'ALGÉRIE POUR LES HUITIÈMES DE FINALE, AVEC UN SAUT DANS LES BRAS DES REMPLAÇANTS POUR OLIVIER GIROUD APRÈS SON BUT INSCRIT FACE À LA SUISSE, À TRAVERS QUELQUES PAS DE DANSE POUR LES COÉQUIPIERS DU COLOMBIEN CUADRADO LORS DE LEUR VICTOIRE (2-1) DÉCROCHÉE FACE AUX IVOIRIENS. OU DERRIÈRE UNE COUPE POUR SCHWEINSTEIGER ET LAHM.

20 ÉDITIONS, 836 MATCHES, 2379 BUTS...

La finale de dimanche soir au Maracana a figé pour quatre ans le tableau perpétuel. Un classement toujours mené, au nombre de matches, par l'Allemagne.

LES PARTICIPATIONS AUX PHASES FINALES DE 1930 À 2014

PAYS	1930	1934	1938	1950	1954	1958	1962	1966	1970	1974	1978	1982	1986	1990	1994	1998	2002	2006	2010	2014	Part.	J.	G.	N.	P.	B.p.	B.c.	Diff.
1. Allemagne		1/2	■		V	1/2	■	F	1/2	V	■	F	F	V	■	■	F	1/2	1/2	V	**18**	**106**	66	20	20	224	121	103
2. Brésil	■	■	1/2	F	■	V	V	■	V	1/2	1/2	■	■	■	V	F	V	■	■	1/2	**20**	**104**	70	17	17	221	102	119
3. Italie		V	V	■	■		■	■	F	■	1/2	V	■	1/2	F	■	■	V	■	■	**18**	**83**	45	21	17	128	77	51
4. Argentine	F	■				■	■	■		■	V	■	V	F	■	■	■	■	■	F	**16**	**77**	42	14	21	131	84	47
5. Angleterre				■	■	■	■	V	■			■	■	1/2		■	■	■	■	■	**14**	**62**	26	20	16	79	56	23
6. Espagne		■		1/2			■	■			■	■	■	■	■	■	■	■	V	■	**14**	**59**	29	12	18	92	66	26
7. France	■	■	■		■	1/2		■			■	1/2	1/2			V	■	F	■	■	**14**	**59**	28	12	19	106	71	35
8. Mexique	■			■	■	■	■	■	■		■		■		■	■	■	■	■	■	**15**	**53**	14	14	25	57	92	-35
9. Uruguay	V			V	1/2		■	■	1/2	■			■	■		■			1/2	■	**12**	**51**	20	12	19	80	71	9
10. Pays-Bas		■	■							F	F			■	■	1/2		■	F	1/2	**10**	**50**	27	12	11	86	48	38
11. Suède		■	1/2	1/2		F			■	■	■			■	1/2		■	■			**11**	**46**	16	13	17	74	69	5
12. Belgique	■	■	■		■				■			■	1/2	■	■	■	■			■	**12**	**41**	14	9	18	53	66	-13
13. Yougoslavie	1/2			■	■	■	1/2			■		■		■		■					**9**	**37**	16	8	13	60	46	14
14. Chili	■			■			1/2	■		■		■				■			■	■	**9**	**33**	11	7	15	40	49	-9
15. Suisse		■	■	■	■		■	■							■			■	■	■	**10**	**33**	11	6	16	45	59	-14
16. États-Unis	1/2	■		■										■	■	■	■	■	■	■	**10**	**33**	8	6	19	37	62	-25
17. Hongrie		■	F		F	■	■	■			■	■	■								**9**	**32**	15	3	14	87	57	30
18. Corée du Sud					■								■	■	■	■	1/2	■	■	■	**9**	**31**	5	9	17	31	67	-36
19. URSS						■	■	1/2	■			■	■	■							**7**	**31**	15	6	10	53	34	19
20. Pologne			■							1/2	■	1/2	■				■	■			**7**	**31**	15	5	11	44	40	4
21. Tchécoslovaquie		F	■		■	■	F		■			■		■							**8**	**30**	11	5	14	44	45	-1
22. Autriche		1/2			1/2	■					■	■		■		■					**7**	**29**	12	4	13	43	47	-4
23. Paraguay	■			■		■							■			■	■	■	■		**8**	**27**	7	10	10	30	38	-8
24. Bulgarie							■	■	■	■			■		1/2	■					**7**	**26**	3	8	15	22	53	-31
25. Portugal								1/2					■				■	1/2	■	■	**6**	**26**	13	4	9	43	29	14
26. Cameroun												■		■	■	■	■		■	■	**7**	**23**	4	7	12	18	43	-25
27. Écosse					■	■				■	■	■	■	■		■					**8**	**23**	4	7	12	25	41	-16
28. Roumanie	■	■	■						■					■	■	■					**7**	**21**	8	5	8	30	32	-2
29. Colombie							■							■	■	■				■	**5**	**18**	7	2	9	26	27	-1
30. Nigeria															■	■	■		■	■	**5**	**18**	5	3	10	20	26	-6
31. Japon																■	■	■	■	■	**5**	**17**	4	4	9	14	22	-8
32. Croatie																1/2	■	■		■	**4**	**16**	7	2	7	21	17	4
33. Danemark													■			■	■		■		**4**	**16**	8	2	6	27	24	3
34. Costa Rica														■			■	■		■	**4**	**15**	5	4	6	17	23	-6
35. Pérou	■								■		■	■									**4**	**15**	4	3	8	19	31	-12
36. Algérie												■	■						■	■	**4**	**13**	3	3	7	13	19	-6
37. Arabie Saoudite															■	■	■	■			**4**	**13**	2	2	9	9	32	-23
38. Australie										■								■	■	■	**4**	**13**	2	3	8	11	26	-15
39. Eire														■	■		■				**3**	**13**	2	8	3	10	10	0
40. Irlande du Nord						■						■	■								**3**	**13**	3	5	5	13	23	-10
41. Maroc									■				■		■	■					**4**	**13**	2	4	7	12	18	-6
42. Ghana																		■	■	■	**3**	**12**	4	3	5	13	16	-3
43. Iran											■					■		■		■	**4**	**12**	1	3	8	7	22	-15
44. Tunisie											■					■	■	■			**4**	**12**	1	4	7	8	17	-9
45. Équateur																	■	■		■	**3**	**10**	4	1	5	10	11	-1
46. Grèce															■				■	■	**3**	**10**	2	2	6	5	20	-15
47. Turquie					■												1/2				**2**	**10**	5	1	4	20	17	3
48. Afrique du Sud																■	■		■		**3**	**9**	2	4	3	11	16	-5
49. Côte d'Ivoire																		■	■	■	**3**	**9**	3	1	5	13	14	-1
50. Honduras													■						■	■	**3**	**9**	0	3	6	3	14	-11
51. Russie															■		■			■	**3**	**9**	2	2	5	13	13	0
52. Norvège			■												■	■					**3**	**8**	2	3	3	7	8	-1
53. Corée du Nord								■											■		**2**	**7**	1	1	5	6	21	-15
54. RDA										■											**1**	**6**	2	2	2	5	5	0
55. Slovénie																	■		■		**2**	**6**	1	1	4	5	10	-5
56. Nlle-Zélande												■							■		**2**	**6**	0	3	3	4	14	-10
57. Bolivie	■			■										■							**3**	**6**	0	1	5	1	20	-19
58. Salvador									■			■									**2**	**6**	0	0	6	1	22	-21
59. Sénégal																	■				**1**	**5**	2	2	1	7	6	1
60. Galles						■															**1**	**5**	1	3	1	4	4	0
61. Ukraine																		■			**1**	**5**	2	1	2	5	7	-2
62. Égypte		■												■							**2**	**4**	0	2	2	3	6	-3
63. Slovaquie																			■		**1**	**4**	1	1	2	5	7	-2
64. Bosnie-Herzégovine																				■	**1**	**3**	1	0	2	4	4	0
65. République tchèque																		■			**1**	**3**	1	0	2	3	4	-1
66. Serbie																			■		**1**	**3**	1	0	2	2	3	-1
67. Angola																		■			**1**	**3**	0	2	1	1	2	-1
68. Canada													■								**1**	**3**	0	0	3	0	5	-5
69. Chine																	■				**1**	**3**	0	0	3	0	9	-9
70. Cuba			■																		**1**	**3**	1	1	1	5	12	-7
71. Émirats arabes unis														■							**1**	**3**	0	0	3	2	11	-9
72. Haïti										■											**1**	**3**	0	0	3	2	14	-12
73. Israël									■												**1**	**3**	0	2	1	1	3	-2
74. Irak													■								**1**	**3**	0	0	3	1	4	-3
75. Jamaïque																■					**1**	**3**	1	0	2	3	9	-6
76. Koweït												■									**1**	**3**	0	1	2	2	6	-4
77. Serbie-Monténégro																		■			**1**	**3**	0	0	3	2	10	-8
78. Togo																		■			**1**	**3**	0	0	3	1	6	-5
79. Trinité-et-Tobago																		■			**1**	**3**	0	1	2	0	4	-4
80. Zaïre										■											**1**	**3**	0	0	3	0	14	-14
81. Indes néerlandaises			■																		**1**	**1**	0	0	1	0	6	-6
	13	16	15	13	16	16	16	16	16	16	16	24	24	24	24	32	32	32	32	32		**1672**	650	372	650	2379	2379	0

En surligné, les pays présents au Brésil.

SOUS LA COUPE DE YAYA TOURÉ

«Je me sens un peu allemand»

STÉPHANE MANTEY

PHILIPP LAHM, SYMBOLE D'UNE NATIONALMANNSCHAFT QUI RESPECTE LE JEU.

«Cette Allemagne-là est vraiment indestructible. Car elle est capable de gagner dans n'importe quelle condition, face à n'importe quel type d'adversaires. Et ça, c'est très, très fort. L'apanage des seules grandes équipes, celles qui durent plus longtemps qu'un tournoi. C'était la plus complète. Pourtant, en face, elle a trouvé du répondant. Certainement l'une des meilleures organisations défensives du monde. Mais, face à ce mur si résistant, elle n'a jamais dévié de son idée première qui est d'avancer tous ensemble. Face aux occasions argentines, comme un boxeur, l'Allemagne a encaissé sans trop paniquer. Elle a pris les coups sans trop s'énerver. Comme si elle était sûre de sa supériorité. Cette patience et cette persévérance sont les signes d'un groupe mûr et responsable.

ILS PEUVENT ALLER À LA GUERRE TOUS LES JOURS ENSEMBLE. Maintenir cette idée de cohésion jusqu'au bout, c'est formidable. Cela nécessite d'abord une fraîcheur physique impeccable. À ce sujet, les Allemands peuvent sans doute dire un grand merci à Guardiola. Comme les Bavarois ont été sacrés champions très en avance dans la saison, l'entraîneur du Bayern a commencé très tôt à faire tourner tous ses joueurs. Il a ainsi pu les économiser. Et je suis persuadé que les cinq ou six matches dont ont été dispensés certains cadres du Bayern, qui sont aussi ceux de la sélection, ont pu faire la différence cet été. À voir galoper et se battre un Lahm, un Schweinsteiger, un Kroos ou un Müller durant la prolongation, je suis convaincu qu'ils ont su organiser leur saison. Pour conserver cet élan collectif, l'Allemagne s'est aussi appuyée sur une fraîcheur mentale à toute épreuve. Ces gars-là, on voit qu'ils peuvent aller tous les jours à la guerre ensemble. On sent qu'il existe vraiment quelque chose entre ces hommes-là. Un lien solide qui les empêche de s'égarer. Un lien invisible qui les relie les uns aux autres. Un lien, aussi, qui les unira désormais à vie.

UN FOOT CÉRÉBRAL. C'est aussi pourquoi selon moi cette sélection allemande va être compliquée à déloger des sommets dans les prochaines années. Je la vois bien rester tout en haut durant quelques années et accomplir ce que l'Espagne a réussi avant elle. Comme les Espagnols, les Allemands ont compris que, désormais, il était très compliqué de bâtir une équipe autour d'un seul homme. Aussi fort soit-il. C'est trop fragile. Trop dangereux. Trop risqué. Trop compliqué, aussi. La force collective est vraiment leur marque de fabrique à eux aussi. Je suis ravi de leur succès, car ils vont mettre, ou remettre, à la mode le foot intelligent. Ce foot qui te permet de gagner sans forcément courir le plus vite. Ce foot qui te permet de vaincre sans obligatoirement tirer le plus fort ou sauter le plus haut. C'est un foot cérébral qui tourne autour de l'idée essentielle de l'expression collective. Ce doit être un bonheur pour un entraîneur comme Löw de diriger une formation qui atteint un tel niveau de maîtrise. Quand la réflexion prend autant de place que la force athlétique, c'est tellement jouissif. J'avoue qu'en regardant jouer cette équipe je me sens un peu allemand moi aussi. Car j'aime cette idée-là du foot. Où la science du jeu est plus forte que tout. Un exemple ? Avec Lahm et Höwedes, l'Allemagne ne possède pas les latéraux les plus rapides. Pourtant, je ne les ai pratiquement jamais vus se faire prendre de vitesse. C'est la preuve que ces joueurs-là vont plus vite que les autres ailleurs : dans l'anticipation, la réflexion et le placement.

JÉRÔME PRÉVOST

Chaque semaine depuis le début du tournoi, l'Ivoirien nous a raconté sa Coupe du monde.

LE FOOT EUROPÉEN EST LE MEILLEUR DU MONDE. C'est parce que cette équipe s'est bâtie au fil des années que je ne la vois pas s'effondrer en quelques mois. Pour aller la déloger de son toit, lors de l'Euro 2016, il faudra être très fort. Avec les Pays-Bas, la France et l'Espagne, qui va renaître, le combat peut être magnifique. Finalement, le foot européen a prouvé qu'il était encore le meilleur du monde. » ■

FIFA BALLON D'OR 2014

PLUS OUVERT

À la sortie de la Coupe du monde, la course au Ballon d'Or ne semble batailler quelques mois pour faire la différence. **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Si le football est, pour certains, une religion, on peut sans offense assimiler le vainqueur du Ballon d'Or à une sorte de souverain pontife. Et si la Coupe du monde est une célébration, il faudra bien que sa sainteté version 2014 soit de nationalité argentine, comme le pape François, ou allemande, comme son prédécesseur Benoît XVI. L'histoire a parfois de ces contours qui dépassent le cadre des allégories, et le parallèle entre ces deux hommes d'église et les dénommés Messi et Neuer (« le nouveau » en allemand) en est un, qui va au-delà de la dialectique. Au jeu des chaises musicales qu'est la Coupe du monde, les prétendants à la succession de Cristiano Ronaldo se sont tous étalés au fur et à mesure, à commencer par le régent. Seul Messi est resté debout jusqu'au dernier soir mais a fini par tomber lui aussi. Avant le 12 juin, et le début de l'épreuve, on pouvait fixer à cinq le nombre de postulants déclarés : Cristiano Ronaldo, Lionel Messi, mais aussi Luis Suarez, Neymar et Zlatan Ibrahimovic. Les rangs sont plus clairsemés depuis. On ne reviendra pas sur le cas du Suédois, absent du Mondial, si ce n'est pour dire qu'aucun de ses rivaux n'a marqué le début de l'été de son empreinte. Même si ses chances sont infimes, elles subsistent donc. Il suffit pour s'en persuader de se rappeler que « CR7 » était loin d'être le favori il y a un an à pareille époque, et qu'il a conquis son Ballon d'Or au cours d'un automne décoiffant. Mais 2013 était une année sans phase finale majeure.

SUAREZ ET NEYMAR STOPPÉS EN PLEINE ASCENSION. Le cas de Luis Suarez s'est réglé de lui-même après que celui-ci a mordu l'épaule de l'Italien Chiellini lors du dernier match de poule. Épatant avec Liverpool (12 buts, 8 passes en 2014), vice-champion d'Angleterre, celui qui fut élu meilleur joueur de Premier League au printemps a gaspillé son crédit en une fraction de seconde, alors qu'il avait encore épaté tout le monde par son doublé contre l'Angleterre cinq jours plus tôt. Suarez, qui revenait alors de blessure (opération d'un ménisque), a démontré durant ce Mondial que si son talent émargeait au rayon « best players », sa fragilité émotionnelle l'empêchait (et l'empêchera sûrement encore longtemps) d'ambitionner la plus belle récompense individuelle. Suspendu quatre mois, l'Uruguayen va aussi désormais devoir partager le leadership offensif du Barça avec Messi et Neymar. Pas sûr qu'il y trouve son compte. L'attaquant brésilien, lui, aurait pu faire figure de prétendant. Mais le coup de genou du Colombien Zuniga en quarts a brisé son dos et son bel élan, ponctué de quatre buts en phase de poules et d'un tir au but décisif contre le Chili. Neymar a échappé à l'humiliation du Brésil en demies, comme il avait échappé aux critiques après l'élimination du Barça en Ligue des champions. Reste que son année est erratique. Souvent blessé et remplaçant (cinq matches complets en 2014), il n'a marqué que quatre buts en club, toutes compétitions confondues, dont deux contre le Celta Vigo et un au Rayo Vallecano. Il n'a surtout rien gagné, contrairement à Cristiano Ronaldo.

> COMME L'ESPAGNE EN 2010, AUCUNE INDIVIDUALITÉ NE RESSORT DU COLLECTIF ALLEMAND

RONALDO ÉPUISÉ, MESSI AU PETIT TROT. Vainqueur de la Ligue des champions et de la Coupe du Roi (même s'il était blessé pour la finale) avec le Real, le Ballon d'Or en titre est arrivé blessé au Mondial, où il n'était qu'à 50 % (au mieux) de ses moyens. Ronaldo n'a forcément pas brillé. Mais le pouvait-il, convalescent qu'il était, et surtout très las, physiquement et mentalement, épuisé par sa quête de la « decima » (la dixième C1) comme l'étaient ses partenaires de club ? Le seul Merengue a être arrivé en finale de la Coupe du monde est un joueur qui fut blessé durant six mois, de SUITE PAGE 50

RICHARD MARTIN - STÉPHANE MANTEY

LIONEL MESSI, CRISTIANO RONALD

La malédiction se poursuit

COUPE DU MONDE	CHAMPION	BALLON D'OR TENANT DU TITRE *(année précédant la Coupe du monde)*	PERFORMANCE EN COUPE DU MONDE
2014	Allemagne	C. Ronaldo (POR)	Éliminé au 1er tour
2010	Espagne	L. Messi (ARG)	Quart-finaliste
2006	Italie	Ronaldinho (BRE)	Quart-finaliste
2002	Brésil	M. Owen (ANG)	Quart-finaliste
1998	France	Ronaldo (BRE)	Finaliste
1994	Brésil	R. Baggio (ITA)	Finaliste
1990	Allemagne	M. Van Basten (HOL)	Huitième-finaliste
1986	Argentine	M. Platini (FR)	Demi-finaliste
1982	Italie	K.-H. Rummenigge (ALL)	Finaliste
1978	Argentine	A. Simonsen (DAN)	Absent
1974	Allemagne	J. Cruyff (HOL)	Finaliste
1970	Brésil	G. Rivera (ITA)	Finaliste
1966	Angleterre	Eusebio (POR)	Demi-finaliste
1962	Brésil	O. Sivori (ITA)	Éliminé au 1er tour
1958	Brésil	A. di Stefano (ESP)	Absent

Jamais un Ballon d'Or en titre n'est devenu champion du monde dans la foulée. Cristiano Ronaldo a donc rejoint la longue liste des lauréats passés à côté d'un doublé historique. Eliminé avec le Portugal dès le premier tour, l'attaquant du Real affiche même l'un des pires parcours, à l'instar de Sivori avec l'Italie en 1962. La meilleure performance pour un Ballon d'Or « sortant » reste partagée par Rivera, Cruyff, Rummenigge, Baggio et Ronaldo, le Brésilien : tous finalistes... mais battus.

Six champions du monde couverts d'or

COUPE DU MONDE	CHAMPION	BALLON D'OR À VENIR *(année de la Coupe du monde)*	PERFORMANCE DU LAURÉAT EN COUPE DU MONDE
2014	Allemagne	?	
2010	Espagne	L. Messi (ARG)	Quart-finaliste
2006	Italie	F. Cannavaro (ITA)	Vainqueur
2002	Brésil	Ronaldo (BRE)	Vainqueur
1998	France	Z. Zidane (FR)	Vainqueur
1994	Brésil	H. Stoïtchkov (BUL)	Demi-finaliste
1990	Allemagne	L. Matthäus (ALL)	Vainqueur
1986	Argentine	I. Belanov (URSS)	Huitième-finaliste
1982	Italie	P. Rossi (ITA)	Vainqueur
1978	Argentine	K. Keegan (ANG)	Absent
1974	Allemagne	J. Cruyff (HOL)	Finaliste
1970	Brésil	G. Müller (ALL)	Demi-finaliste
1966	Angleterre	B. Charlton (ANG)	Vainqueur
1962	Brésil	J. Masopust (TCH)	Finaliste
1958	Brésil	R. Kopa (FR)	Demi-finaliste

La route qui mène d'un long parcours en Coupe du monde à la récompense individuelle suprême est beaucoup plus dégagée. Huit des quatorze joueurs sacrés Ballon d'Or une année de Mondial avaient atteint la finale quelques mois plus tôt. Et six avaient soulevé le trophée. Une particularité dans cette liste : la présence de Kevin Keegan. Absent du Mundial 1978 (l'Angleterre n'était pas qualifiée) mais brillant avec Hambourg, l'attaquant devança les « Mondialistes ». Tous ou presque, Kempes et les Argentins n'étant pas éligibles. ■ E. L.

QUE JAMAIS

pas avoir été tranchée. Les prétendants devront encore

DO, THOMAS MÜLLER ET ARJEN ROBBEN (DE GAUCHE À DROITE ET DE HAUT EN BAS), QUATRE PRÉTENDANTS AU BALLON D'OR.

SUITE DE LA PAGE 48 novembre à mai (Sami Khedira). Et qui s'est reblessé à l'échauffement juste avant l'ultime match. Au contraire de Messi, Cristiano Ronaldo ne s'est pas économisé en club. Il a tout donné pour conquérir cette C1 dont il avait fait son but majeur cette année. Il a marqué 23 buts avec le Real en 2014, dont sept en Ligue des champions, compétition dont il a explosé le record au cours de l'exercice (17 buts). Pour arriver à ses fins, il a sollicité son corps et a fini par le payer. Mais le joueur reste, par sa dimension physique, son amplitude technique, son leadership et son magnétisme, un must évident. Reste Messi et les Allemands. L'Argentin, on l'a dit, n'a pas forcé après être revenu de deux mois de blessure en tout début d'année. Il avait fait du Mondial sa priorité. Mais au vu de ses prestations au Brésil, on est en droit de se demander s'il n'est pas sur une phase déclinante. Messi n'a pas été le joueur régnant que tout le monde espérait même s'il a été élu, à la surprise général, meilleur joueur du Mondial par la Fifa. Sans doute parce qu'on attend de lui plus que ce qu'il peut donner, au sein d'une équipe sans brio et au fonds de jeu incertain. À vingt-sept ans, son zénith est peut-être derrière lui. Il ménage son physique, c'est certain. Mais pas ses stats. En 2014, sans qu'on y fasse attention, le quadruple Ballon d'Or a inscrit 27 buts en club, plus quatre avec l'Albiceleste, son meilleur total lors d'une phase finale de Coupe du monde. Il n'a rien gagné, mais cela compte-t-il encore ? Après tout, « CR7 » était dans le même cas l'an passé.

LES ALLEMANDS COMME LES ESPAGNOLS ? Qui peut empêcher Messi ou Cristiano Ronaldo d'être à nouveau sur le podium ? Pas Franck Ribéry, absent du Mondial et dont la fin de saison avec le Bayern aura été décevante. Pas Arjen Robben non plus, même si ce dernier aura été souvent magistral avec les Pays-Bas. Eden Hazard ? Pas assez influent ! James Rodriguez ? Trop tendre et mal exposé à Monaco ! Et les Allemands, désormais champions du monde ? Leur problème est que, à l'instar des Espagnols en 2010 ou 2012, aucun joueur n'émerge de ce superbe collectif, et on ne parle là que de ceux du Bayern, qui ont pris soin de faire le doublé Championnat-Coupe en club avant de grimper sur le toit du monde. Par sa constance, ses interventions spectaculaires, son physique, Neuer est celui qui aura le plus impressionné au Brésil. Mais il est gardien. Thomas Müller est peu ou prou sur la même ligne. Après ses cinq buts en Afrique du Sud, il en a ajouté cinq autres au Brésil, seulement devancé cette fois par James Rodriguez (six). Par son réalisme et son élégance, il est un récipiendaire plus que crédible, mais il lui manque un peu de ce charisme qui sied aux très grands. Müller n'est peut-être pas (encore) bankable. Pas plus que Lahm, Kroos, Schweinsteiger ou Götze. Oui, cette Allemagne d'influence bavaroise est bien la copie de l'Espagne barcelonaise qui régna sur la planète durant six années. Aucune tête ne dépasse. Mais si aucun Espagnol n'a gagné le Ballon d'Or depuis 1960, cela veut dire que l'Allemagne risque d'attendre encore pour trouver un successeur à Matthias Sammer, vainqueur en 1996. ■ T. M.

Le monde ne

Briller en Coupe du monde est toujours synonyme d'une place de choix au classement du Ballon d'Or. Mais la gagner ne garantit rien. **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Problème n° 1. Franz est footballeur. En l'espace de quelques semaines, il gagne le Championnat, la Coupe d'Europe des clubs champions et la Coupe du monde. Combien de chances a-t-il de remporter le Ballon d'Or à la fin de l'année ? Réponse : aucune. Injuste ? Certainement. Sauf que cette année-là, Franz est tombé sur un os prénommé Johan. Celui-ci n'a gagné que le Championnat d'Espagne, mais il a métamorphosé le Barça à lui tout seul. Surtout, il a une réputation de génie et son équipe nationale, tout d'orange vêtue, a illuminé le Weltmeisterschaft 1974. Et c'est ainsi que Beckenbauer, vainqueur de tout, s'inclina face à ce « loser » de Cruyff. Gagner, c'était bien. Briller individuellement et marquer, c'était mieux.

Les jurés du Ballon d'Or ont toujours donné la part belle aux attaquants. Encore plus sur une année de Coupe du monde. Certains, comme Paolo Rossi, ne doivent même leur trophée qu'à leurs éclairs de génie survenus au cours de l'épreuve estivale. Dans le cas de l'Italien, ils se résument à trois matches contre le Brésil (triplé), la Pologne en demies (doublé) et l'Allemagne en finale (un but) et à un titre de meilleur buteur du tournoi. Mais, comme le dira un juré en 1982, « si Paolo Rossi n'avait pas existé, l'Italie n'aurait pas été championne du monde ». Oui, le but s'est toujours taillé la part du lion, comme l'attestent aussi les victoires de Gerd Müller (1970), Hristo Stoitchkov (1994) ou Ronaldo (2002), tous meilleurs réalisateurs d'une Coupe du monde. Il arriva même qu'une seule prestation (le triplé de Belanov avec l'URSS, pourtant battue 3-4 a.p. par la Belgique en huitièmes de finale en 1986) vaille à son auteur un couronnement hivernal, bien que, dans le cas présent, le joueur soviétique avait également brillé en finale de la Coupe des Coupes (victoire du Dynamo Kiev 3-0 contre l'Atletico Madrid) quelques semaines plus tôt.

BECKENBAUER, CHAMPION DU MONDE EN 1974, S'EST EFFACÉ AU PROFIT D'UN CRUYFF BATTU EN FINALE

DES LAURÉATS DE SUBSTITUTION. Depuis la naissance du Ballon d'Or en 1956, tous ceux qui l'ont remporté étaient arrivés au moins au stade des demi-finales de la Coupe du monde, à l'exception de Kevin Keegan en 1978 (Angleterre non qualifiée), Igor Belanov en 1986 (huitièmes de finale) et Lionel Messi en 2010 (quarts de finale). Et six d'entre eux doivent largement leur trophée individuel au titre mondial de leur sélection : Bobby Charlton en 1966, Paolo Rossi en 1982, Lothar Matthäus en 1990, Zinédine Zidane en 1998, Ronaldo en 2002 et Fabio Cannavaro en 2006. Aucun de ceux-là n'avait en effet gagné la C1 (Coupe ou Ligue des champions) cette même année. Mieux, Ronaldo, blessé, était resté quasiment deux ans sans jouer avant d'être sacré au Japon et Rossi, qui revenait de deux ans de suspension à la suite de l'affaire du Totonero*, n'avait repris la compétition que deux mois avant le Mundial espagnol. Le règlement du Ballon d'Or, qui ne distingua que les joueurs européens jusqu'en 1994, aura sûrement privé Pelé (en 1958 et 1970), Garrincha (en 1962), Kempes (1978) et Maradona (en 1986) du trophée individuel le plus prestigieux. À part en 1958, où Kopa, vainqueur de la Liga, de la C1 et épatant en Suède avec l'équipe de France (3e), apparaît comme un vainqueur convaincant, les noms de Masopust (1962), Müller (1970), Keegan (1978) et Belanov (1986) font figure de substituts.

Si la Coupe du monde a toujours été un maître étalon dans la course au Ballon d'Or, sa portée s'est néanmoins diluée depuis vingt ans et la naissance de la Ligue des champions. En 1994, le sacre de Hristo Stoitchkov couronnait certes un buteur d'exception, demi-finaliste de la World Cup américaine avec sa surprenante Bulgarie, mais aussi un joueur du Barça de Cruyff. Le tournoi mondial, lui, avait été celui de Roberto Baggio (2e du Ballon d'Or), dont les éblouissantes prestations et les cinq buts avaient amené l'Italie jusqu'en finale. Hélas, il avait manqué le tir au but décisif face au Brésil. Car, si un exploit personnel suffit parfois à remporter le Ballon d'Or, un geste maladroit, ou un dérapage, peut être rédhibitoire. Comme le coup de boule de Zizou à Berlin en 2006 ou le tir de Rensenbrink sur le poteau à l'ultime seconde de la finale 1978. Une réussite, synonyme de victoire, eût certainement fait gravir au Néerlandais deux marches de plus (il termina 3e derrière Keegan et Krankl), tout comme le self-control de ZZ aurait été un viatique vers un deuxième Ballon d'Or.

LA CONCURRENCE DE LA LIGUE DES CHAMPIONS. « La Coupe du monde au Mexique a changé ma vie », observe aujourd'hui Gary Lineker, meilleur buteur de l'épreuve en 1986 et deuxième du Ballon d'Or quelques mois plus tard. « Je suis passé du statut de joueur qui n'était pas certain d'être titulaire à celui de superstar reconnue partout où j'allais. » Ni l'Anglais, ni son prédécesseur Paolo Rossi, ni son successeur Toto Schilacci (6 buts en 1990), pas plus que Davor Suker (idem en 1998) ne remontèrent sur le podium du Ballon d'Or après leur titre de meilleur buteur du Mondial. L'épreuve avait éclairé leur carrière, consacrée par un succès (Rossi) ou un accessit (deuxième pour tous les autres) au classement du trophée créé par *France Football*.

JEAN-LOUIS FEL

11 JUILLET 2010, ANDRÉS INIESTA, UNIQUE BUTEUR EN FINALE, BRANDIT LA COUPE. MAIS, EN JANVIER 2011, C'EST MESSI QUI DÉCROCHERA SON DEUXIÈME BALLON D'OR CONSÉCUTIF.

suffit pas

Depuis 1990, les finalistes de la Coupe du monde ont toujours placé au moins deux joueurs sur le podium. Ils furent même trois en 2002 (Ronaldo, Roberto Carlos et Kahn) et en 2006 (Cannavaro, Buffon et Thierry Henry). Mais le règlement a changé. Le jury du BO s'est considérablement élargi. Depuis 2010, et le partenariat avec la FIFA, ce ne sont plus 26 journalistes qui décident du sort d'un Cruyff ou d'un Rossi, comme en 1974 et 1982, ni même 1996, comme c'était le cas en 2009 pour le premier triomphe de Lionel Messi, mais 206, auxquels se joignent également les entraîneurs et capitaines de sélection. Plus de 600 votants, au total. Depuis cette mutation, le Ballon d'Or a évolué vers une consécration plus globale sur le long terme. Dans sa quête, la Coupe du monde était au footballeur ce que le baccalauréat était au lycéen : une occasion de briller et d'effacer des mois de médiocrité. Le zoom était immense, déformant. Il pouvait consacrer non pas un cancre, mais un opportuniste. Ce n'est plus le cas. Le talent ne se jauge plus seulement à l'aune de l'équipe nationale. L'Espagne, double championne d'Europe et tenante de la Coupe du monde, en est encore à chercher un successeur à Luis Suarez, vainqueur en 1960. Et Wesley Sneijder, finaliste avec les Pays-Bas d'un Mondial 2010 dont il fut conjointement meilleur buteur et meilleur passeur après avoir fait le triplé avec l'Inter, en est encore à se demander pourquoi il n'a même pas figuré sur le podium du Ballon d'Or.

DÉSORMAIS, LE TALENT INDIVIDUEL, LE CHARISME ET L'EFFICACITÉ PRIMENT SUR LE PALMARÈS DE L'ANNÉE

Le talent individuel, mais aussi l'efficacité, le charisme et l'image priment désormais sur le palmarès. Bien plus que la Coupe du monde (ou l'Euro), la Ligue des champions, qui a validé les sacres de Kaká (2007), Cristiano Ronaldo (2008) et Messi (2009 et 2011), est devenue LA référence. Encore vaut-il mieux s'appeler Messi ou Ronaldo que Sneijder, Iniesta ou Ribéry, et marquer plein de beaux buts. « La beauté dans l'efficacité l'emporte une fois de plus. Signe des temps… » Ce commentaire de Max Urbini, analysant la victoire de Cruyff en 1974 dans *France Football*, n'a jamais été aussi actuel. ■

** En 1980, une affaire de matches truqués a éclaboussé le Calcio, aboutissant à la suspension d'une trentaine de joueurs et à la relégation du Milan AC et de la Lazio.*

Fabio Cannavaro
« J'ÉTAIS AU SOMMET DE MA CARRIÈRE »

Capitaine des champions du monde 2006, l'Italien avait remporté six mois plus tard le Ballon d'Or, une consécration rare pour un défenseur.

STÉPHANE MANTEY

Après avoir participé aux éditions 1998, 2002, 2006 et 2010 en tant que défenseur de la Nazionale, Fabio Cannavaro a suivi la Coupe du monde au Brésil en qualité de consultant de la chaîne britannique ITV, en attendant de se voir confier un banc de touche. « J'ai tous mes diplômes », souligne-t-il. La victoire de l'Italie en Allemagne, en 2006, avait grandement impacté sa fin de carrière.

« Un titre mondial, ça change la vie ?

Et comment ! Les sollicitations, le regard des autres, tout s'amplifie. Même si je dois dire que j'ai vraiment mesuré l'énormité que représente un titre mondial une fois que j'ai arrêté de jouer. Car, tant que tu es footballeur, tu es concentré en permanence sur de nouveaux objectifs. Et les tifosi te demandent toujours plus, champion du monde ou pas. Mais, aujourd'hui, pour les supporters du monde entier, je suis redevenu le Fabio Cannavaro qui a gagné le Mondial 2006. Au Brésil, les gens m'arrêtaient dans la rue, se montraient très démonstratifs. Comme si j'avais arrêté de jouer hier.

Le sacre de 2006 a-t-il pesé sur la suite de votre carrière ?

J'étais bien à Turin, mais je me retrouvais dans une situation compliquée. La Juve venait d'être reléguée en Serie B sur tapis vert *(NDLR : vainqueurs du Championnat, les Bianconeri avaient été punis à la suite du scandale Moggi, où avait été mis à jour un système occulte de contrôle des arbitres et des dirigeants fédéraux par le directeur général de la Juve)*. La relégation ne me faisait pas peur, mais quand l'offre du Real Madrid est arrivée, je me suis dit qu'une autre occasion de signer dans un club aussi prestigieux ne se représenterait peut-être plus. J'avais déjà trente-trois ans.

Les supporters espagnols étaient-ils plus exigeants en raison de votre statut de champion du monde ?

Leur attente était, en effet, assez forte. C'est logique : j'avais été un des acteurs en vue de cette Coupe du monde et le capitaine de l'équipe. Mais les supporters auraient eu une attitude semblable si j'étais resté en Italie. La pression, j'y étais habitué, même sans titre de champion du monde. Dans ce domaine, le football italien n'a jamais rien eu à envier aux autres. Et puis, à Madrid, en tant que joueur étranger, j'étais peut-être moins attentif à la frénésie médiatique, avec toutes les radios et les chaînes de télévision locales qui parlent vingt-quatre heures sur vingt-quatre du Real.

De la victoire en Coupe du monde au Ballon d'Or, qu'est-ce qui a fait la différence avec Buffon, votre dauphin ?

Gigi a été très bon pendant tout le Mondial. Mais notre sélection a effectué un tournoi si impressionnant au niveau collectif que, selon moi, les jurés de *France Football* ont surtout voulu primer celui qui était le leader défensif de cette équipe qui n'a concédé que deux buts en sept rencontres, sur un c.s.c. et un penalty. C'étaient des statistiques vertigineuses. Moi, j'étais au sommet de ma carrière. Jamais je ne m'étais senti aussi bien physiquement et mentalement. Un autre élément a pu jouer en ma faveur : j'avais réalisé une saison pleine avec la Juve, alors que Gigi avait été longuement blessé, manquant de nombreux matches et donc la possibilité de se mettre en évidence.

Auriez-vous compris que le trophée ne revienne pas à un champion du monde ?

Non. Nous avions fini la compétition invaincus avec, notamment, une demi-finale stratosphérique de toute l'équipe face à l'Allemagne *(NDLR : 0-2 a.p.)*. D'ailleurs, Buffon était arrivé deuxième et Andrea Pirlo s'était classé dans le top 10, si je me souviens. *(Neuvième.)*» ■ ROBERTO NOTARIANNI

Une légende en dix actes

À l'image du retentissant Brésil-Allemagne de cette vingtième édition, *FF* recense les dix matches les plus marquants de l'histoire de la Coupe du monde. Des rencontres gravées pour l'éternité.

TEXTE ROBERTO NOTARIANNI ET PATRICK URBINI

SÉBASTIEN BOUÉ

1 8 JUILLET 2014. MAICON A BEAU TENTER DE S'INTERPOSER DEVANT TONI KROOS SOUS LES YEUX DE LUIZ GUSTAVO ET FERNANDINHO, LE BRÉSIL NE POURRA RIEN FACE À LA DÉFERLANTE ALLEMANDE. SEPT BUTS POUR UNE HUMILIATION SANS APPEL.

1 BRÉSIL-ALLEMAGNE : 1-7
2014, demi-finales, à Belo Horizonte, Brésil

Jusqu'à mardi dernier, le peuple brésilien vivait hanté par les fantômes du « Maracanazo », cette traumatisante défaite au Maracana en 1950 face à la Celeste, qui avait privé la Seleçao de son premier titre mondial. Mais, depuis le Brésil-Allemagne de la semaine passée, la défaite 2-1 face à l'Uruguay vieille de soixante-quatre ans passerait presque pour une simple averse tropicale. Car c'est un vrai ouragan qui s'est abattu voilà quelques jours sur le stade Mineirao de Belo Horizonte. Jamais une sélection brésilienne n'avait été humiliée de la sorte. Jamais dans une demi-finale une équipe n'avait encaissé cinq buts en vingt-neuf minutes seulement. Les lacunes dont avait fait preuve le Brésil (privé pour cette demi-finale de leur étoile Neymar et de leur capitaine Thiago Silva) depuis le début du Mondial 2014 se sont transformées en faiblesses abyssales. Inoffensive en attaque, nulle dans la création du jeu, pathétique en défense, la Seleçao a sombré corps et âme, permettant même à Miroslav Klose de marquer son seizième but en phase finale de Coupe du monde, effaçant des tablettes le record de Ronaldo, un Brésilien ! Et si le passif s'est arrêté à sept buts, c'est uniquement parce que les Allemands ont fini par se déconcentrer à force de se présenter en position favorable devant Julio César. Il y avait le « Maracanazo », il y a désormais le « Mineirazo » ! ■

2 ITALIE-RFA : 4-3 A.P.
1970, demi-finales, à Mexico, Mexique

Et dire que cette rencontre que l'on surnomme « le match du siècle » (le XX^e^ siècle, bien sûr !) n'aurait pas dû connaître un tel dénouement ! En effet, les Italiens, capables d'ouvrir la marque par Roberto Boninsegna dans les premières minutes, n'avaient été rejoints au score que dans le temps additionnel (90^e^+2)... à ce petit détail près qu'à l'époque on ne le comptabilisait pas. D'où la fureur des Azzurri à l'encontre de l'arbitre mexicain, M. Yamasaki, qui avait fait jouer deux minutes de plus. N'empêche, le rab accordé par M. Yamasaki permit à Karl-Heinz Schnellinger d'égaliser et à cette demi-finale du stade Aztec d'entrer dans la légende. Ceci grâce au scénario extraordinaire de la prolongation qui suivit, avec un engagement total de tous les acteurs (Franz Beckenbauer joua notamment une partie de la prolongation avec un bandage lui bloquant le bras droit en raison d'une luxation de l'épaule) et de continuels coups de théâtre, entre l'accélération allemande (1-2 de Gerd Müller), l'égalisation (2-2, Burgnich) puis le nouvel avantage italien (3-2, Riva), suivi d'un énième retour de la Nationalmannschaft (3-3, Müller, encore)... avant le but décisif de la Nazionale (4-3, Rivera). Un suspense à couper le souffle ! ■

3 RFA-FRANCE : 3-3 A.P., 5 T.A.B. À 4
1982, demi-finales, à Séville, Espagne

La France a remporté l'Euro en 1984 puis la Coupe du monde en 1998. Pourtant, cette demi-finale fut avant tout, une rencontre épique où se mêlent le tragique, comme la sortie « kamikaze » d'Harald Schumacher, qui met hors d'état de nuire Battiston avant l'heure de jeu, et les coups d'éclat d'un match au suspense insoutenable. On pense évidemment surtout à cette prolongation insensée où les Bleus prennent un avantage qui semble décisif grâce aux buts de Trésor et Giresse entre la 92^e^ et 98^e^ minutes, mais se font remonter à 3-3 par une Allemagne ressuscitée, toujours en l'espace de six minutes (102^e^ et 108^e^) par le biais de « Kalle » Rummenigge et de Klaus Fischer. Aux tirs au but, seul Stielike échoue côté allemand, alors que Six et Bossis se font hypnotiser par le provocant Schumacher. Émoussée, la RFA ne l'emportera pas au paradis, se faisant battre logiquement par l'Italie (3-1) en finale. « Justice est faite », titre *France Football* à la une, au terme d'une Coupe du monde épique. ■

4 ITALIE-BRÉSIL : 3-2
1982, 2^e^ tour, à Barcelone, Espagne

Avant le match, Paulo Roberto Falcao, qui, à l'époque, joue à la Roma, glisse : « Laissons les Italiens faire le jeu vu qu'un nul nous suffit pour nous qualifier et que les hommes de Bearzot ne sauront pas prendre l'initiative... » « Pas question, nous sommes le Brésil ! », rétorquera son coéquipier Socrates. La superbe Seleçao de Tele Santana domine, mais est mise en échec par une Nazionale hyper solidaire et un Paolo Rossi divin. Ses trois buts éliminent le Brésil et lancent l'Italie vers son troisième titre mondial. ■

2 17 JUIN 1970. L'ALLEMAND BERTI VOGTS (À GAUCHE) CONTIENT LES ASSAUTS DE L'ITALIEN GIGI RIVA. CE COMBAT VA DÉBOUCHER SUR UNE LA PROLONGATION HOMÉRIQUE AVEC CINQ BUTS À LA CLÉ. FINALEMENT, LA NAZIONALE DÉCROCHERA SON BILLET POUR POUR SA TROISIÈME FINALE MONDIALE.

3 8 JUILLET 1982. ETTORI À TERRE, GENGHINI ET AMOROS DÉSABUSÉS, PLATINI DÉPITÉ, LES BLEUS QUI VIENNENT DE CONCÉDER LE PREMIER BUT AUX ALLEMANDS DE L'OUEST VONT POURTANT FAIRE TREMBLER LE CHAMPION D'EUROPE EN TITRE JUSQU'À LA PREMIÈRE SÉANCE DE TIRS AU BUT DE L'HISTOIRE DE LA COUPE DU MONDE.

5 FRANCE-BRÉSIL : 1-1 A.P., 4 T.A.B. À 3
1986, quarts de finale, à Guadalajara, Mexique

La dernière des Seleçao magiques avec les vétérans Socrates, Zico et Junior (plus Falcao sur le banc) encore en service, et une étoile montante, Antonio Careca, en attaque. En face, les Bleus répondent par un milieu de luxe : Fernandez, Tigana, Platini et Giresse. La confrontation est de très haute volée et super-équilibrée. Il faudra les tirs au but pour trouver un vainqueur : ce sera la France, malgré l'échec de « Platoche » dans la série décisive. ■

6 HONGRIE-URUGUAY : 4-2 A.P.
1954, demi-finales, à Lausanne, Suisse

Un régal que ce match entre les tenants du titre uruguayens et l'Aranycsapat (l'équipe d'or en magyar). En Suisse, la Celeste de Schiaffino et de Ghiggia démontre que son titre de 1950 n'avait rien d'usurpé. Face à la Hongrie, elle est capable de remonter deux buts de handicap et de pousser les débats jusqu'en prolongation. Prolongation qui voit les Hongrois se qualifier pour leur deuxième finale en seize ans grâce à deux buts de la tête de Sandor Kocsis, meilleur buteur du tournoi en 1954 (onze réalisations au total). ■

7 ANGLETERRE-RFA : 4-2 A.P.
1966, finale, à Londres, Angleterre

Une finale indécise jusqu'au bout de la prolongation, lorsque Geoff Hurst inscrit le quatrième but anglais. Mais le sommet de Wembley restera à jamais marqué par le but du 3-2, lui aussi l'œuvre de Hurst, à la 101e minute. Pour les Allemands et de nombreux observateurs, le ballon n'a pas franchi la ligne de Tilkowski. Pourtant, Gottfried Dienst, l'arbitre suisse, valide le but après concertation avec son juge de touche, le Soviétique Tofik Bakhramov. Et dire que la Nationalmannschaft pensait avoir fait le plus dur en égalisant à 2-2 à la 90e minute... ■

8 RFA-HONGRIE : 3-2
1954, finale, à Berne, Suisse

Au coup d'envoi de la finale du Wankdorf Stadion, la plupart des observateurs se posent une seule question : quelle sera l'ampleur de la victoire des Hongrois ? Il est vrai que ces derniers dominent le football international depuis plusieurs années et ont même donné la leçon (6-3) aux Anglais à Wembley, un an plus tôt. Et puis, Puskas et ses frères n'ont-ils pas corrigé (8-3) l'Allemagne de l'Ouest au premier tour de ce Mondial ? Le début de la rencontre (2-0 pour les Magyars après huit minutes) laisse présager un nouveau carton... Sauf que les Allemands recollent en dix minutes puis, après avoir pesé physiquement sur leurs adversaires, s'imposent grâce à un but de Rahn à la 84e. C'est le miracle de Berne ! ■

9 ALLEMAGNE-ITALIE : 0-2 A.P.
2006, demi-finales, à Dortmund, Allemagne

Chauffé à blanc par la presse populaire allemande, le Westfallenstadion se veut un enfer pour l'Italie. Mais les Azzurri – qui quelques jours plus tard cueilleront leur quatrième couronne mondiale au détriment de la France – ont des nerfs d'acier et une impressionnante maîtrise collective, avec notamment un Fabio Cannavaro immense en défense. Les deux sélections se rendent coup sur coup, même si les Italiens se procurent les occasions les plus franches, avec notamment des tirs sur les poteaux de Gilardino et Zambrotta. En prolongation, Lippi joue le tout pour le tout en finissant avec quatre attaquants. Il sera récompensé dans les dernières minutes par une somptueuse volée du gauche de Grosso sur une talonnade de Pirlo puis par un contre meurtrier de Del Piero. ■

10 PORTUGAL-CORÉE DU NORD : 5-3
1966, quarts de finale, à Liverpool, Angleterre

Après avoir sorti l'Italie au premier tour, l'énigmatique mais ô combien spectaculaire sélection nord-coréenne semble sur le point de réaliser l'un des plus gros exploits de l'histoire de la Coupe du monde à Goodison Park : se qualifier pour le dernier carré. Pak Seung-zin et les siens mènent 3-0 après vingt-cinq minutes face à Eusebio et des Portugais dépassés par la vitesse et le culot asiatiques. Mais le Ballon d'Or 1965 finit par se réveiller et remet la Seleçcao sur les bons rails, inscrivant quatre buts, dont deux sur penalties. On n'entendra plus parler de cette incroyable équipe asiatique... ■

Di Stefano
TOUT LE FOOTBALL EN UN SEUL HOMME

Le double Ballon d'Or 1957 et 1959 s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Idole éternelle du Real Madrid, il restera dans l'histoire comme l'un des plus grands joueurs de tous les temps. **TEXTE** THIERRY MARCHAND

Quelques semaines après avoir assisté à l'historique dixième triomphe européen de « son » Real Madrid, « la Flèche blonde » a rejoint son carquois. Elle ne transpercera plus que les mémoires, celles qu'a marquées à jamais Don Alfredo Di Stefano. Né à Buenos Aires le 4 juillet 1926, la légende des Merengue s'est éteinte lundi 7 juillet à l'hôpital Gregorio Maranon de Madrid, où elle avait été transportée deux jours plus tôt après avoir été victime d'une crise cardiaque à la sortie d'un restaurant, à quelques dizaines de mètres du stade Santiago Bernabeu, éternel théâtre de ses exploits. Di Stefano venait tout juste d'avoir quatre-vingt-huit ans. Il était le président honoraire d'un club dont il contribua, plus qu'aucun autre joueur, à garnir la vitrine et, surtout, à lui donner sa stature de club universel qu'il est encore aujourd'hui.

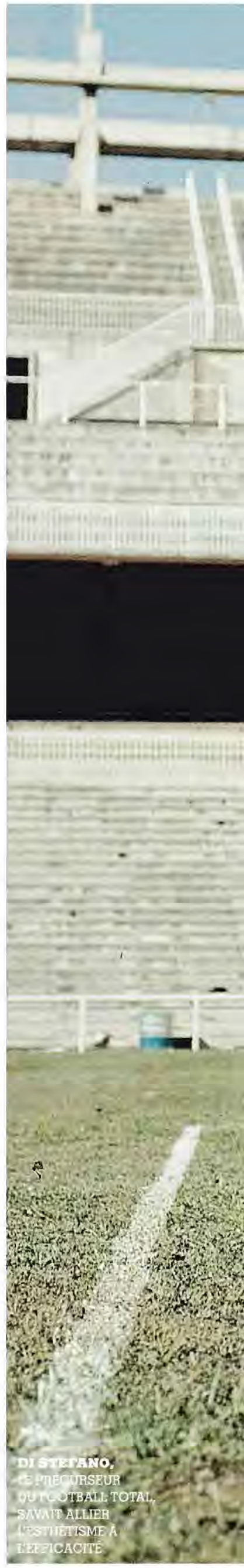
LE PREMIER GALACTIQUE. On ne saura jamais ce qu'aurait été le Real sans Di Stefano, ni ce qu'aurait été Di Stefano sans le Real. L'un a fait l'autre et réciproquement. Avant son arrivée, en 1953, en provenance des Millionarios de Bogota, le Real n'avait remporté que deux titres de champion d'Espagne. Il en gagna huit dans les dix saisons qui suivirent, agrémentés de cinq Coupes d'Europe des clubs champions qui contribuèrent à placer le Real sur le piédestal de la scène continentale, pour ne pas dire mondiale. Même si certains, comme Helenio Herrera, en firent le plus grand joueur de tous les temps (« devant Pelé », dixit « HH »), le parallèle avec la génération actuelle serait caduc. Autant comparer la police scientifique d'aujourd'hui à celle de Vidocq.

> LE PLUS MERVEILLEUX JOUEUR QUE LE GRAND PUBLIC N'AIT JAMAIS VU JOUER

Et puis, avec qui confronter Di Stefano, qui n'était ni un meneur de jeu, ni un milieu de terrain, ni un attaquant, mais tout cela à la fois, « une tactique à lui tout seul » comme l'écrivit Gabriel Hanot, journaliste à *L'Équipe* et inventeur de la Coupe d'Europe ? Di Stefano était de tous les postes, et il est avéré que ses qualités de vitesse, son sens du but, sa vision du jeu et sa polyvalence tactique, transposés soixante ans plus tard, ferait encore de lui un de ceux qui enchantent les pelouses. Mais Di Stefano restera le meilleur joueur d'un autre âge, d'une époque sans télé. Le plus merveilleux joueur de l'histoire que le grand public n'ait jamais vu jouer. Première star planétaire, précurseur des Galactiques, il reste pour beaucoup de Sud-Américains comme le meilleur joueur argentin de tous les temps, même s'il ne disputa jamais de phases finales de Coupe du monde, que ce soit avec l'Argentine, absente en 1950 et 1954, ou avec l'Espagne en 1958 (pas qualifiée) et en 1962 (Di Stefano blessé), ce pays adoptif dont il avait épousé la nationalité. Une de plus (il joua également sous le maillot de la Colombie, à une époque où tout était permis), lui dont les racines prenaient souche en Italie (du côté de son père) mais aussi en Irlande et en France (via sa mère).

RENDEZ-VOUS MANQUÉS AVEC LA COUPE DU MONDE. Si Di Stefano était peut-être aussi grand que Pelé, voire un précurseur du football total de Rinus Michels et Johan Cruyff, son absence de la grande compétition mondiale de sélections eut forcément un impact sur l'ampleur de sa légende. À une époque où la Coupe d'Europe venait d'éclore et n'était pas encore le grand rassemblement médiatisé d'aujourd'hui, la Coupe du monde était la cour d'école des bons élèves. Di Stefano ne l'intégra jamais. Sa chance passa en 1950 et en 1954, une époque où l'Argentine, en clubs comme en sélection, dominait, si ce n'est la planète, du moins l'Amérique du Sud. Cette Argentine fut victorieuse de trois Copas America de rang (en 1945, 1946 et 1947, la dernière avec Di Stefano). Qui sait ce qu'il serait advenu du palmarès de Di Stefano si l'Albiceleste n'avait pas, deux fois de suite, refusé de participer à la Coupe du monde ? Et si, surtout, Don Alfredo n'avait pas choisi de jouer quatre fois pour la Colombie, ce qui l'empêcha de rejouer ensuite pour l'Argentine dans le courant des années 50. Di Stefano reste aujourd'hui, avec George Best et George Weah, le seul Ballon d'Or à n'avoir jamais disputé une phase finale de Coupe du monde. Et le seul d'une nation majeure.

À défaut, celui que son grand-père appelait affectueusement « la petite remorque » devint donc l'homme du club qui allait devenir le plus puissant de la planète, le Real Madrid. Trop jeune pour appartenir vraiment à la grande Maquina de River Plate, le club de ses débuts en 1945, c'est aux Millionarios de Bogota que Di Stefano traça son chemin, après une grève de plusieurs mois des professionnels argentins qui refusèrent les conditions financières dictées par la Fédération et les clubs. Son intense productivité (90 buts en 102 matches de 1951 à 1953) et sa vitesse érigèrent sa réputation, laquelle dépassa vite les frontières de la Colombie. Invités par le Real aux célébrations de son cinquantième anniversaire, les Millionarios feront chavirer le stade Chamartin, qui se pâmera devant Di Stefano. Le président Santiago Bernabeu aussi, qui rêvait déjà de faire de son équipe les Harlem Globetrotters du football. Une galaxie, constellée d'étoiles. Di Stefano sera la première, celle du Berger, Vénus d'un ciel qui va bien devenir firmament.



DI STEFANO, CE PRÉCURSEUR DU FOOTBALL TOTAL, SAVAIT ALLIER L'ESTHÉTISME À L'EFFICACITÉ

L'ÉQUIPE

Bio express _Alfredo Di Stefano

Né le 4 juillet 1926, à Buenos Aires (ARG). Décédé le 7 juillet 2014. International argentin (6 sélections, 6 buts), colombien (4 sélections) et espagnol (31 sélections, 23 buts). **PARCOURS DE JOUEUR (attaquant) :** River Plate (ARG, 1941-1946), Huracan (ARG, 1946-47), River Plate (ARG, 1947-1949), Millionarios Bogota (COL, 1949-1953), Real Madrid (1953-1964), Espanyol Barcelone (1964-1967). **PALMARÈS DE JOUEUR :** Copa America 1947 ; Coupe intercontinentale 1960 ; Coupe d'Europe des clubs champions 1956, 1957, 1958, 1959 et 1960 ; Coupe latine 1955 et 1957 ; Championnat d'Argentine 1945 et 1947 ; Championnat de Colombie 1949, 1951 et 1952 ; Championnat d'Espagne 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963 et 1964 ; meilleur buteur du Championnat d'Argentine 1947 (27 buts) ; meilleur buteur du Championnat de Colombie 1951 (31 buts) et 1952 (19 buts) ; meilleur buteur du Championnat d'Espagne 1954 (27 buts), 1956 (24 buts), 1957 (31 buts), 1958 (19 buts) et 1959 (23 buts) ; meilleur buteur de la Coupe d'Europe des clubs champions 1958 (10 buts) et 1962 (7 buts). Ballon d'Or 1957 et 1959. **PARCOURS D'ENTRAÎNEUR :** Elche (1967-68), Boca Juniors (ARG, 1969-70), Valence CF (1970-1974), Sporting Portugal (POR, août-septembre 1974), Rayo Vallecano (1976-77), CD Castellon (1977-78), Valence CF (1979-80), River Plate (ARG, 1981-82), Real Madrid (1982-1984), Boca Juniors (ARG, 1985), Valence CF (1986-1988), Real Madrid (1990-91). **PALMARÈS D'ENTRAÎNEUR :** Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe 1980 ; Supercoupe d'Espagne 1990 ; Championnat d'Argentine 1969 et 1981 ; Championnat d'Espagne 1971 ; Coupe d'Argentine 1969.

BUTEUR LORS DE CINQ FINALES EUROPÉENNES CONSÉCUTIVES. En juillet 1953, le Real transfère Di Stefano. Le problème, c'est que Barcelone est passé avant. La FIFA a même autorisé la transaction, mais la Fédération espagnole invalide le contrat. On négocie. La Fédé joue les Salomon, et propose aux deux clubs de faire 50-50. Une année chez l'un, une année chez l'autre, le tout sur quatre ans. Refus du Barça, qui accepte un dédommagement. Di Stefano jouera à Madrid, et l'histoire du club en sera bouleversée à jamais. Car la Flèche blonde tient toutes ses promesses. Elle illumine l'Espagne et surtout l'Europe, qui découvre un pionnier du jeu moderne. De ses débuts contre Nancy, le 23 septembre 1953, à son dernier match avec le Real en 1964, Di Stefano marquera 307 buts, plus que n'importe quel autre joueur de l'histoire du club avant que Raul n'efface ce record des tablettes en février 2009, contre Gijon.
Le même Raul qui, en 2005, avait déjà fait valser les mythiques 49 buts (en 58 rencontres) marqués en Coupe d'Europe des clubs champions, l'épreuve où Di Stefano a tissé le manteau de sa légende. De 1956 à 1960, l'Hispano-Argentin aura été de tous les combats, de toutes les finales. Il reste, et restera sûrement pour l'éternité, le seul joueur à avoir marqué au moins un but au cours de cinq finales d'affilées, avec en feu d'artifice le triplé infligé à l'Eintracht Francfort en 1960, lors de la finale la plus prolifique de l'histoire (7-3). « La grandeur de Di Stefano, c'est qu'avec lui vous aviez deux joueurs à chaque poste », clamait son entraîneur Miguel Munoz, avec qui il participa à deux autres finales de C1, toutes deux perdues, contre Benfica en 1962 et le Milan AC en 1964. C'est à l'issue de cette défaite que Di Stefano quitta la maison merengue pour l'Espanyol Barcelone. Il y resta deux saisons, avant de raccrocher les chaussures pour de bon.

KIDNAPPÉ PAR DES GUÉRILLEROS. Dire de Di Stefano qu'il était une star de son époque serait un pléonasme. L'homme servit, même involontairement, les causes les plus sensibles. Kidnappé en août 1963 par un groupe révolutionnaire vénézuélien dans un hôtel de Caracas, alors que le Real était en tournée en Amérique du Sud, puis relâché trois jours plus tard, il fit ami-ami quelques années plus tard avec le chef des guérilleros, devenu un artiste célèbre. Di Stefano devint ensuite un entraîneur qui, sans laisser une empreinte irréversible, amena quand même le Valence CF à un titre de champion d'Espagne (1971) et à une victoire en Coupe des vainqueurs de Coupe, en 1980, avec son joueur fétiche, un Argentin nommé Mario Kempes. Il managea aussi « son » Real au début des années 80, où il lança Butragueno, Michel, Sanchis et Martin Vasquez. Mais, à l'image de la saison 1982-83, où l'équipe termina deuxième dans cinq compétitions, Di Stefano ne changea pas le cours de l'histoire. Il contribua juste à l'alimenter.

> « AVEC LUI, VOUS AVIEZ DEUX JOUEURS À CHAQUE POSTE »
> **Miguel Munoz, son entraîneur au Real Madrid**

Don Alfredo est mort, mais sa postérité va bien au-delà de sa disparition. Cet homme incarnait, et incarnera toujours, ce Real Madrid où il a joué onze ans, entraîné un peu moins, et surtout laisser un souvenir qui ne s'effacera jamais. Mieux qu'un musée, la Ciudad Deportiva, où s'entraînent quotidiennement les joueurs du Real, illustre l'attachement du club pour son grand homme. Là-bas, dans cette zone aride aux faux airs de pampa argentine, le stade, où évolue l'équipe réserve de la Castilla, porte son nom. À l'entrée du complexe, la statue de Di Stefano veille sur ceux qui seront toujours ses enfants. L'avion privé du club s'appelle *la Flèche*. Même Zidane ne peut revendiquer un tel label. Di Stefano n'a pas aidé le Real à devenir ce qu'il est. Il l'a enfanté. « Un père a deux vies », disait Jules Renard, « la sienne et celle de son fils ». Le Real a de qui tenir... ■

L'ÉQUIPE

DANS LE VESTIAIRE DU PARC DES PRINCES APRÈS LEUR SUCCÈS SUR LE STADE DE REIMS (4-3), ALFREDO DI STEFANO ET SANTIAGO BERNABEU (À DROITE) PEUVENT PRÉSENTER LA PREMIÈRE COUPE D'EUROPE DES CLUBS CHAMPIONS DE L'HISTOIRE.

« Di Stefano nous aide à différencier le génie du talent »

Voici l'article que Gabriel Hanot consacra à Di Stefano dans *FF* lors de sa première élection au Ballon d'Or, en 1957.

« Dans l'ailier droit Stanley Matthews, premier footballeur d'Europe 1956, qui fait rire tout le monde en restant impassible, il y a du Charlie Chaplin, il y a du mystificateur ; en Alfredo Di Stefano, premier footballeur d'Europe 1957, nous célébrons le grand seigneur ; le chevalier, qui allie la bravoure à l'invincibilité. Partout où il se présente, l'adversité s'incline et l'unanimité populaire se fait sur son nom, comme jamais elle n'a été réalisée dans un sport d'équipe.
À trente et un ans avoués, il continue d'occuper le poste de loyauté et de vérité qu'est celui de l'avant-centre. Ni le temps, ni les grands arrières centraux, ni les progrès incessants de l'organisation défensive n'ont de prise sur lui. À la place la plus en vue, la plus enviée, la plus exposée, la plus avancée, la plus surveillée et occupée dans l'axe des buts, il demeure le combattant loyal, à visage découvert, d'une bravoure sans ostentation.
La saison dernière, au match aller de Coupe d'Europe Real Madrid-Manchester United (3-1), Di Stefano, pris d'un acte de colère injustifiable, se vengea sur l'arrière central Jackie Blanchflower d'un coup qu'il avait reçu d'un autre joueur insulaire. L'acte, vraiment exceptionnel, parut d'une telle vilenie, d'une bassesse si décuplée que le visage de l'avant-centre et les traits des 120 000 spectateurs espagnols rougirent de honte, d'autant plus que l'attitude de l'agresseur fut aussitôt celle d'un repentant.
Cette saison, l'Hispano-Argentin donne l'impression de jouer plus en pointe que les années précédentes. Toutefois, le sens de la balle et du jeu est son propre sens : il se modèle sur eux, il en épouse les contours. C'est pourquoi il n'a pas à forcer athlétiquement le passage, avec les risques que comporte la méthode directe. Aussi n'est-il presque jamais blessé et, par surcroît, ne sort-il pas de son rôle quand il s'éloigne momentanément de son poste pour redresser le jeu ou tirer d'embarras ses partenaires de la défense.
D'une allure ailée, il se replie jusque parmi ses arrières, n'est jamais à bout de souffle et de course, et nous n'oublierons pas comment en finale de la Coupe d'Europe 1957, Real Madrid-Fiorentina (2-0), il poursuivit l'ailier droit de Florence, Julinho, et le rattrapa à temps pour dévier en corner un centre du redoutable Brésilien.
Qu'il utilise avec art son pied favori, en prenant un équilibre constant sur le pied gauche ; qu'il se serve de la tête en détente à la Cuissard ; qu'il dribble avec une légèreté qui abolit la pesanteur ou qu'il adresse à un coéquipier une passe impossible à intercepter et arrivant dans la direction idéale ; qu'il déclenche une brusque attaque ou même une longue contre-offensive, Di Stefano nous aide chaque fois à différencier le génie du talent.
Stanley Matthews, c'est l'humour ; Alfredo Di Stefano, c'est l'épopée. » ■ **GABRIEL HANOT**
(France Football, n° 613, 17 décembre 1957)

L'ÉQUIPE

FINALE DE C1 1957 CONTRE LA FIORENTINA (2-0) : L'HISPANO-ARGENTIN OUVRE LE SCORE.

Un chemin pavé d'or

Premier joueur à avoir remporté deux fois le Ballon d'Or, il avait aussi été élu Super Ballon d'Or en 1989.

Dans cet autre siècle où les matches de Coupes d'Europe étaient rares sur les petits écrans en noir et blanc, il fut l'un des tout premiers héros de l'après-guerre magnifiés par le Ballon d'Or, alors que la récompense suprême venait tout juste d'être créée par *France Football*. Bien avant de devenir le vénérable Don Alfredo, Di Stefano séduisit l'Europe entière et surtout la quinzaine de jurés du continent réunis pour la circonstance par l'hebdomadaire. Quand naît le Ballon d'Or en 1956, le génial Argentin vient tout juste de recevoir un passeport espagnol, de manière à permettre à son club d'enrôler un autre étranger, le Français Raymond Kopa. Âgé de trente ans, il n'est plus très loin de son apogée. « La Flèche blonde » (« Saeta rubia » en espagnol), son surnom de l'époque, décroche avec le Real Madrid, où il est arrivé trois ans plus tôt, la première édition de la Coupe d'Europe des clubs champions aux dépens du Stade de Reims (4-3). Longtemps indécis, le jury lui préférera pour trois petits points Stanley Matthews (41 ans), leader d'une équipe d'Angleterre invaincue cette année-là.

Qu'importe, entre Di Stefano et le Ballon d'Or, une histoire d'amour est née. Pour le meilleur. Elle se concrétisera logiquement un an plus tard : 1957, année magique pour le natif de Buenos Aires. À la manière d'un ogre jamais repu, Di Stefano rafle tout sur son passage : la Liga, sa troisième couronne de pichichi (meilleur buteur) en quatre ans. Et puis cette C1 européenne où il inscrit, sur penalty, le premier but de la finale contre la Fiorentina (2-0). À l'arrivée, Di Stefano aura littéralement écrasé la concurrence représentée par le défenseur anglais de Wolverhampton, Billy Wright. Cinquante-trois points - autant dire un gouffre, vu le faible nombre de jurés, seize - séparent Di Stefano de son premier poursuivant. C'est, au passage, la première victoire d'un Espagnol au classement du Ballon d'Or, la première aussi d'un Merengue. Plus important, celle d'un joueur aux trois passeports (argentin, colombien et espagnol), les règlements FIFA de l'époque étant bien moins regardants qu'aujourd'hui.

HORS CONCOURS EN 1958. L'année suivante, Di Stefano se montre tout aussi insatiable. Il réédite donc sa performance : pichichi, Liga et Coupe des champions aux dépens du Milan AC (3-2 a.p.) avec, encore une fois, un but en finale. Mais le règlement du Ballon d'Or, curieusement cette année-là, contribue à le mettre « hors concours » au prétexte qu'un lauréat ne peut se succéder à lui-même ! Cette décision ouvre de facto la porte à son coéquipier français au Real, Raymond Kopa, excellent au Mondial 1958. On ne saura donc jamais qui des deux aurait pris le meilleur sur l'autre… Tout cela ne freinera en rien la frénésie avec laquelle Di Stefano évolue sur les terrains d'Espagne et de l'Europe entière. Au contraire même, puisqu'il sera le héros d'une année 1959 « presque » réussie. Presque, un bel euphémisme… Seulement vice-champion d'Espagne derrière le Barça et meilleur buteur, mais surtout vainqueur et buteur en finale de la C1 - 2-0 face au Stade de Reims - qui n'a pas échappé au Real depuis sa création.

Ce 15 décembre 1959, le numéro 718 de *France Football* consacre un homme toujours aussi génial, mais dont le corps s'est transformé avec les années. Athlète affûté à ses débuts madrilènes, capable de venir « gratter » un ballon en défense avant de se trouver à la conclusion de l'action, Di Stefano a été repositionné avec succès en pointe. Là où il est le plus efficace, le plus flamboyant aussi. La Flèche blonde est devenue « le Divin Chauve ». Moins rapide, c'est vrai, déplumé aussi, et sans doute plus prompt aux blessures, ses adducteurs étant de plus en plus fragiles. Choyé par ses entraîneurs - Luis Carniglia en 1959 -, qui l'entourent de solistes exceptionnels comme Gento et Kopa, l'enfant chéri du Bernabeu ne cesse pourtant d'enchanter ceux qui viennent l'observer. Résultat ? Un quasi-plébiscite au classement de ce Ballon d'Or, puisqu'il obtient 80 points (meilleur total jamais atteint en quatre éditions), loin devant son compère Kopa (42). Di Stefano, qui a fêté ses trente-trois ans, devient à cette occasion le premier joueur à remporter le trophée deux fois. L'exploit n'est pas mince, surtout si l'on considère que ni Francisco Gento, ni Ferenc Puskas, deux de ses plus prestigieux coéquipiers au Real, n'ont jamais remporté le trophée. Des années plus tard, Don Alfredo confiera à *France Football* ne pas avoir joué « spécialement au football pour gagner des prix individuels, mais cela a été quelque chose de très important. Je suis très fier d'avoir été élu deux fois Ballon d'Or ».

> « JE N'AI PAS JOUÉ SPÉCIALEMENT POUR GAGNER DES PRIX INDIVIDUELS, MAIS CELA A ÉTÉ TRÈS IMPORTANT »
> **Alfredo Di Stefano**

LE SEPTIÈME DISPARU. L'histoire d'amour avec ce trophée qui commence à fasciner le monde du football s'éteindra doucement. Quatrième en 1960, loin derrière l'Espagnol Luis Suarez, Di Stefano bouclera la boucle à la sixième place en 1961, distancé par un autre « oriundo », l'Italo-Argentin de la Juventus Turin, Omar Sivori. La fin d'une époque pour celui qui jouera encore pendant quelques années en Liga, au Real puis à l'Espanyol, où il prendra sa retraite à quarante ans. Il aura tout simplement été l'homme-buts, l'homme spectacle des années 50. Trente ans après son deuxième et dernier sacre, *France Football* lui offrira un Super Ballon d'Or, le 26 décembre 1989, dans les studios de *Téléfoot*, à Cognacq-Jay. Après consultation de trois collèges constitués pour la circonstance - celui de *France Football*, celui des lauréats du Ballons d'Or et celui des lecteurs de *FF** - Don Alfredo reçoit le trophée en présence de Marco van Basten, Michel Platini, Franz Beckenbauer, Kevin Keegan et d'une centaine d'invités. Très ému par ce témoignage de plusieurs générations pour son immense talent, Di Stefano écrasera en coulisses les larmes trop longtemps retenues sur le plateau.

Décembre 2005 : Don Alfredo effectue le déplacement à Paris pour les cinquante ans de la création du Ballon d'Or à l'Espace Cardin. Bon pied bon œil, il devisera avec tout ce que l'académie des Ballons d'Or comptait de talents. Ce lundi 7 juillet 2014, le premier Sud-Américain tombé amoureux de ce trophée a rejoint au paradis des lauréats quelques illustres compagnons disparus : Yachine (1990), Best et Sivori (2005), Albert (2011) et Eusebio (2014). Et puis sir Stanley Matthews (2000), le seul à l'avoir jamais devancé dans l'histoire bientôt sexagénaire du Ballon d'Or. ■ FRANK SIMON

** Vote du jury de* FF *: 1. Di Stefano 2. Cruyff 3. Platini 4. Beckenbauer. Vote du jury des Ballons d'Or : 1. Di Stefano 2. Cruyff 3. Platini 4. Beckenbauer. Vote du jury des lecteurs de* FF *: 1. Platini 2. Cruyff 3. Beckenbauer 4. Di Stefano.*

L'ÉQUIPE

RAYMOND KOPA, LAURÉAT 1958 DU BALLON D'OR, REMET À SON SUCCESSEUR ET COÉQUIPIER AU REAL LE TROPHÉE 1959.

JUVENTUS

SHOW DEVANT !

Avec Iturbe et Morata, les Turinois musclent leur jeu en attaque... avant de prendre des accents français.

ALVARO MORATA, UN PROMETTEUR RENFORT POUR L'ATTAQUE DU CLUB PIÉMONTAIS. SÉBASTIEN BOUÉ

La Vieille Dame a les idées bien claires. Championne au printemps pour la troisième saison de rang, elle tient absolument à se montrer compétitive sur tous les fronts, en particulier dans une Ligue des champions qui a l'a vue se faire éliminer sans gloire en phase de poules, avant de se faire sortir par Benfica en demi-finales de l'Europa Ligue. Antonio Conte avait constaté que l'impact offensif des Bianconeri était trop tributaire de la forme, et du réalisme, de Carlos Tevez et Paco Llorente, faute d'un banc de touche à la hauteur. Le coach de la Juve a accepté de rester à Turin en se faisant promettre un recrutement ambitieux par ses dirigeants. Et, manifestement, Beppe Marotta et Fabio Paratici, respectivement directeur général et directeur sportif, ont tenu parole. Alors que la Juve a repris l'entraînement ce lundi, deux importants renforts en attaque vont être officialisés. Il y a d'abord celui de Juan Iturbe, vingt et un ans, en provenance du Hellas Vérone. L'accord entre les clubs a déjà été trouvé depuis quelques jours : 25 M€ d'indemnité de transfert, plus 2 M€ de bonus. Pourquoi attendre, alors ? Parce que la Juve et le Hellas pourraient le compléter par un échange entre Romulo, milieu latéral du club de Vérone, et Fabio Quagliarella, attaquant de réserve des champions d'Italie.

43 M€ DÉJÀ DÉBOURSÉS POUR ITURBE ET MORATA !

RABIOT APRÈS COMAN ET ÉVRA ? L'investissement de la Juve n'est pas négligeable lorsque l'on sait que Juan Iturbe n'a qu'une seule saison de haute facture à son actif, celle à peine bouclée avec Vérone (huit buts et quatre passes décisives). Recruté en Amsud en 2011, il n'était pas parvenu à s'imposer au FC Porto, qui l'avait prêté à River Plate puis au Hellas Vérone. Après avoir racheté son contrat pour 15 M€, le club vénitien a donc réalisé une respectable plus-value en le cédant à la Juve. Mais les Turinois ne se sont pas arrêtés là. Ce mardi, un autre attaquant est attendu dans la capitale piémontaise : l'Espagnol Alvaro Morata, vingt et un ans aussi. Les Italiens vont verser 18 M€ au Real Madrid pour s'attacher ses services, avec une clause libératoire en faveur des Merengue. Ces derniers devront débourser 30 M€ s'ils souhaitent le reprendre en 2015 et 36 M€ en 2016. S'il sonne castillan, le recrutement des Bianconeri a aussi des accents français. Après avoir signé pour quatre ans le jeune prodige parisien Kingsley Coman, la Juve de Pogba fait le forcing pour Adrien Rabiot. Et dans l'entourage de la Vieille Dame, on souffle qu'un émissaire du club s'apprête à rentrer de Floride avec dans sa valise l'accord signé par Patrice Évra. En vacances à Miami, le défenseur français préférerait tenter une nouvelle aventure en Italie (il avait joué à Marsala et Monza entre 1998 et 2000) plutôt que de valider l'option d'une saison supplémentaire à MU. ■ ROBERTO NOTARIANNI

C'EST FAIT

Kingsley Coman (PSG) à la Juventus Turin (5 ans). // **Jesper Juelsgaard** (DAN, Midtjylland) à Évian-TG (3 ans). // **Marcos Lopes** (POR, Manchester City) prêté à Lille (1 an). // **Delvin Ndinga** (CON, Monaco) prêté à l'Olympiakos (1 an). // **Lynel Kitambala** (Saint-Étienne) à Charleroi (2 ans). // **Guillaume Gillet** (BEL, Anderlecht) prêté à Bastia (1 an). // **Larry Azouni** (Marseille) à Nîmes (4 ans). // **Apodi** (BRE, Queretaro) à Bastia (1 an). // **Matthieu Dossevi** (Valenciennes) à l'Olympiakos (3 ans). // **Toifilou Maoulida** (Bastia) à Nîmes (2 ans). // **Fethi Harek** (ALG, Bastia) à Nîmes (3 ans). // **Pierrick Cros** (Sochaux) à Mouscron. // **Mory Koné** (Parme) à Troyes (3 ans). // **Maor Melikson** (ISR, Valenciennes) à l'Hapoël Beer Sheva (5 ans). // **Jonathan Ayité** (TOG, Brest) à Alanyaspor (1 an). // **Alexis Sanchez** (CHL, FC Barcelone) à Arsenal. // **Ashley Cole** (Chelsea) à l'AS Roma (2 ans). // **Mario Mandzukic** (CRO, Bayern) à l'Atletico (4 ans). // **Yann M'Vila** (Rubin Kazan) prêté à l'Inter (1 an). // **Isaac Cuenca** (ESP, FC Barcelone) à La Corogne. // **Diego** (BRE, Atletico) à Fenerbahçe (3 ans). // **Valter Birsa** (Milan AC) prêté au Chievo (1 an). // **Claudio Bravo** (CHL, Real Sociedad) au FC Barcelone (4 ans). // **Gareth Barry** (ANG, Manchester City) à Everton (3 ans). // **Matthieu Delpierre** (Utrecht) au Melbourne Victory (1 an). // **Mario Pasalic** (CRO, Hadjuk Split) à Chelsea. // **Arthur Boka** (CIV, Stuttgart) à Malaga (2 ans). // **Juan Bernat** (ESP, Valence) au Bayern (5 ans). // **Luis Suarez** (URU, Liverpool) au FC Barcelone (5 ans). // **Willy Caballero** (ARG, Malaga) à Manchester City (3 ans). // **Salih Uçan** (Fenerbahçe) prêté à l'AS Roma (1 an). // **Jérémy Perbet** (Villarreal) à Basaksehir (3 ans). // **Jonathan Dos Santos** (FC Barcelone) à Villarreal (5 ans). // **Alberto Gilardino** (ITA, Genoa) au Guangzhou Evergrande (2 ans et demi). // **Alessandro Matri** (ITA, Milan AC) prêté au Genoa (1 an). // **Adrian Lopez** (ESP, Atletico) au FC Porto (5 ans). // **Dodo** (BRE, AS Roma) prêté à l'Inter (2 ans).

ÇA RESTE À FAIRE

Jordan Ayew, d'un Olympique à l'autre ? L'OM a ouvert la porte à un départ de son attaquant ghanéen (22 ans) prêté à Sochaux en janvier (5 buts en 17 matches). Hubert Fournier, nouveau coach de Lyon, aimerait l'engager pour pallier un possible départ d'Alexandre Lacazette.

ALEXIS SANCHEZ VA DÉCOUVRIR SON TROISIÈME CHAMPIONNAT EUROPÉEN APRÈS L'ITALIE ET L'ESPAGNE.

ARSENAL

LA MUE DES GUNNERS

Le recrutement d'Alexis Sanchez, pour 40 M€, n'est qu'un début. Les Londoniens ont décidé de passer à l'offensive sur le marché.

Le plus révélateur dans l'acquisition d'Alexis Sanchez pour 40 M€ n'est pas qu'il s'agit du deuxième transfert le plus coûteux en valeur absolue de l'histoire d'Arsenal, après celui de Mesut Özil il y a un an de cela. Certes, c'est la confirmation que le pari de la construction de l'Emirates a été gagné et que les Gunners ont bien passé un cap économique, comme Arsène Wenger et son directeur exécutif, Ivan Gazidis, le répètent depuis des mois. Mais c'est encore plus que cela : c'est une barrière psychologique qui a été franchie. Le club disposait des ressources nécessaires pour ne pas se retrouver sans défense dans la course aux armements de la Premier League. N'avait-il pas aussi fait une offre de 50 M€ pour Luis Suarez en 2013 ?

EN ATTENDANT DEBUCHY, RÉMY, OSPINA ET KHEDIRA ? Mais là, c'est autre chose. Car Alexis Sanchez n'est que la première d'une série de recrues qui pourrait bien être la plus spectaculaire et la plus significative de l'histoire récente du club, indicative d'un changement de stratégie (l'équilibre financier n'est pas une fin en soi), déclaration d'intention qui aura pris de court tous ceux qui pensaient que Wenger était un Arpagon incapable d'ouvrir sa précieuse cassette. Arsenal a pris note des efforts consentis par Chelsea depuis le mois de janvier (Matic, Salah, Zouma, Fabregas et Diego Costa) et par Manchester United (Shaw et Herrera), et Arsenal a réagi. Après l'arrivée du Chilien, c'est celle de Mathieu Debuchy qui devrait être officialisée aussitôt que Newcastle aura trouvé un remplaçant pour le latéral des Bleus. Celui-ci pourrait d'ailleurs bien être Carl Jenkinson, la doublure passée de Bacary Sagna, dont le départ, au passage, est unanimement regretté par les fans. Wenger ne s'arrêtera pas là.

Le passage annoncé de Thomas Vermaelen, capitaine qui ne jouait plus, à Manchester United nécessite l'acquisition d'un défenseur central. Arsenal, même avec le retour de prêt de Joel Campbell, très en vue avec le Costa Rica au Brésil, cherche toujours un partenaire – et/ou concurrent – pour Olivier Giroud, et songe activer la clause de départ de Loïc Rémy, qui ne rapporterait pas plus de 10 M€ à QPR, une somme plus que modeste pour un attaquant qui a marqué quatorze buts en vingt-six matches de Championnat la saison passée. Un nouveau gardien est aussi requis, maintenant que Lukasz Fabianski a rejoint Swansea, les noms de David Ospina (excellent avec la Colombie au Mondial) et de David Marshall (meilleur joueur, et de loin, de Cardiff City l'an dernier) étant parmi ceux qui circulent le plus régulièrement. Enfin, le plus gros « coup » des Gunners après l'achat d'Alexis Sanchez pourrait bien être la capture de Sami Khedira, pour lequel le contact a été établi avec le Real Madrid. Le salaire actuel de l'international allemand (9 M€ par an) aurait fait reculer Wenger il n'y a pas si longtemps que cela. Ce n'est plus le cas.

L'AIMANT ALEXIS SANCHEZ. En cas d'échec, la solution alternative serait l'un des coéquipiers de Khedira au sein de la Nationalmannschaft, le milieu de Leverkusen Lars Bender. Les Gunners se sont donné le droit de viser haut, ce à quoi la présence d'Alexis Sanchez, joueur symbole, mais aussi aimant, les aidera significativement. Ce n'est pas, ou pas seulement, une nouvelle équipe qui se met en place à l'Emirates ; c'est un nouvel Arsenal, ravivé par la conquête de la FA Cup, son premier trophée en neuf ans, et qui ne pouvait pas afficher plus clairement son ambition d'en ajouter d'autres, encore plus prestigieux. ■

PHILIPPE AUCLAIR, À LONDRES

Khazri
À BORDEAUX POUR GRANDIR

Après une dernière saison mitigée à Bastia, le jeune Franco-Tunisien espère rebondir chez les Girondins.

Wahbi Khazri a tout connu en Corse, de ses premiers pas à ses premières foulées de footballeur à la Jeunesse Sportive Ajaccienne (JSA). À vingt-trois ans et après neuf saisons passées au Sporting Club de Bastia où il est entré au centre de formation à quatorze ans, Khazri a choisi de quitter son île. « J'en garde énormément de bons souvenirs, confie-t-il à la sortie de l'entraînement matinal. J'ai vécu deux montées successives avec Bastia *(NDLR : de National en L1 entre 2010 et 2012)*, ça reste gravé dans ma mémoire et je continuerai à les suivre. » Il a donc signé quatre ans en Gironde pour connaître « un club qui joue régulièrement le haut de tableau *(Bordeaux n'est plus sorti du top 7 depuis 2004-05)*, c'est ce que je recherchais. Je savais qu'ils me suivaient. Il me restait un an de contrat à Bastia, je m'attendais à ce qu'il y ait un départ. C'était le bon moment. »

« JE ME SUIS VITE REMIS AU BOULOT. » L'exil aurait pu, aurait dû (?) avoir lieu l'été dernier quand Lyon et Saint-Étienne s'étaient montrés très intéressés par son excellente saison 2012-13 avec sept buts et sept passes décisives en 29 matches. Un contretemps qu'il a fallu digérer. « C'est vrai, sur le coup, ça m'a fait un peu mal. Mais je me suis vite remis au boulot grâce au coach, Frédéric Hantz, qui a toujours compté sur moi. » Reste que la digestion a été délicate et l'exercice 2013-14 moins flamboyant, malgré six buts et deux passes. Deux blessures aux ischio-jambiers et une au visage l'ont freiné à deux reprises. L'homme aux 61 matches en Ligue 1 a pour mission de (re)donner un nouvel élan et de l'allant à l'attaque bordelaise, qui va connaître un rajeunissement cette saison avec Khazri et Sala, vingt-trois ans lui aussi, de retour de prêt de Niort (L2), voire Gaétan Laborde, vingt ans, qui revient également d'un prêt au Red Star (National). « Je ne veux pas critiquer le style de jeu de l'équipe, simplement rester moi-même et me montrer. Lamine Sané et Henri Saivet, que je connaissais, m'ont déjà aidé à m'intégrer dans ce groupe. Je ne veux pas sauter les étapes. » Juste éclater loin de son île. ■ TIMOTHÉ CRÉPIN

STUART MACFARLANE/ARSENAL FC VIA GETTY IMAGES

ALEX MARTIN/L'ÉQUIPE

KHAZRI ESPÈRE REDYNAMISER L'ATTAQUE BORDELAISE.

Mondial 2014

Deuxième phase

8es DE FINALE

Samedi 28 juin, à Belo Horizonte
BRÉSIL-Chili 1-1 a.p. (3 t.a.b. à 2)

Samedi 28 juin, à Rio de Janeiro
COLOMBIE-Uruguay 2-0

Lundi 30 juin, 18 heures à Brasilia
FRANCE-Nigeria 2-0

Lundi 30 juin, 22 heures, à Porto Alegre
ALLEMAGNE-Algérie 2-1 a.p.

QUARTS DE FINALE

Vendredi 4 juillet, à Fortaleza
BRÉSIL-Colombie 2-1

Vendredi 4 juillet, à Rio de Janeiro
France-ALLEMAGNE 0-1

DEMI-FINALES

Mardi 8 juillet, 22 heures à Belo Horizonte
Brésil-ALLEMAGNE 1-7

Mercredi 9 juillet, à Sao Paulo
Pays-Bas-ARGENTINE 0-0 a.p. (2 t.a.b. à 4)

FINALE

Dimanche 13 juillet, à Rio de Janeiro
ALLEMAGNE-Argentine 1-0 a.p.

MATCH POUR LA 3e PLACE

Samedi 12 juillet, à Brasilia
Brésil-PAYS-BAS 0-3

DEMI-FINALES

Samedi 5 juillet, à Salvador
PAYS-BAS-Costa Rica 0-0 a.p. (4 t.a.b. à 3)

Samedi 5 juillet, à Brasilia
ARGENTINE-Belgique 1-0

QUARTS DE FINALE

Dimanche 29 juin, à Fortaleza
PAYS-BAS-Mexique 2-1

Dimanche 29 juin, à Recife
COSTA RICA-Grèce 1-1 a.p. (5 t.a.b. à 3)

Mardi 1er juillet, 18 heures, à Sao Paulo
ARGENTINE-Suisse 1-0 a.p.

Mardi 1er juillet, 22 heures, à Salvador
BELGIQUE-États-Unis 2-1 a.p.

8es DE FINALE

Dimanche 29 juin, à Fortaleza
PAYS-BAS-Mexique 2-1

Dimanche 29 juin, à Recife
COSTA RICA-Grèce 1-1 a.p. (5 t.a.b. à 3)

Règlement

Tous les matches de la deuxième phase (des huitièmes à la finale) sont disputés selon le système d'élimination directe. Si, après quatre-vingt-dix minutes, les deux équipes sont à égalité, on jouera une prolongation de deux fois quinze minutes. Si le score est toujours nul au bout des cent vingt minutes de jeu, une séance de tirs au but sera organisée pour désigner le vainqueur.

Buteurs

1. James Rodriguez (Colombie), 6 buts.
2. T. Müller (Allemagne), 5 buts.
3. Messi (Argentine), Neymar (Brésil), Van Persie (Pays-Bas), 4 buts.
6. Schürrle (Allemagne), E. Valencia (Équateur), Benzema (France), Robben (Pays-Bas), Shaqiri (Suisse), 3 buts.
11. Djabou, Slimani (Algérie), Götze, Hummels, Kroos, M. Klose (Allemagne), Cahill (Australie), David Luiz, Oscar (Brésil), A. Sanchez (Chili), Martinez (Colombie), Ruiz (Costa Rica), Bony, Gervinho (Côte d'Ivoire), Mandzukic, Perisic (Croatie), Dempsey (États-Unis), A. Ayew, Gyan (Ghana), Musa (Nigeria), Depay (Pays-Bas), L. Suarez (Uruguay), 2 buts.
33. Brahimi, Feghouli, Halliche (Algérie), Khedira, Özil (Allemagne), Rooney, Sturridge (Angleterre), Di Maria, Higuain, Rojo (Argentine), Jedinak (Australie), De Bruyne, Fellaini, Lukaku, Mertens, Origi, Vertonghen (Belgique), Dzeko, Ibisevic, Pjanic, Vrsajevic (Bosnie-Herzégovine), Fernandinho, Fred, Thiago Silva (Brésil), Matip (Cameroun), Aranguiz, Beauséjour, Jara, Valdivia, Vargas (Chili), Armero, Cuadrado, Gutierrez, Quintero (Colombie), Heung-Min Son, Koo, Lee (Corée du Sud), Duarte, J. Campbell, Urena (Costa Rica), Olic (Croatie), F. Torres, Mata, Villa, Xabi Alonso (Espagne), Brooks, Green, Jones (États-Unis), Giroud, Matuidi, Mou. Sissoko, P. Pogba, Valbuena (France), Papastathopoulos, Samaras, Samaris (Grèce), Costly (Honduras), Ghoochanneijhad (Iran), Balotelli, Marchisio (Italie), Honda, Okazaki (Japon), Giovani Dos Santos, Guardado, J. Hernandez, Marquez, Peralta (Mexique), Odemwingie (Nigeria), Blind, De Vrij, Fer, Huntelaar, Sneijder, Wijnaldum (Pays-Bas), C. Ronaldo, Nani, Varela (Portugal), Kerjakov, Kokorine (Russie), Dzemaili, Mehmedi, Seferovic, Xhaka (Suisse), Cavani, Godin (Uruguay), 1 but.
Ont marqué contre leur camp : Kolasinac (Bosnie-Herzégovine) pour l'Argentine ; Marcelo (Brésil) pour la Croatie ; Boye (Ghana) pour le Portugal ; Valladares (Honduras) pour la France ; Yobo (Nigeria) pour la France.

Passeurs

1. Cuadrado (Colombie), 4 passes.
2. Kroos, T. Müller (Allemagne), 3 passes.
4. Feghouli (Algérie), Lahm (Allemagne), De Bruyne, Hazard (Belgique), James Rodriguez (Colombie), Bolanos (Costa Rica), Aurier (Côte d'Ivoire), Benzema (France), Emenike (Nigeria), Blind, Janmaat (Pays-Bas), Drmic, Ri. Rodriguez (Suisse), 2 passes.
17. Brahimi, Djabou, Medjani, Slimani (Algérie), Höwedes, Khedira, Schürrle, Özil (Allemagne), Rooney (Angleterre), Messi (Argentine), McGowan (Australie), David Luiz, Luiz Gustavo, Neymar, Oscar (Brésil), Nyom (Cameroun), Aranguiz, Vargas (Chili), Aguilar, Gutierrez (Colombie), Lee (Corée du Sud), J. Campbell, Diaz, Gamboa (Costa Rica), Perisic, Pranjic (Croatie), Gervinho (Côte d'Ivoire), W. Ayovi (Équateur), Fabregas, Iniesta, Juanfran (Espagne), Bradley, Zusi (États-Unis), Giroud, P. Pogba, Valbuena (France), Afful, Asamoah, Muntari (Ghana), Candreva, Verratti (Italie), Honda, Nagatomo (Japon), Herrera (Mexique), Babatunde (Nigeria), Depay, Huntelaar, Robben, Sneijder (Pays-Bas), C. Ronaldo (Portugal), Kombarov (Russie), Inler (Suisse), Cavani, Ramirez (Uruguay), 1 passe.

Palmarès

1930
Uruguay-Argentine 4-2
1934
Italie-Tchécoslovaquie 2-1 a.p.
1938
Italie-Hongrie 4-2
1950
Uruguay-Brésil 2-1
1954
RFA-Hongrie 3-2
1958
Brésil-Suède 5-2
1962
Brésil-Tchécoslovaquie 3-1
1966
Angleterre-RFA 4-2 a.p.
1970
Brésil-Italie 4-1
1974
RFA - Pays-Bas 2-1
1978
Argentine - Pays-Bas 3-1 a.p.
1982
Italie-RFA 3-1
1986
Argentine-RFA 3-2
1990
RFA-Argentine 1-0
1994
Brésil-Italie 0-0 a.p. (3 t.a.b. à 2)
1998
France-Brésil 3-0
2002
Brésil-RFA 2-0
2006
Italie-France 1-1 a.p. (5 t.a.b. à 3)
2010
Espagne - Pays-Bas 1-0 a.p.
2014
Allemagne-Argentine 1-0 a.p.

Demi-finales

● Le 8 juillet, à Belo Horizonte, **Brésil-ALLEMAGNE : 1-7 (0-5).** Spectateurs : 58 141. Arbitre : M. Rodriguez (MEX). Buts : Oscar (90e) pour le Brésil ; T. Müller (11e), M. Klose (23e), Kroos (24e, 26e), Khedira (29e), Schürrle (69e, 79e) pour l'Allemagne. Avertissement : Dante (68e) pour le Brésil.
Brésil : Julio César - Maicon, David Luiz (c), Dante, Marcelo - Fernandinho (Paulinho, 46e), Luiz Gustavo - Bernard, Oscar, Hulk (Ramires, 46e) - Fred (Willian, 69e). Entr. : Scolari.
Allemagne : Neuer - Lahm (c), Boateng, Hummels (Mertesacker, 46e), Höwedes - Khedira (Draxler, 76e), Schweinsteiger, Kroos - Müller, Klose (Schürrle, 58e), Özil. Entr. : Löw.

● Le 7 juillet, à Sao Paulo, **Pays-Bas - ARGENTINE : 0-0 a.p. Argentine qualifiée 4 t.a.b à 2.** Spectateurs : 63 267. Arbitre : M. Cakir (TUR). **Tirs au but réussis par :** Robben et Kuyt pour les Pays-Bas ; Messi, Garay, Agüero et Rodriguez pour l'Argentine. **Tirs au but manqués par :** Vlaar et Sneijder pour les Pays-Bas. Avertissements : Martins Indi (45e), Huntelaar (105e) pour les Pays-Bas ; Demichelis (49e) pour l'Argentine.
Pays-Bas : Cillessen - Kuyt, De Vrij, Vlaar, Martins Indi (Janmaat, 46e), Blind - Wijnaldum, De Jong (Clasie, 62e), Sneijder - Robben, Van Persie (c) (Huntelaar, 96e). Entr. : Van Gaal.
Argentine : Romero - Zabaleta, Demichelis, Garay, Rojo - Perez (Palacio, 81e), Biglia, Mascherano, Lavezzi (Rodriguez, 101e) - Messi (c) - Higuain (Agüero, 82e). Entr. : Sabella.

Match pour la 3e place

● À Belo Horizonte, **Brésil - PAYS-BAS : 0-3 (0-2).** Spectateurs : 68 034. Arbitre : M. Haimoudi (ALG). Buts : Van Persie (3e s.p.), Blind (17e), Wijnaldum (90e + 1). Avertissements : Thiago Silva (2e), Fernandinho (54e), Oscar (68e) pour le Brésil ; Robben (9e), De Guzman (36e) pour les Pays-Bas.
Brésil : Julio César - Maicon, David Luiz, Thiago Silva (c), Maxwell - Luiz Gustavo (Fernandinho, 46e), Paulinho (Hernanes, 57e) - Ramires (Hulk, 73e), Willian, Oscar - Jô. Entr. : Scolari.
Pays-Bas : Cillessen (Vorm, 90e) - Kuyt, De Vrij, Vlaar, Martins Indi, Blind (Janmaat, 70e) - Wijnaldum, De Guzman, Clasie (Veltman, 90e) - Van Persie (c), Robben. Entr. : Van Gaal.

Finale

● Le 13 juillet, à Rio de Janeiro, **ALLEMAGNE-Argentine : 1-0 a.p. (0-0).** Spectateurs : 74 738. Arbitre : M. Rizzoli (ITA). But : Götze (113e). Avertissements : Schweinsteiger (29e), Höwedes (33e) pour l'Allemagne ; Mascherano (56e), Agüero (65e) pour l'Argentine.
Allemagne : Neuer (7✶) - Lahm (c) (8✶), Boateng (5✶), Hummels (4✶), Höwedes (5✶) - Kramer (Schürrle, 32e ; 7✶), Schweinsteiger (8✶), Kroos (4✶) - Müller (7✶), Klose (4✶), (Götze, 88e), Özil (6✶). Entr. : Löw.
Argentine : Romero (6✶) - Zabaleta (7✶), Demichelis (4✶), Garay (6✶), Rojo (6✶) - Lavezzi (6✶) (Agüero, 46e ; 6✶), Biglia (6✶), Mascherano (8✶), Perez (5✶) (Gago, 86e) - Messi (c) (5✶), Higuain (4✶) (Palacio, 78e). Entr. : Sabella.

Premier tour

Groupe A

1re JOURNÉE, 12 JUIN
Brésil-Croatie 3-1
13 JUIN
Mexique-Cameroun 1-0
2e JOURNÉE, 17 JUIN
Brésil-Mexique 0-0
18 JUIN
Cameroun-Croatie 0-4
3e JOURNÉE, 23 JUIN
Cameroun-Brésil 1-4
Croatie-Mexique 1-3
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Brésil	7	3	2	1	0	7	2
2. Mexique	7	3	2	1	0	4	1
3. Croatie	3	3	1	0	2	6	6
4. Cameroun	0	3	0	0	3	1	9

Groupe B

1re JOURNÉE, 13 JUIN
Espagne - Pays-Bas 1-5
Chili-Australie 3-1
2e JOURNÉE
18 JUIN
Australie - Pays-Bas 2-3
Espagne-Chili 0-2
3e JOURNÉE, 23 JUIN
Pays-Bas - Chili 2-0
Australie-Espagne 0-3
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Pays-Bas	9	3	3	0	0	10	3
2. Chili	6	3	2	0	1	5	3
3. Espagne	3	3	1	0	2	4	7
4. Australie	0	3	0	0	3	3	9

Groupe C

1re JOURNÉE, 14 JUIN
Colombie-Grèce 3-0
15 JUIN
Côte d'Ivoire-Japon 2-1
2e JOURNÉE, 19 JUIN
Colombie-Côte d'Ivoire 2-1
Japon-Grèce 0-0
3e JOURNÉE, 24 JUIN
Japon-Colombie 1-4
Grèce-Côte d'Ivoire 2-1
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Colombie	9	3	3	0	0	9	2
2. Grèce	4	3	1	1	1	2	4
3. Côte d'Ivoire	3	3	1	0	2	4	5
4. Japon	1	3	0	1	2	2	6

Groupe D

1re JOURNÉE, 14 JUIN
Uruguay-Costa Rica 1-3
Angleterre-Italie 1-2
2e JOURNÉE, 19 JUIN
Uruguay-Angleterre 2-1
20 JUIN
Italie-Costa Rica 0-1
3e JOURNÉE, 24 JUIN
Costa Rica-Angleterre 0-0
Italie-Uruguay 0-1
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Costa Rica	7	3	2	1	0	4	1
2. Uruguay	6	3	2	0	1	4	4
3. Italie	3	3	1	0	2	2	3
4. Angleterre	1	3	0	1	2	2	4

Groupe E

1re JOURNÉE
15 JUIN
Suisse-Équateur 2-1
France-Honduras 3-0
2e JOURNÉE, 20 JUIN
Suisse-France 2-5
Honduras-Équateur 1-2
3e JOURNÉE, 25 JUIN
Équateur-France 0-0
Honduras-Suisse 0-3
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. France	7	3	2	1	0	8	2
2. Suisse	6	3	2	0	1	7	6
3. Équateur	4	3	1	1	1	3	3
4. Honduras	0	3	0	0	3	1	8

Groupe F

1re JOURNÉE, 15 JUIN
Argentine - Bosnie-Herzégovine 2-1
16 JUIN
Iran-Nigeria 0-0
2e JOURNÉE, 21 JUIN
Argentine-Iran 1-0
Nigeria - Bosnie-Herzégovine 1-0
3e JOURNÉE, 25 JUIN
Nigeria-Argentine 2-3
Bosnie-Herzégovine - Iran 3-1
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Argentine	9	3	3	0	0	6	3
2. Nigeria	4	3	1	1	1	3	3
3. Bosnie-Herz.	3	3	1	0	2	4	4
4. Iran	1	3	0	1	2	1	4

Groupe G

1re JOURNÉE, 16 JUIN
Allemagne-Portugal 4-0
Ghana - États-Unis 1-2
2e JOURNÉE, 21 JUIN
Allemagne-Ghana 2-2
22 JUIN
États-Unis - Portugal 2-2
3e JOURNÉE, 26 JUIN
États-Unis - Allemagne 0-1
Portugal-Ghana 2-1
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Allemagne	7	3	2	1	0	7	2
2. États-Unis	4	3	1	1	1	4	4
3. Portugal	4	3	1	1	1	4	7
4. Ghana	1	3	0	1	2	4	6

Groupe H

1re JOURNÉE, 17 JUIN
Belgique-Algérie 2-1
18 JUIN
Russie-Corée du Sud 1-1
2e JOURNÉE, 22 JUIN
Belgique-Russie 1-0
Corée du Sud-Algérie 2-4
3e JOURNÉE, 26 JUIN
Corée du Sud-Belgique 0-1
Algérie-Russie 1-1
CLASSEMENT FINAL

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Belgique	9	3	3	0	0	4	1
2. Algérie	4	3	1	1	1	6	5
3. Russie	2	3	0	2	1	2	3
4. Corée du Sud	1	3	0	1	2	3	6

Étranger

États-Unis

Matches joués du 6 au 12 juillet

Vancouver-Seattle	1-0
Kansas City-Chicago Fire	1-1
Chicago Fire-Toronto FC	1-1
D. Chivas USA-Montréal	1-0
San Jose-DC United	1-2
Montréal-Kansas City	1-2
LA Galaxy-R. Salt Lake	1-0
Philadelphia-Colorado	3-3
Toronto FC-Houston	4-2
New England-Chicago Fire	0-1
Vancouver-D. Chivas USA	1-3
New York RB-Columbus	4-1

Classement Est

1. DC United, 31 pts. **2.** Kansas City, 29. **3.** Toronto FC, 24. **4.** New England, 23. **5.** Columbus, 20. **5.** New York RB, 20. **7.** Chicago Fire, 19. **7.** Philadelphia, 19. **9.** Houston, 18. **10.** Montréal, 14.

Classement Ouest

1. Seattle, 35 pts. **2.** R. Salt Lake, 28. **3.** Colorado, 27. **4.** FC Dallas, 26. **5.** Vancouver, 25. **6.** LA Galaxy, 24. **7.** D. Chivas USA, 23. **8.** Portland, 21. **9.** San Jose, 16.

Ligue des champions

Express

1er TOUR

DE QUALIFICATION RETOUR

8 ET 9 JUILLET

Banants (ARM)-**S. Coloma** (AND) (0-1) **3-2**
Torshavn (FER)-Lincoln (GIB) (1-1) **5-2**
L. Tallinn (EST)-Fiorita (SAN) (1-0) **7-0**

Rendez-vous

2e TOUR DE QUALIFICATION ALLER

MARDI 15 JUILLET

La Vallette (MLT)-Qaraba Agdam (AZE)
SlovanBratislava (SLQ)-NewSaints (GAL)
BATE Borisov (BLR)-Skënderbeu (ALB)
Sh. Tiraspol (MOL)-Sutjeska Niksi (MTN)
Zrinjski (BOS)-Maribor (SLV)
Rabotnicki (MCD)-HJK Helsinki (FIN)
Santa Coloma (AND) - Mac. Tel-Aviv (ISR)
Sp. Prague (RTC)-Levadia Tallinn (EST)
Cliftonville (ILN)-Debrecen (HON)
Partizan Belgrade (SER)-HB Torshavn (FER)
Din. Zagreb (CRO)-Zalgiris Vilnius (LIT)
KR Reykjavik (ISL)-Celtic Glasgow (ECO)

MERCREDI 16 JUILLET

Dynamo Tbilissi (GEO)-Aktobe (KAZ)
Malmö (SUE)-Ventspils (LET)
Lud. Razgrad (BUL)-F91 Dudelange (LUX)
Strömsgodset (NOR)-St. Bucarest (ROU)
Legia Varsovie (POL)-St Patrick's (IRL)

Matches retour les mardi 22 et mercredi 23 juillet.

Europa Ligue

Express

1er TOUR

DE QUALIFICATION RETOUR

8 JUILLET

Linfield (IRL)-Torshavn (FER) (2-1) **1-1**

10 JUILLET

Karagandy (KAZ)-Shirak (ARM) (2-1) **3-1**
FC **Astana** (KAZ)-Pyunik (ARM) (4-1) **2-0**
Mika (ARM)-**RNK Split** (CRO) (0-2) **1-1**
Laçi (ALB)-Velenje (SLV) (1-1) **1-1 a.p.**
(Laçi qualifié 3 t.a.b. à 2)
Daugavpils (LET)-**Vikingur** (FER) (1-2) **1-1**
H. Espoo (FIN)-**Sil. Kalev** (EST) (1-2) **3-2**
Ekranas (LIT)-**Crusaders** (ILN) (1-3) **1-2**
Lovcen (MTN)-**Zeljeznicar** (BOS) (0-0) **0-1**
Podgorica (MTN)-Falciano (SAN) (2-1) **3-0**
Sachkhere (GEO)-Turnovo (MCD) (1-0) **3-1**
Int. Bakou (AZE)-Tiraspol (MOL) (3-2) **3-1**
UE Sant Julia (AND)-Cukaricki (SER) (0-4) **0-0**
Atlantas (LIT)-Differdange (LUX) (0-1) **3-1**
Kalju (EST)-Fram Reykjavik (ISL) (1-0) **2-2**
Jelgava (LET)-**Rosenborg** (NOR) (0-4) **0-2**
Haugesund (NOR)-Broughton (GAL) (1-1) **2-1**
D. Riga (LET)-**Aberdeen** (ECO) (0-5) **0-3**
Tromsö (NOR)-Tartu Santos (EST) (7-0) **6-1**
Brommap. (SUE)-Vaasa (FIN) (1-2) **2-0**
Fola Esch (LUX)-**Göteborg** (SUE) (0-0) **0-2**
Flamurtari (ALB)-Bolnisi (GEO) (3-2) **1-2**
Z. Chisinau (MOL)-Shkëndija (MCD) (1-2) **2-0**
Kukësi (ALB)-**K. Almaty** (KAZ) (0-1) **0-0**
Birkikara (MLT)-**Diosgyori** (HON) (1-2) **1-4**
Trnava (SVQ)-Hibernians (MLT) (4-2) **5-0**
Bangor (GAL)-**Stjarnan** (ISL) (0-4) **0-4**
Aberystwyth (GAL)-**Derry** (IRL) (0-4) **0-5**
Fuglafjordur (FER)-**Pallo** (FIN) (0-1) **0-0**
Sligo R. (IRL)-FK Banga (LIT) (0-0) **4-0**
Col. Europa (GIB)-**FC Vaduz** (LIE) (0-3) **0-1**
Ferencvaros (HON)-Sliema (MLT) (1-1) **2-1**
Libertas (SAN)-**B. Plovdiv** (BUL) (0-4) **0-2**
Koper (SLV)-Celik Niksic (MTN) (5-0) **4-0**
S. Brijeg (BOS)-Qäbälä (AZE) (2-0) **3-0**
M. Skopje (MCD)-UE S. Coloma (AND) (3-0) **2-0**
Glenavon (IRL)-**Hafnarfjördur** (ISL) (0-3) **2-3**
Dundalk (IRL)-Jeun. Esch (LUX) (2-0) **3-1**

11 JUILLET

L. Lovetch (BUL)-FC Veris (MOL) (0-0) **3-0**

Rendez-vous

2e TOUR DE QUALIFICATION ALLER

JEUDI 17 JUILLET

RNK Split (CRO)-Hap. Beer Sheva (ISR)
FC Astana (KAZ) - Hapoël Tel-Aviv (ISR)
Litex Lovetch (BUL)-Diosgyori (HON)
Kairat Almaty (KAZ)-Esbjerg (DAN)
Laçi (ALB)-FK Zorya (UKR)
Kosice (SVQ)-Slovan Liberec (RTC)
Neftçi (AZE)-FC Koper (SLO)
D. Minsk (UKR)-Myl. Pallo (FIN)
B. Podgorica (MTN)-AC Omonia (CHY)
Trencin (SVQ)-Vijvodina (SER)
Sillamäe (EST)-Krasnodar (RUS)
Ruch Chorzow (POL)-Vaduz (LIE)
Atlantas (LIT)-Ch. Karagandy (KAZ)
Kalju (EST)-Lech Poznan (POL)
Zestafoni (GEO)- Sp. Trnava (SVQ)
Elfsborg (SUE)-Inter Bakou (AZE)
RoPS Rovaniemi (FIN)-Asteras (GRE)
Petrolul Ploesti (ROU)-Flamurtari (ALB)
Botev Plovdiv (BUL)-St Pölten (AUT)
Rosenborg BK (NOR)-Sligo Rovers (EIR)
Mlada Boleslav (RTC)-Siroki Brijeg (BOS)
Brommapojkarna (SUE)-Crusaders (IRN)
Neman (BLR)-FH Hafnarfjördur (ISL)
CFR Cluj (ROU)-Jagodina (SER)
Lucerne (SUI)-St Johnstone (ECO)
CSKA Sofia (BUL)-Zimbru Chisinau (MOL)
Zulte-Waregem (BEL) - Zawisza (POL)
Vikingur (FER)-Tromsö (NOR)
Molde (NOR)-Gorica (SLO)
Metalurg Skopje (MCD)-Zelejnicar (BHZ)
Bursaspor (TUR)-Chikura (GEO)
Rijeka (CRO)-Ferencvaros (HON)
Derry City (EIR)-CH. Soligorsk (BLR)
Motherwell (ECO)-Stjarnan (ISL)
Aberdeen (ECO)-Groningue (HOL)
Linfield (ILN)-AIK Stockholm (SUE)
Dundalk (EIR)-Hajduk Split (CRO)
ETO Györ (HON)-Göteborg (SUE)
Sarajevo (BHZ)-Haugesund (NOR)
Cukaricki (SER)-Grödig (AUT)

Matches retour le jeudi 24 juillet.

France

Amicaux

8 JUILLET

Hartberg (AUT) - Paris-SG	0-3
Boulogne-sur-mer (N) - Lens	2-1
● À Köniz (SUI), Young Boys (SUI)-Sochaux (L2)	0-1

9 JUILLET

● À Vire, Caen-Rennes	2-0
● À Inzinzac-Lochrist, Lorient-Laval (L2)	1-2
● À Balma, Toulouse-Nîmes (L2)	1-2
● À Granville, Brest (L2)-Le Havre (L2)	2-2
● À Sens, Auxerre (L2)-Troyes (L2)	1-2
● À Cournon, Clermont (L2)-UNFP	4-0

11 JUILLET

Arles-Avignon (L2) - M. Consolat (N)	1-0
Créteil (L2)-UNFP	4-1
● Au Chambon-sur-Lignon, Metz - Saint-Étienne	1-3
● À Berne (SUI), Young Boys (SUI)-Reims	0-0
● À Corte, Bastia-GFC Ajaccio (L2)	0-0
● À Avallon, Auxerre (L2)-Dijon (L2)	1-1
● À Dinard, Orléans (L2) - Saint-Malo (CFA)	2-1

12 JUILLET

Niort (L2)-Tours (L2)	1-0
Colomiers (N)-AC Ajaccio (L2)	0-1
Sochaux (L2)-Épinal	1-2
● À Klagenfurt (AUT), Saint-Veit (AUT) - Monaco	0-12
● À Gleisdorf (AUT), Paris-SG - Videoton (HON)	4-3
● À Divonne-les-Bains, Nice-Bordeaux	0-2
● À Salzbourg (AUT), Lille-Jihlava (RTC)	0-1
● À Sallanches, Évian-TG - Servette Genève (SUI)	0-3
● À Mazères, Toulouse-Luzenac (N)	1-1
● À Annecy, Nantes-Meyrin (SUI)	3-0
● À Segré, Rennes-Angers (L2)	1-1
● À Coataudon-Guipavas, Lorient-Brest (L2)	1-1
● À Sarzeau, Guingamp-Luçon (N)	2-1
● À Vitry-le-François, Nancy (L2)-Troyes (L2)	1-1
● À Riom, Clermont (L2)-Moulins (CFA)	1-3
● À Château-Gontier, Laval (L2) - Le Poiré-sur-Vie (N)	1-0

ANNONCES CLASSÉES

DIVERS

Pour la première fois en France une Formation Profesionnelle pour les Scouts

Participez à la première formation MSSP ou METHODES ET STRATEGIES DES SCOUTS PROFESSIONNELS

Les programmes MSSP
- TECHNIQUE
- JURIDIQUE
- ENVIRONNEMENT SCOUTING
- OUTILS VIDEOS ET LOGICIELS
- SUPERVISION
- INTERVENANTS PROFESSIONNELS
- MEMOIRE DE RECRUTEMENT

Des intervenants prestigieux pour un recrutement de qualité

Clubs nous formons pour vous des recruteurs qualifiés

Entraineurs, joueurs, recruteurs en place optimisez votre CV

Contact : Homneo sports
r.spindler@homneosports
06.16.73.52.30

CLUB 95 cherche pour U17 1ère D. entraîneur I2 ou animateur Séniors. football.usob@orange.fr

AMAURY MÉDIAS,
Service des annonces classées
Tél. : 01-40-10-53-27 ou 01-40-10-52-15. Fax. : 01-40-10-52-9
VOUS VOULEZ PASSER UNE ANNONCE ?
Envoyez votre bulletin accompagné de son règlement par chèque ou CCP libellé à **Amaury Médias** à :
AMAURY MÉDIAS Service Annonces Classées,
25, av. Michelet, 93405 St-Ouen Cedex.
Nom, prénom, adresse, tél., date de parution.
VOTRE ANNONCE : Pour 5 lignes : 63 € TTC.
Pour 10 lignes : 115 € TTC.
Pour 15 lignes : 150 € TTC. (tél. compris).
Annonces encadrées : supp. 15 €.
Domiciliation : supp. 35 €.

Programme TV

DU 15 AU 21 JUILLET

MARDI 15

17.00 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
19.20 CANAL+ SPORT **Copenhague-Lyon,** amical.

MERCREDI 16

16.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.00 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.

JEUDI 17

16.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.00 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.

VENDREDI 18

16.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.00 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.30 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
18.55 BEIN SPORTS 2 **Leipzig - Paris-SG,** amical.

SAMEDI 19

15.10 L'ÉQUIPE 21 **Rai, Do Brasil.**
16.25 L'ÉQUIPE 21 **Seleçao : la tête dans les étoiles.**
17.45 EUROSPORT **Portugal-Israël,** Euro U19.
19.00 CANAL+ **Marseille-CSKA Moscou,** amical.
20.15 EUROSPORT **Bulgarie-Allemagne,** Euro U19.
21.00 CANAL+ **Lyon-Chakhtior Donetsk,** amical.

DIMANCHE 20

14.30 L'ÉQUIPE 21 **Euro 1984 : les pionniers.**
L'ÉQUIPE 21 **Édition spéciale Euro 1984.**

LUNDI 21

16.40 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
17.20 L'ÉQUIPE 21 **93150,** un autre football.
20.50 L'ÉQUIPE 21 **Euro 1984 : les pionniers.**
21.50 L'ÉQUIPE 21 **Édition spéciale Euro 1984.**

Match en direct
L'Équipe 21 ou lequipe.fr

Mardi 15 juillet 2014 | N° 3561

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES : 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C.

Société par Actions Simplifiée. Siège social : 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. **Président :** Intra-presse représentée par François Morinière. **Principal associé :** SAS Intra-presse.

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : François Morinière.

ABONNEMENTS : 69-73, boulevard Victor-Hugo, 93585 Saint-Ouen Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Fax : 01-58-61-01-37. France métropolitaine : 120 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse complète.

PUBLICITÉ COMMERCIALE : Amaury Médias.

Le n° 3560 de *France Football*, daté du 8 juillet 2014, a été tiré à 172 479 exemplaires.

COMMISSION PARITAIRE : n° 0618 K 83518.
DISTRIBUTION : Presstalis. **IMPRESSION-BROCHAGE :** Maury Malesherbes (45).

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Chaque semaine, une personnalité extérieure au football raconte sa passion pour le ballon rond.

Amour foot

MICKEY 3D

«Schumacher a commis un attentat»

Le chanteur, fan des Verts, a vécu une soirée cauchemardesque en 1982, lors de la demi-finale de Séville.

DR

Cinq ans qu'il attendait ça! Mickaël Furnon, quarante-trois ans, alias Mickey dans le groupe de rock Mickey 3D sortira un nouvel album l'hiver prochain. L'heure de gloire du groupe remonte à 2005 avec *Matador*, vendu à plus de 200 000 exemplaires avec notamment une chanson consacrée à Johnny Rep. Pour la Coupe du monde, Mickey 3D a créé une chanson intitulée *cpasgrave*, l'hymne officiel des Bleus, qui a été vivement critiqué. «C'était pour m'amuser et les encourager, même si certains ne l'ont pas compris.»

« Il paraît que le foot peut rendre un peu fou. Pour vous, c'était quand ?

(Sans hésiter.) Le France-Allemagne de 1982. J'étais dans un camping du sud de la France, à Port-Grimaud dans le Var. J'ai pleuré toute la nuit. Les Allemands chantaient, j'avais douze ans, j'aurais pu les tuer. Quand on est gamin, qu'on ressent une telle injustice et qu'on entend les Allemands chanter, c'est dur.

Vous avez regardé ce match dans le camping ?

Devant la caravane avec les copains de mes parents. Ils avaient une petite télévision en noir et blanc. Quelques Allemands s'arrêtaient pour jeter un œil. Ce match demeure à jamais la plus grande tragédie de l'histoire de l'équipe de France de football.

Ç'a gâché vos vacances ?

Au bout de trois jours, ça allait, mais ç'a marqué le petit fan de foot que j'étais.

Vous vous rappelez dans quel état vous étiez à 3-1 pour la France ?

C'était impossible qu'on perde. Pourtant, je me rappelle de l'entrée de Karl-Heinz Rummenigge *(NDLR : à la 97e minute)*, à ce moment-là, je ne le sentais pas, je me suis dit : "Ouh ! la la ! on ne va pas les battre."

Pourquoi Rummenigge en particulier ?

C'était une star à l'époque, j'ai pensé qu'il allait nous planter deux buts. Finalement, il en mettra un quand même *(le deuxième de la RFA, à la 112e minute ajouté à une frappe réussie lors de la séance des tirs au but)*. La peur de gagner, c'est très français et elle était présente chez les joueurs et les supporters.

On ne peut pas aborder ce match sans évoquer Battiston…

C'était horrible. J'avais peur en voyant ce mec allongé avec les ralentis de l'action qui passaient en boucle. Schumacher a commis un attentat ! On s'emporte, on pense que le match a été acheté, que l'arbitre a pris de la coke. Les Croates ont dû ressentir la même chose contre le Brésil cette année *(le penalty controversé sur Fred)*.

> "Michel Platini, l'un des plus grands joueurs, **la star des stars.**"

Ce match vous a-t-il longtemps marqué ?

Jusqu'à la victoire de la France, en 1998. On l'attendait tellement cette première Coupe du monde. Ça efface un peu les injustices. Ça fait du bien, d'un côté, mais de l'autre, il y a un contrecoup car je sais que je ne revivrai plus une émotion pareille. En 1998, j'étais comme un gamin. En 2006, quand on a perdu, plein de gens étaient déçus, moi je me suis dit que c'était l'heure des Italiens.

Et les Allemands, les détestez-vous toujours ?

J'ai souvent détesté leur football. Mais, en ce moment, ils ont une belle équipe. Depuis qu'il y a une certaine mixité avec des joueurs d'origine turque ou polonaise, leur jeu est plus technique, plus offensif, plus créatif. C'est l'une des équipes qui me plaît le plus depuis deux ou trois ans.

Côté club, vous avez toujours eu un lien particulier avec Saint-Étienne…

Ça, c'est la nostalgie de l'enfance. Je me suis intéressé au foot au moment où les Verts commençaient à piquer du nez au début des années 80. Après la période des Rep et Platini, ça n'est jamais revenu : tous les samedis soir, on allait au stade et on se demandait toujours par combien de buts d'écart les Verts allaient gagner. Saint-Étienne gagnait tout le temps. Quand tu es gamin, tu ne te rends pas compte qu'il y a d'autres équipes qui ont le droit de gagner. Mes idoles étaient stéphanoises, comme Michel Platini, l'un des plus grands joueurs, la star des stars. S'il y en a un à mettre au-dessus, c'est bien lui. Notamment, quand on regardait les résumés de la Juventus à *Stade 2* et qu'on voyait ses buts. Après, j'aimais bien Rocheteau, Zico, Paolo Rossi. En revanche, je n'ai jamais été fan de Maradona.

Que pensez-vous de l'action de Michel Platini à l'UEFA ? Et de sa déclaration où il demandait aux Brésiliens de ne pas manifester pendant la durée du Mondial.

Je n'ai pas l'impression qu'il ait fait des trucs horribles, ça reste à démontrer. J'ai lu des interviews où il se défendait de tout ça. Je l'ai toujours vu comme un mec bien. Je le trouve droit et moins magouilleur que ses prédécesseurs. C'est super qu'il ait ouvert la Ligue des champions aux petites nations. Sur sa déclaration, il a été un peu maladroit mais je comprends ce qu'il a voulu dire : c'est souvent lors des Coupes du monde ou des JO que les problèmes ressurgissent et que les gens veulent médiatiser cela. Il ne fallait pas que cela occulte la fête du foot. » ■ TIMOTHÉ CRÉPIN

L'ÉQUIPE

8 JUILLET 1982, FRANCE-RFA (1-1 A.P., 5 T.A.B À 4), MICHEL PLATINI TIENT LA MAIN DE PATRICK BATTISTON ÉVACUÉ SUR UNE CIVIÈRE. AU LOIN, HARALD SCHUMACHER (MAILLOT ROUGE) ATTEND LA REPRISE DU JEU, SANS JAMAIS PRENDRE DE NOUVELLE DE L'ÉTAT DE SANTÉ DE SA VICTIME.

Retrouvez le blog de Didier Braun sur http://uneautrehistoiredufoot.blogs.lequipe.fr

1. ROMARIO, FÉLICITÉ PAR SON CAPITAINE DUNGA, PEUT SERRER LA COUPE DANS SES MAINS: AVEC CINQ BUTS DURANT LA COMPÉTITION, L'ATTAQUANT BRÉSILIEN A LARGEMENT CONTRIBUÉ AU SUCCÈS DES AURIVERDE. **2.** FRANCO BARESI S'INTERPOSE DEVANT ROMARIO SOUS LES YEUX DE SON COMPARSE BEBETO. LA DÉFENSE PREND LE PAS SUR L'ATTAQUE. **3.** LORS DE LA SÉANCE DE TIRS AU BUT, UNE PREMIÈRE POUR UNE FINALE MONDIALE, LE SOL SE DÉROBE SOUS LES PIEDS DU CAPITAINE DE LA NAZIONALE, FRANCO BARESI. IL VIENT D'EXPÉDIER SA FRAPPE AU-DESSUS DE LA BARRE DE TAFFAREL. **4.** LES BRÉSILIENS, TOUT À LEUR JOIE D'AVOIR DÉCROCHÉ LA QUATRIÈME ÉTOILE, N'EN OUBLIENT PAS POUR AUTANT DE RENDRE HOMMAGE À AYRTON SENNA.

L'ÉQUIPE

SASTRE DESSINE FRANCE 98

Au lendemain de la finale de la World Cup, Fernand Sastre, coprésident de l'organisation de la Coupe du monde 98 en France, accorde à *FF*, dans son édition du 19 juillet 1994, une interview dans laquelle il dessine ce que devrait être, à ses yeux, le Mondial français: « Notre ambition n'est pas d'en jeter plein la vue. Nous souhaitons d'abord lancer la Coupe du monde de la fête, de la joie. En France, l'événement prendra appui sur la convivialité. Je l'ai dit, chaque pays, chaque continent a ses traditions. Par rapport à nous, les Américains avaient deux handicaps ou, plutôt, nous possédons deux éléments qui plaident en notre faveur. Il y a, chez nous, un public de football. Enfin, la clientèle européenne, on peut facilement l'imaginer, sera plus nettement représentée en France. »

CHAMPIONS SANS MARQUER

17 JUILLET 1994

La finale de la quinzième Coupe du monde s'annonce brillante. Dans la chaleur du Rose Bowl de Pasadena, elle met aux prises le Brésil à l'Italie, avec pour enjeu un quatrième succès pour l'un des deux. Les Auriverde, même s'ils ne séduisent plus autant, ont démontré de belles qualités offensives, avec à la pointe le duo Romario-Bebeto qui a inscrit huit buts lors des six premiers matches. Romario l'annonce: « Ce sera la finale des deux buteurs. » Il pense à lui, qui, avec cinq réalisations, peut encore rêver de rejoindre au classement des buteurs le Russe Salenko et le Bulgare Stoitchkov, qui le devancent d'une unité. Il pense aussi à Roberto Baggio, qui en est aussi à cinq réalisations et qui a assuré la qualification italienne, en inscrivant les deux buts contre la Bulgarie en demies (2-1). Lorsqu'ils pénètrent sur le terrain, les onze Brésiliens se tiennent par la main, comme pour symboliser ce que ne cesse de répéter leur entraîneur, Carlos Alberto Parreira: « La star, c'est l'équipe. » Ils ont tous en tête une quatrième étoile, qu'ils veulent dédier au pilote de F1 Ayrton Senna, mort le 1er mai. Au côté du capitaine brésilien, Dunga, entre à la tête de l'Italie Franco Baresi, et c'est un miracle. Blessé au genou le 23 juin contre la Norvège (1-0), le Milanais a été opéré du ménisque le lendemain. Vingt-trois jours plus tard, il a été déclaré apte et Arrigo Sacchi compte sur ses qualités de stratège de la défense.

LA TRISTE FIN DE BARESI. En 1970, Brésil et Italie s'étaient déjà affrontés en finale. Les Sud-Américains y avaient conquis définitivement la coupe Jules-Rimet (4-1). Vingt-quatre ans plus tard, la finale américaine ne ressemble en rien à sa devancière mexicaine. C'est un match fermé. La prolongation n'apporte rien de plus. Une finale à 0-0, on n'avait jamais vu cela. Pour la première fois, l'épreuve des tirs au but va désigner le champion. Le premier à affronter la fatale épreuve est le capitaine italien. Franco Baresi s'élance, frappe de l'intérieur du droit. Le ballon passe largement au-dessus. À cet instant, l'affaire n'est pas trop grave, puisque Pagliuca repousse le tir de Marcio Santos et qu'Albertini ouvre ensuite le score. Romario, Evani, Branco marquent. C'est alors que les choses se gâtent pour l'Italie. Massaro tire sur Taffarel. Dunga donne l'avantage au Brésil. Roberto Baggio doit marquer. Il n'est pas rare que la défaite, dans cette épreuve, vienne de l'échec du héros. Cela se vérifie une fois de plus. Le tir de la vedette de la Juve se perd dans le ciel. Les Brésiliens font la fête. Ils vont déployer une banderole sur laquelle est écrit le nom de Senna. Baggio est inconsolable. Baresi pleure à chaudes larmes, dans les bras de Sacchi. Son tir raté a été son dernier geste de footballeur de Coupe du monde. Il vient d'écrire, avec tristesse, le mot fin. ■

QUE DEVIENS-TU ?

JEAN-LOUIS ZANON
DÉCO ET FOURNEAUX

Revenu à Saint-Étienne, l'ancien milieu de terrain des Verts est un homme très occupé entre artisanat et restauration.

COMME BEAUCOUP D'ANCIENS FOOTBALLEURS, Jean-Louis Zanon a tenté de devenir entraîneur. Il a passé tous les diplômes à l'exception du DEPF, a dirigé une année l'équipe de Gap en Division d'Honneur en 1993-94 en tant qu'entraîneur-joueur mais a très vite décidé de changer complètement de voie. « J'ai intégré une usine de textile dans les Hautes-Alpes et j'ai appris le métier de directeur technique de A à Z. J'ai occupé ce poste-là durant sept ans, de 1994 à 2001. » Puis à la fin de ce septennat, retour à Saint-Étienne, la ville qui l'a vu débuter professionnel en 1977. « Initialement, mon souhait était de faire partie du centre de formation de l'ASSE en qualité d'éducateur pour les jeunes. À deux reprises, j'ai essayé mais les portes ne se sont pas ouvertes, j'ai donc laissé tomber. »

PLÂTRES ET PEINTURES. L'ancien milieu, aujourd'hui âgé de cinquante-trois ans, se tourne alors vers une autre de ses passions : la rénovation de bâtiment. Déjà, lorsqu'il évoluait sous les maillots de Saint-Étienne, Marseille, Metz, Nîmes ou Nancy, il avait l'âme bricoleuse. « Chaque fois que j'étais dans un club, je me suis attelé à transformer mes logements. Par exemple, à Gap, j'occupais un 250 m² et j'avais tout démoli pour le refaire selon mes envies ! » Mais de là à en faire une véritable activité professionnelle, il y avait un pas que Jean-Louis Zanon va franchir grâce à un ami. « Il m'a demandé si je pouvais lui refaire son agence d'assurance. Pour cela, il fallait que je sois inscrit au registre du commerce et des métiers. J'ai fait toutes les démarches et j'ai démarré. » Peu à peu, il se construit une clientèle par le bouche-à-oreille. « Vous savez, dire que je suis un ancien footballeur pro, ça ne sert à rien dans ce métier, à part, peut-être, pour nouer le premier contact. »
Travaillant seul, l'ex-pro s'occupe de la plâtrerie, de la décoration et des peintures que ce soit pour des appartements, des maisons ou des locaux d'entreprise. « En revanche, je sous-traite tout le reste : la maçonnerie, la plomberie, l'électricité. Pour les gros chantiers, je fais appel à mon neveu, lui aussi entrepreneur. Nous nous partageons les tâches et nous nous entraidons. Ça fonctionne bien. » La preuve : l'agenda de Jean-Louis Zanon est toujours bien rempli. « Je ne vais pas me plaindre, je touche du bois. Dans cette branche, il y a encore de l'activité. »

PASSER LE FLAMBEAU. Malgré cet emploi du temps chargé, le natif de Montauban, en Tarn-et-Garonne, s'est également lancé avec son épouse dans la restauration rapide, toujours sur Saint-Étienne. En 2010, il a ouvert un établissement d'une surface de 220 m². « Dans l'immeuble où nous habitons, un local situé au rez-de-chaussée pouvait se libérer. Le propriétaire n'était autre qu'Henryk Kasperczak (*NDLR : ancien entraîneur, notamment de Metz et de l'ASSE*), que je connaissais. Nous lui avons acheté ce bien. Nous avons réaménagé le lieu pour en faire une cafétéria car nous voulions profiter de son emplacement stratégique, juste en face de la fac.
À l'époque, les étudiants disposaient de peu d'endroits pour se restaurer, se poser... Depuis, pas moins d'une douzaine d'enseignes ont fleuri à proximité. Nous nous partageons le gâteau, même si les parts sont de plus en plus petites. Mais cela nous pousse, mon épouse et moi, à sans cesse innover pour conserver notre clientèle. » Cette entreprise est avant tout familiale. « J'ouvre la boutique à 7 h 30, puis je passe le relais à ma compagne pour la journée, même si je viens lui donner des coups de main pour le coup de feu du midi. Car, quand on a entre 120 et 130 personnes, il ne faut pas s'endormir ! »
Pourtant, celui qui a été le coéquipier de Platini dans le Forez sent poindre de la lassitude. « Je ne vais pas faire ça toute ma vie, l'intérêt est de passer le flambeau, au moins pour le restaurant, en réalisant une petite plus-value. » Et surtout, retrouver un peu de temps pour ses loisirs.
« J'aimerais bien reprendre le golf, faire du vélo, courir... » ■ TIMOTHÉ CRÉPIN

MONTAGE FRANCE FOOTBALL D'APRÈS PHOTOS L'ÉQUIPE ET ALEX MARTIN/ L'ÉQUIPE

Ses cinq dates

26 novembre 1980 : en huitièmes aller de la Coupe de l'UEFA, Saint-Étienne et Zanon s'imposent à Hambourg (0-5), finaliste de la C1 la saison précédente. **2 juin 1981 :** il devient champion de France avec les Verts après un dernier succès sur Bordeaux (2-1). **5 octobre 1983 :** au Parc des Princes, il honore son unique sélection en équipe de France A face à l'Espagne (1-1) lors d'un match amical. **11 août 1984 :** il remporte l'or olympique à Los Angeles en battant le Brésil (2-0). **11 juin 1988 :** avec Metz, il remporte la finale de la Coupe de France contre Sochaux (1-1 a.p., 5 t.a.b. à 4).